

L'Exécuteur [081]

– Alerte à Phoenix

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRÉSENTE
L'EXECUTEUR



Alerte à Phoenix

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

ALERTE À PHOENIX

**PRESSES
DE LA CITÉ**



HUNTER

CHAPITRE I

Herman Schwarz finissait d'installer les charges explosives dans le parking en sous-sol du grand building. C'étaient des containers métalliques de cinq cents grammes de TNT chacun, équipés de détonateurs à radiocommande.

Il était vêtu d'une combinaison bleue comportant sur le dos le logo d'une société chargée de la maintenance et de la sécurité de l'immeuble.

Il referma la trappe d'accès aux conduites de climatisation et de chauffage et s'approcha d'un pilier de soutènement à l'instant où l'un des deux gardiens du parking se manifesta.

— Tout va comme vous voulez ? demanda le préposé.

« Gadgets » Schwarz observait le pilier d'un air préoccupé. Il hocha doucement la tête de gauche à droite et annonça en adressant une grimace au type :

— Cet immeuble n'a que huit ans, et il y a déjà du salpêtre partout en sous-sol. On a dû faire des économies sur les matériaux.

— Probable, admit le gardien. De nos jours, la qualité n'est plus ce qu'elle était.

Il regarda la boîte verte que Schwarz déballait d'une trousse d'entretien et plaçait au pied du pilier, et questionna :

— Ça sert à quoi ce bidule ?

— C'est une bombe, rigola Schwarz en réglant un bouton molleté sur le container de TNT.

Il entendit le rire grinçant du type, attendit que celui-ci eût cessé de s'agiter, puis il redevint sérieux et expliqua :

— C'est un détecteur à fonction double. Il analyse l'humidité des murs et la teneur en nitrate de potassium. Faudra pas le déplacer pendant plusieurs jours.

La trousse, à présent, était vide. Les douze charges explosives étaient savamment réparties aux points névralgiques de la grande construction de béton, de verre et d'acier.

— Pour moi, c'est terminé, annonça Schwarz. Je vais voir si mes copains ont fini là-haut.

Il planta là le préposé après lui avoir adressé un clin d'œil et emprunta un ascenseur qui l'amena au rez-de-chaussée, dans l'immense hall de la réception. S'avançant vers une fille blonde qui se faisait les ongles derrière un bureau, il demanda :

— Savez-vous où sont mes collègues ? On a un rendez-vous dans moins d'une demi-heure pour vérifier l'immeuble de la TWA.

Elle le contempla comme s'il n'était qu'un insecte et répliqua laconiquement :

— Pièce quatre, premier niveau.

La remerciant d'un sourire, il reprit l'ascenseur, débarqua dans un autre hall moitié moins grand que le précédent et s'achemina vers la pièce numéro quatre. C'était le local abritant les relais et fusibles électriques. Rosario « Politicien » Blancanales s'y tenait, apparemment affairé à vérifier les installations techniques. Il s'en approcha.

— Tout va bien, annonça Blancanales. On va pouvoir dégager le terrain.

— OK. Tu sais où il est ?

« Il », c'était tout simplement Mack Bolan. L'Exécuteur portait également une combinaison de la société d'entretien technique « Mackinlay » et avait pris à charge la vérification des systèmes d'alarme d'incendie. Il déboucha dans le hall à l'instant où ses deux amis quittaient la salle numéro quatre, leur fit un petit clin d'œil discret et dit :

— Continuez le planning et marchez au chrono.

— Drague pas trop les minettes, sourit Blancanales en se dirigeant vers la sortie.

Bolan s'introduisit dans l'un des ascenseurs où se tenaient déjà une demi-douzaine de personnes et attendit tranquillement d'être au vingt-troisième étage pour en sortir. Là, il se heurta tout de suite à un homme en civil qui barrait l'accès au grand couloir menant aux salles de traitement informatique.

— Faut que je vérifie les relais d'alimentation, lui déclara-t-il avec un mouvement du pouce vers le badge qui lui autorisait l'accès aux dix-huit premiers niveaux.

— Vous n'êtes pas au bon endroit, grimaça le type au visage dur et à l'œil fixe.

Bolan le catalogua immédiatement comme un pur produit de la Mafia. C'était indubitablement un frère de sang, un *malacarni*.

— Je sais. Mais il y a un problème en bas qui pourrait venir d'ici, un court-circuit dans le réseau des étages supérieurs.

— Ah ouais ?

L'Exécuteur devinait la présence d'une arme sous la veste du garde qui le fixait avec méfiance.

— Ouais. Et si on tarde trop à voir ce qui se passe ici, toute cette baraque risque de se transformer en torche dans quelques instants.

Comme pour corroborer ses dires, une sirène se mit à beugler et les yeux du mafioso s'agrandirent. Il se retourna, cherchant vainement l'origine de l'alarme, regarda de nouveau Bolan qui lâcha, les dents

serrées :

— Je vous avais averti, on est en pleine merde, maintenant.

— Mais qu'est-ce que...

— Faites évacuer l'étage, nom de Dieu !

Il le poussa dans le large couloir vers la salle principale équipée d'une quinzaine de consoles informatiques devant lesquelles se tenaient des opérateurs. Ces derniers s'étaient levés, encore indécis, et jetaient des regards anxieux vers la sortie.

— Sortez tous ! hurla le garde de la Mafia. Et tâchez de pas vous marcher sur la gueule !

— Qu'est-ce que c'est ? Y a le feu ? demanda stupidement l'un des employés.

Le mafioso l'insulta et le propulsa d'une bourrade vers la sortie tandis que Bolan s'avavançait vers une console. Il repoussa un homme petit et bedonnant qui s'apprêtait à éteindre l'écran de l'ordinateur, l'envoya rejoindre ses collègues, et prit sa place.

— Hé ! Qu'est-ce que vous foutez ? jeta le porte-flingue. Vous n'avez pas le droit de toucher à cette bécane !

Pour toute réponse, Bolan se retourna. Le Beretta qui était apparu spontanément dans sa main émit un petit chuintement rauque et une pastille brûlante jaillit du canon, pénétra dans le front du *malacarni* en délimitant un petit trou rond, puis continua sa trajectoire en direction d'une baie vitrée, emportant au passage un peu de cervelle et des fragments d'os. Le type se figea. Son regard devint terne et il bascula lentement en avant.

L'Exécuteur consulta brièvement sa montre chrono puis pianota rapidement sur le clavier de l'ordinateur. Il modifia le code d'accès, passa ensuite sur le mode « usagers » et eut une grimace de satisfaction. Cinq chiffres composant un numéro d'identification venaient de s'inscrire sur l'écran. Schwarz était entré ponctuellement dans les circuits de Steelbrain et il devait déjà opérer un transfert de données.

Délaissant la console, Bolan s'achemina vers la sortie de la salle, jetant à peine un regard au mafioso allongé dans son sang, et franchit la grande porte d'accès au centre serveur informatique. Rapidement mais sans précipitation, il emprunta l'escalier de service pour gagner le vingt-sixième étage tandis qu'une foule de types s'engouffraient dans les ascenseurs en se bousculant, dans le cri lancinant de la sirène d'alarme. Ce niveau abritait les archives de la Mafia concernant tous les territoires de la Côte Est jusqu'au Middle-west ainsi que des coffres forts bourrés d'argent en provenance d'une multitude d'affaires illicites.

Dans l'escalier, Bolan avait retiré sa combinaison bleue et apparaissait maintenant dans un costume gris finement rayé qui avait

coûté un peu plus de huit cents dollars. Avec sa chemise de couleur rose pâle et sa cravate fleurie, il faisait tout à fait mafioso de haut rang. Il se fraya un passage au milieu d'un groupe d'hommes qui se hâtaient vers les ascenseurs, certains emportant des attachés-cases ou des valises vraisemblablement remplis de billets de banque et de documents. Il en agrippa un au passage et lui demanda d'une voix dure :

— Il est ici ?

L'autre braqua un œil énervé sur Bolan.

— Qui ça ?

— Tu veux que je te fasse un dessin ? cracha l'Exécuteur, les dents serrées.

— Heu, vous voulez parler de...

— De qui d'autre veux-tu que je parle ?

— Ben, non, il n'est pas venu aujourd'hui.

— Mène-moi à son bureau !

— Mais, y a le feu dans la baraque ! gémit le type.

— C'est pas vraiment une alerte. Il se pourrait même que ce soit une diversion.

— Ah oui ?

— Passe devant, ordonna Bolan en le poussant dans le hall vers le couloir desservant une enfilade de bureaux.

Le mafioso était un type de taille moyenne, trapu, avec une tête d'oiseau de proie. Son veston entrouvert laissait voir la crosse d'un revolver porté sous l'aisselle gauche. Il fit quelques pas nerveux, s'arrêta devant une porte qu'il déverrouilla à l'aide d'une clé de sécurité et ouvrit. Le bureau était de dimension cyclopéenne. Au moins vingt mètres de long sur douze de large. Des tableaux de maîtres étaient accrochés aux murs, des centaines de livres luxueux ornaient plusieurs rayons d'une grande bibliothèque et une immense baie vitrée descendant jusqu'au bas de la pièce dévoilait la ville de Newark, à quelques kilomètres de là.

C'était l'antre de Mordécaï Gunther Sachs, appelé aussi Midas dans le Milieu. Le chef d'orchestre de tout le système Steelbrain et le P-D.G. de la Midas Corporation, cette entité financière associée occultement avec la Mafia sicilo-américaine.

— C'est là où il met son pognon ? questionna Bolan en désignant un grand coffre qui trônait contre un mur latéral.

— Je crois, oui, répondit l'oiseau de proie en fronçant légèrement les sourcils.

— Et ses documents ?

— Ben, oui.

— OK. Tu peux te casser.

— Non, affirma-t-il en hochant la tête. Je peux pas vous laisser

seul dans son bureau.

— Tu es quoi, au juste ? Son ange gardien ?

— Si on veut, ouais.

— Tire-toi quand même, ça vaudra mieux pour toi.

— Pas question, monsieur. Je reste.

— Tu préfères peut-être que je te fasse sauter le caisson ?

— Dites, pourquoi est-ce que vous me parlez comme ça ? Et d'abord, qui vous êtes ?

— Bolan, dit Bolan avec un vague sourire.

Les sourcils du type se rejoignirent carrément et il proféra un juron en plongeant la main sous sa veste.

Une balle silencieuse de 9 mm parabellum lui fit ravalier son juron en lui entrant par la bouche, lui arrachant la moitié de la langue, l'arrière-gorge et une partie de la nuque.

Sans plus lui accorder la moindre attention, l'Exécuteur s'approcha du coffre. Il sortit d'une poche un petit paquet contenant du plastic qu'il pétrit en quelques secondes pour lui donner la forme d'un cordon qu'il plaça autour de la porte blindée et au niveau des deux serrures. Il fixa dans la pâte un détonateur à retard de huit secondes qu'il enclencha aussitôt, puis sortit du bureau et alla se plaquer contre le mur du couloir.

La déflagration fit un bruit fracassant mais n'occasionna aucune réaction, l'étage étant déjà apparemment désert.

La grosse porte d'acier reposait à présent sur la moquette, à côté du cadavre d'Oiseau de proie, et le coffre laissait apparaître son contenu : de grosses liasses de billets verts – de grosses coupures – ainsi que deux registres aux couvertures en cuir et un bloc-notes.

Bolan alla décrocher un rideau en velours qui pendait sur un côté de la grande baie, l'étala au sol et commença à jeter dessus les liasses de billets. Il y en avait au moins pour deux millions de dollars.

Il noua solidement les quatre coins du rideau sur sa prise de guerre, chargea le tout sur son épaule, quitta le bureau et alla appeler un ascenseur. Celui-ci arriva rapidement. À présent, le grand building devait être quasiment vide de ses occupants dont la majorité se tenaient sur l'aire du parking aérien, vingt-six étages plus bas.

Il y déboucha à son tour, fendit une foule nombreuse et piaillante en direction de l'extrémité du parking. Un grand type à l'œil sombre et suspicieux se campa soudain devant lui, une main posée sur sa hanche droite où un revolver à canon court était visible dans son étui.

— Qu'est-ce que vous trimblez là-dedans ? questionna-t-il d'une voix crachotante.

Bolan le regarda droit dans les yeux avec dédain :

— Si on te le demande, tu sais ce que tu dois répondre ?

— Je vous connais pas, répliqua l'autre brusquement

décontentancé.

— Moi non plus, je ne te connais pas, connard. Et je fais le boulot que toi et tes copains auriez dû faire là-haut avant de filer comme des péteux. Tu voudrais peut-être que les papelards de Mordy crament avec cette baraque ?

Plantant là le gorille, il poursuivit son chemin jusqu'à un fourgon Econoline qui stationnait à la sortie du parking. Ouvrant le hayon arrière, il y lança son chargement, contourna le véhicule et s'installa sur le siège passager, à côté de « Gadgets » Schwarz qui tenait le volant.

— Vas-y, indiqua-t-il à son ami.

Puis, tandis que l'Econoline s'ébranlait, il décrocha le micro d'un émetteur fixé sous le tableau de bord et lança un appel :

— Politicien !

— Ouais, Stricker, fit aussitôt la voix de Blancanales dans l'appareil.

— Tu as pu récupérer les données ?

— Sans aucun problème. Je crois que tu as de quoi t'amuser pendant un bon bout de temps.

— Passe le coup de fil prévu et tiens-toi prêt. *Over*.

À présent, il n'y avait plus qu'à donner le coup d'envoi. Steelbrain était en train de vivre ses derniers instants. L'Exécuteur ne savait pas encore ce qui allait résulter de ce coup de main, mais à coup sûr, il aurait du pain sur la planche dans les jours à venir.

Quelque temps plus tôt, avant son opération en Turquie, il était déjà passé sur Newark. Il y avait liquidé la plupart des protagonistes d'une coalition visant à sucer un peu plus le sang des honnêtes citoyens américains. Il avait anéanti la plupart de la vermine des exécutants, porte-flingues, *malacarni* importés de Sicile, dealers et autres crapules de bas-étage. Il s'était aussi arrangé pour que le vieux Frank Marioni – le *capo di tutti capi* – devienne un objet de méfiance de la part de ses associés de la *Commissione*, à Manhattan. Il lui avait enlevé la moitié de son prestige et relégué au rang d'une vieille momie jacassante.

Mais l'Exécuteur avait estimé que le travail n'était pas vraiment terminé. Pas tant que l'immeuble abritant Steelbrain serait encore debout, se dressant vers le ciel comme une insulte à la nation américaine, et qu'il n'aurait vidé le contenu pourri de ses méandres électroniques.

Alors Bolan était revenu dans le New Jersey. Et il allait y occasionner un sacré boucan.

CHAPITRE II

Deux voitures de pompiers venaient d'arriver en trombe sur le parking, libérant des équipes de *fire-men* qui se précipitaient vers le building, écartant la foule. Puis des véhicules de police survinrent à leur tour dans un concert de sirènes hurlantes. Un jeune lieutenant en jaillit, s'approcha aussitôt du capitaine des pompiers et lança :

— Ce n'est pas une alerte d'incendie, on vient de recevoir un appel au N.P.D. Il s'agit d'un acte de terrorisme.

— Comment ça ? fit le gradé des *fire-men*. C'est bien une alerte au feu, le dispositif de l'immeuble a fonctionné il y a...

— Négatif ! cracha le flic. Un type a téléphoné pour avertir qu'on avait placé des engins explosifs dans les infrastructures, au niveau du parking souterrain.

— Bon Dieu ! Il faut lancer un appel au service de déminage.

— C'est déjà fait. On attend les gars d'une seconde à l'autre. Mais j'ai le sentiment qu'ils arriveront trop tard, il paraît que les charges sont réglées sur un retard de quelques minutes.

Il rejoignit sa voiture au pas de course, s'empara d'un mégaphone dans lequel il lança :

— Attention à tous ! C'est une alerte à la bombe ! Dégagez immédiatement les abords de l'immeuble, je ne veux voir personne dans un rayon de quatre cents mètres. Exécution immédiate !

Il distribua quelques brèves et sèches consignes à ses hommes qui entreprirent sans délai de faire refluer la foule tandis que d'autres barraient la route menant à l'aéroport de Newark, stoppant les véhicules et les refoulant hors du périmètre dangereux. Puis les sirènes reprirent leurs hurlements lancinants, s'ébranlèrent et accélérèrent pour venir se positionner à leur tour à bonne distance.

Quelques secondes plus tard, la radio de bord émit un appel dans la voiture où se trouvait le lieutenant :

— Q.G. à voiture 16 !

— Ouais, fit le jeune policier. Granger à l'écoute.

— Un nouvel appel vient d'arriver. Selon cette information, les charges seraient déclenchées dans soixante secondes. Il n'en reste plus que quarante-cinq, maintenant. Est-ce que les démineurs sont arrivés ?

— Pas encore.

— Dès qu'ils seront là, interdisez-leur d'approcher la zone

incriminée. Bien compris ?

— Bien compris. Tout le monde reste en attente.

Il raccrocha le micro, soupira :

— Cette histoire paraît incroyable. Comment a-t-on pu poser des explosifs dans une baraque aussi bien gardée ? Il y a tout un dispositif de sécurité là-dedans, et des vigiles qui surveillent jour et nuit les entrées.

— Et si c'était une mauvaise blague ? suggéra l'un de ses adjoints assis sur la banquette arrière. C'est pas la première fois que des plaisantins nous appellent pour faire croire qu'une bombe va péter quelque part.

— Je voudrais bien que ce soit ça, Tim. Mais cette fois, je ne crois pas que ce soit une farce de mauvais goût. Il y a eu le système d'alarme anti-feu qui a fonctionné. Et si les automatismes ont joué sans qu'il y ait un début d'incendie, c'est forcément parce que quelqu'un les a volontairement actionnés depuis l'intérieur.

— Pour faire évacuer les locaux ?

— Sans doute. Il se pourrait que ce soit seulement l'édifice et ce qu'il y a dedans qui est visé.

— Il paraît que la société qui est propriétaire de tout ce bastringue est en affaires avec le Milieu.

— Tu veux dire avec la Mafia ? ricana un autre flic.

— C'est ce qu'on dit.

— Possible, admit Granger. Le FBI a fait plusieurs enquêtes sur l'équipe dirigeante de cette grosse boîte, mais les gars se sont à chaque fois cassé les dents là-dessus. Ils ont sans aucun doute de grosses protections politiques et dans l'administration.

— Hé ! Regardez...

Le chauffeur pointait la main vers le parking où stationnaient encore quelques véhicules abandonnés.

— On dirait... Bon Dieu !...

Portant son regard dans cette direction, le lieutenant ne vit tout d'abord rien. Ensuite, il lui sembla que le grand édifice était soudain agité d'un tremblement de toutes ses structures. Il pensa d'abord à une illusion d'optique due à la chaleur de l'après-midi, mais un grondement sourd et puissant se fit entendre et il quitta précipitamment l'abri du véhicule, à temps pour apercevoir un immense jet de poussière et de fumée sortir de la base du building. Puis tout s'enchaîna à un rythme régulier. Granger entendit plusieurs explosions tonitruantes qui se suivirent à une ou deux secondes d'intervalle, libérant de monstrueux nuages de poussière et de gravats dans l'atmosphère. L'immense masse de l'immeuble vacilla et cette fois, nul doute, il ne s'agissait pas d'une impression. La façade côté parking se craquela aux étages inférieurs, de grosses fissures

apparurent, aussi rapides que des éclairs d'orage, et de nombreuses vitres se brisèrent, dégringolant avec une lenteur apparente sur l'asphalte, englouties par la fumée avant d'y parvenir.

Des cris et des hurlements commençaient à jaillir de la foule qui reflua précipitamment, se bousculant en pleine panique. Une femme tomba dans les bras de Granger, agitée d'un tremblement incoercible et balbutiant des mots incompréhensibles. Il s'en débarrassa pour s'emparer de son mégaphone et hurla des ordres, des consignes de retour au calme. Mais personne ne l'écoutait plus. Et d'ailleurs, personne ne pouvait entendre sa voix, bien qu'elle fût amplifiée par l'appareil. Elle se diluait misérablement dans le formidable grondement qui paraissait sortir des entrailles de la terre, tandis que l'immeuble de Steelbrain commençait à se désagréger à sa base et à s'enfoncer rapidement dans le sol, remplissant les niveaux souterrains et le vide des soubassements...

En quelques secondes, la vision était devenue apocalyptique. Il ne subsistait plus à présent que quatre ou cinq étages visibles au-dessus du nuage de poussière qui se gonflait à une vitesse ahurissante.

Le lieutenant du N.P.D. s'aperçut brusquement que la foule s'était calmée. Plusieurs centaines, voire un millier de personnes, se tassaient pour assister au spectacle fantastique de l'anéantissement d'un édifice de béton, de verre et d'acier, qui avait coûté la bagatelle de quarante millions de dollars.

Un instant plus tard, Steelbrain était complètement rentré dans le sol, comme s'il n'avait jamais existé. Le grondement se tut, suivi de quelques menues explosions, des flammes apparurent, énormes et rapides, sans doute dues à la libération de gaz dans les sous-sols, puis le nuage de fumée se gonfla démesurément, à la fois à la verticale et au-dessus des terrains alentour, s'appesantissant lourdement comme un linceul sur les témoins de la scène hallucinante.

Des gens commençaient à tousser autour de Granger, certains étaient agités de quintes de toux interminables.

Il reprit son porte-voix et commença à lancer des consignes d'évacuation des lieux. Mais c'était inutile. La foule se dispersait, envahissait la route de Newark, franchissant les rails de protection pour échapper à la pollution que le cadavre de Steelbrain dégageait par bouffées ignobles et puantes.

Il était trois heures dix de l'après-midi. La bête informatique de Midas avait vécu. Et avec elle, toutes les archives et les informations concernant les projets de la Mafia de l'Est étaient parties en fumée.

*

* *

Herman « Gadgets » Schwarz tirait sur une cigarette à côté de

Rosario Blancanales qui sirotait une bière, dans le module habitable du mobil-home, tandis que Bolan examinait le contenu d'un ordinateur, faisant défiler des lignes vertes sur l'écran.

Il était dix-huit heures trente. Le gros véhicule, un GMC tout-terrain aménagé pour la guerre et comportant les moyens logistiques les plus sophistiqués, était à l'arrêt sur une aire de repos de la route de Flaketts Town, à une trentaine de kilomètres de Newark.

— C'est intéressant ? demanda Blancanales à Bolan au bout d'un long moment.

Il voulait parler des informations qu'il avait recueillies en « pompant » les circuits électroniques de Steelbrain.

Bolan émit seulement un grognement, continuant de manipuler le clavier de l'ordinateur de bord, faisant remonter en surface des données intégrées dans la mémoire du disque dur de cent-vingt mégaoctets.

Il poursuivit son travail d'examen durant plus d'une demi-heure encore, puis il se tourna vers ses amis et un vague sourire flotta sur ses lèvres.

— On a peut-être décroché le gros lot, fit-il. Il y a dans cette boîte une quantité ahurissante de renseignements concernant des affaires en cours de la Cosa Nostra, mais ce qui semble revenir le plus souvent, c'est un business qu'ils appellent *Primus*. Et les *amici* paraissent y accorder beaucoup d'importance.

— *Primus* ? C'est quoi ça ? fit Schwarz.

— Un réchaud de camping, expliqua Blancanales. Un bidule que les amoureux de la nature utilisent pour faire leur tambouille.

Gadgets ricana :

— Rien d'étonnant, alors. Les Ritals de la Mafia ont l'habitude de faire des pique-niques en bouffant sur le dos des autres.

Il redevint sérieux.

— Qu'est-ce que ça peut bien être, cette combine ?

— Je n'en sais trop rien encore, répliqua Bolan. Mais d'après ce que j'ai compris, c'est gros, ça implique beaucoup de monde et ça se situe en Arizona. À Phoenix plus précisément. Les *amici* ont l'air de considérer ce business comme quelque chose d'infiniment juteux. C'est du moins ce qui ressort de l'analyse des données informatiques piquées dans les mémoires de masse de Steelbrain.

— Un truc militaire ? suggéra Blancanales. Ça pourrait être un code.

— On n'en sait encore rien. Et depuis quelque temps, la Cosa Nostra a pris pour habitude de baptiser ses projets de noms de code qui se rapprochent de ceux qu'utilise l'armée.

Bolan sourit :

— La Mafia a évolué depuis Al Capone. Elle compte dans ses rangs

des universitaires, d'anciens G.I. gradés, des politicards et des flics marrons.

— Merde ! marmonna Schwarz. Ça n'a servi à rien de bousiller leur Q.G. du New Jersey. Parfois, je me demande si ça vaut encore le coup que tu continues de risquer ta peau comme tu le fais. Plus tu écrases de cloportes et plus il en sort de sous les portes, les meubles et les fentes du parquet. C'est un boulot de fou !

— Ça les occupe. Pendant ce temps, ils ont moins de loisirs pour monter des opérations juteuses. Ça correspond peut-être aussi à une règle démentielle de la nature. Par exemple, installe-toi dans la jungle, fais place nette en débroussaillant toute une zone autour de ton camp. Tu te crois tranquille, tu pars pendant quelque temps te promener et lorsque tu reviens, la jungle a envahi tout, ce que tu avais nettoyé.

— Ça me rappelle la légende de Sisyphe qui roulait son rocher sur la montagne et qui n'arrivait jamais jusqu'au sommet, dit Blancanales. Le rocher retombait toujours au bas de la pente et il lui fallait recommencer.

Schwarz émit un nouveau ricanement écoeuré :

— Ouais. Mais le fils d'Éole était un demi-dieu. Ça lui était facile.

— Mon cul ! Même pour un dieu, ça n'a rien de drôle de recommencer toujours la même connerie.

— Pense à Pénélope qui tricotait de jour et qui défaisait son ouvrage la nuit.

— C'est elle qui avait décidé ça...

— Mack aussi.

Bolan leur sourit, amusé.

— Il y a des moments où je voudrais bien me trouver sur une plage des îles à regarder le ciel, la mer et les filles.

— Mais le moment n'est pas venu, n'est-ce pas ?

— Exactement. Le *blitz* du New Jersey n'était qu'une étape dans la guerre contre la vermine.

On a liquidé des chefs, placé Frank Marioni en position de faiblesse vis-à-vis de ses pairs, mais il faut se souvenir que les *amici* ne mettent jamais tous leurs œufs dans le même panier.

— Mack a raison, fit Blancanales. Faut pas rêver, ce serait trop beau si tout s'arrêtait parce que leur QG de Newark est bousillé. Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Le cap sur Phoenix ?

Bolan réfléchit un instant avant de répondre. Il faisait mentalement le point sur la situation. Malgré tout ce qui venait d'être dit, l'opération menée sur Newark était une réussite. En plus, il avait récupéré un million deux cent mille dollars. Il allait en garder trois cent mille pour continuer de mener son combat personnel contre la Cosa Nostra et envoyer le reste sur un compte numéroté, en Suisse. Cette somme constituerait une nouvelle subvention pour la Fondation

Miséricorde qu'il avait montée à l'usage des gosses martyrs, victimes de la guerre, du sadisme et de la pourriture humaine. Il eut une pensée émue pour le petit Cheng qui était là-bas. Il l'avait ramené du fin fond de la brousse après l'avoir arraché aux mains ignobles de la Mafia jaune. Cheng était le fils de l'homme qui lui avait sauvé la vie en mettant la sienne en péril. Ce dernier, d'ailleurs, avait trouvé la mort quelques mois plus tard dans des circonstances particulièrement odieuses, après que des tortionnaires se furent livrés sur sa femme à des actes de barbarie et de sadisme à peine imaginables.

Au temps où il était un combattant dans le Sud-est asiatique, Mack Bolan le tireur d'élite, l'Exécuteur, ne s'en était jamais pris à des femmes, à des enfants, ni à des êtres inoffensifs. Il n'avait fait que défendre ce que des politiciens confortablement installés dans leurs bureaux appelaient les intérêts supérieurs de la Nation. C'était donc pétri d'un idéal louable que Bolan avait pris les armes et qu'il avait su s'en servir en virtuose. Et il n'avait jamais compris pourquoi on impliquait les innocents dans une guerre. Les Viets eux-mêmes l'avaient surnommé le Sergent Miséricorde. Combien de fois avait-il ramené sur son dos un enfant blessé jusqu'à l'antenne médicale pour qu'on le soigne ? Combien de fois s'était-il arrangé pour que sa section épargne un village déserté par les combattants adverses ?

Non, il n'avait jamais compris pourquoi on tuait des innocents. Jusqu'à ce qu'il se trouve confronté avec la racaille des *amici*.

Maintenant, il savait. Il avait conscience de ce que la soif de puissance et d'argent peut déclencher dans les cervelles d'individus déments et qui n'ont plus la moindre notion de moralité ni du respect de la vie.

Il eut un froid sourire.

— On va d'abord se renseigner sur certains personnages qui semblent impliqués dans l'opération Primus, précisa Bolan. D'après ce que je viens d'apprendre, il se pourrait qu'il y ait de sacrées surprises.

CHAPITRE III

Il était cinq heures de l'après-midi quand le gros transporteur aérien C-130 piloté par Jack Grimaldi se posa sur la piste principale de Sky Harbor Airport, situé à six kilomètres de Phoenix.

Située au centre de l'Arizona, la capitale de l'État surgissait abruptement du désert, pointant ses buildings géants vers un ciel d'un bleu insoutenable. Jadis concernée par l'industrie des métaux non ferreux, puis du textile, Phoenix s'était ouverte depuis quelques années à l'électronique de pointe. D'importantes sociétés de recherche et d'applications s'étaient installées dans le centre-ville ainsi qu'en dehors de la ville. Certaines de ces firmes avaient une vocation purement civile, elles étaient orientées vers la production de matériels vidéo ou d'électroménager, tandis que d'autres travaillaient essentiellement sous contrat avec le Ministère des armées. Ces dernières, bien sûr, possédaient un statut à part et tout ce qui se faisait dans leurs enceintes était super-confidentiel.

L'une d'elles, entre autres, s'occupait de recherches avancées dans le domaine de la détection télémétrique et du laser. Elle avait pour dénomination : Chandler Research Institute, et comportait un personnel mixte, moitié civil, moitié militaire. En fait, ce centre de recherches avancées était une division d'une grosse société ayant son siège à Newark, la « East Financial Corporation ». En quelque sorte, la EFC apparaissait comme un mécène qui, non seulement apportait son concours à l'industrie électronique militaire, mais aussi qui avait créé huit cent cinquante emplois à Phoenix.

Tout paraissait donc de bon aloi de ce côté, et l'Arizona ne pouvait que se réjouir d'abriter Chandler Research Institute. Seulement, tout n'était pas clair comme de l'eau de roche en ce qui concernait plusieurs membres du conseil d'administration de cette entreprise. Parmi eux, un certain Michael Winitsky, député de l'État, était également actionnaire dans d'autres sociétés, notamment une filiale de la Midas Corporation implantée à Denver dans le Colorado.

C'était plus que suffisant pour que Mack Bolan décide que Winitsky devienne l'un de ses premiers objectifs. De plus, l'Exécuteur avait vu plusieurs fois le nom du député figurer sur les données informatiques récupérées à Newark. Pour confirmer ce qui avait déjà dépassé le domaine du doute, il s'était renseigné sur le personnage

politique auprès de Harold Brognola, le super-flic fédéral de la Maison-Blanche. Trois heures après sa demande d'informations, Bolan avait été en possession d'éléments extrêmement instructifs : Winitsky était en relations avec la pègre ; non seulement avec celle de l'Arizona, mais aussi avec le « Milieu national », autrement dit la Mafia sicilo-américaine.

L'homme politique avait été marié trois fois. D'abord à un professeur de philosophie, une femme plus âgée que lui de six ans, ensuite à l'ex-épouse d'un gros industriel de l'Ouest décédé dans un accident d'avion, à laquelle il avait pris plus de la moitié de la fortune héritée du défunt mari. Sa dernière femme était la fille d'un général de la base du NORAD, au Colorado : Marlene Callaway. Jusqu'à cette union, celle-ci avait mené une vie plutôt scandaleuse durant plusieurs années, sautant d'un homme à l'autre, s'affichant parfois avec des voyous de haut vol ou des hommes d'affaires plus ou moins véreux. Le Pentagone avait discrètement demandé à son général de père de mettre un terme à des agissements qui ne pouvaient que porter préjudice à la réputation de l'armée. Ce qui avait été fait avec diligence. Le général William Callaway l'avait mariée à Mike Winitsky en lui faisant cadeau d'une dot plus que généreuse. Depuis lors, on chuchotait que Mike et Marlene formaient un couple moderne sans problème. Un peu trop moderne, disaient pourtant certains.

Un an plus tôt, le FBI avait interrogé Winitsky pour lui demander des comptes sur ses liaisons plus que douteuses. Il avait souri ironiquement en répondant qu'en sa qualité de député il se devait d'écouter tout le monde, de recevoir des doléances de n'importe qui et que ses contacts ne regardaient en rien le Bureau Fédéral. Par ailleurs, bien qu'il ait été soupçonné de tremper dans bon nombre de combines véreuses, on n'avait jamais rien pu prouver à son encontre. Il y avait un puissant barrage de fumée entre le politicard et les autorités.

Bolan, lui, n'avait nul besoin de preuves officielles. Il lui suffisait d'être sûr de ses renseignements.

Aussi se présenta-t-il carrément au domicile du député, une belle villa sise au milieu d'un parc gazonné, sur le coup de sept heures du soir.

Une domestique noire vint lui ouvrir, l'informant après les préliminaires que M. Winitsky n'était pas encore rentré.

— Alors, demandez à M^{me} Winitsky de me recevoir, fit-il d'un ton aimable.

— Qui dois-je annoncer ? s'enquit-elle d'une voix fluette.

— Mark Bolansky.

Elle fit un signe de tête et l'introduisit dans une petite pièce contiguë au hall d'entrée, vint le chercher une trentaine de secondes plus tard pour le faire entrer dans un grand salon luxueusement

aménagé, aux murs tapissés de velours et de quelques peintures audacieuses représentant des filles nues ou des couples également dévêtus dans des ébats scabreux. Un piano demi-queue faisait le pendant à un bar en bois précieux situé à l'extrémité opposée de la pièce. Celle-ci était inoccupée. Il y régnait un discret parfum oriental, des sortes d'effluves de bois de santal. Ce n'était pas désagréable, mais un peu entêtant.

Bolan était en train d'examiner un tableau représentant un enchevêtrement de corps nus, cherchant à comprendre à qui appartenaient des jambes ou une tête, quand il nota un imperceptible changement dans l'atmosphère du salon. Pivotant doucement vers la porte qu'il avait lui-même franchie quelques instants plus tôt, il resta quelques secondes sans réaction devant l'apparition qui se tenait à quelques mètres.

Elle était d'assez grande taille, avec des cheveux noirs relevés en un chignon qui lui dégageait un cou gracieux. Ses yeux étaient noirs aussi. Elle avait des lèvres charnues, un petit nez fin et un bronzage doré satinait sa peau. Pour tout vêtement, elle ne portait qu'un déshabillé diaphane qui lui descendait jusqu'aux chevilles mais qui ne cachait presque rien de son corps. Sous le tissu translucide, Bolan vit qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Elle n'en avait d'ailleurs nullement besoin, ses seins accrochés haut sur sa poitrine se passaient aisément d'une telle contrainte. Ses pieds étaient nus sur l'épaisse moquette.

Elle faisait très fille des îles. D'une démarche coulée, presque ondulante, elle s'avança vers lui en le regardant droit dans les yeux sans prononcer un seul mot. Puis elle passa tout près de lui, le contourna sans cesser de le regarder, comme si elle cherchait à lui trouver un défaut. Malgré la tenue surprenante qu'elle affichait pour recevoir un étranger, Bolan eut un instant le sentiment que c'était lui qui était l'objet d'une quelconque anomalie.

— L'examen est positif ? demanda-t-il quelques secondes plus tard avec l'ombre d'un sourire.

Elle lui répondit par une autre question, d'une voix douce, à peine audible :

— Vous êtes un ami de Mike ?

Bolan décida de la prendre à son propre jeu :

— Vous êtes Marlene Winitsky ?

— C'est important si je vous réponds oui ?

— Vous êtes peut-être sa fille ?

Il lui donnait vingt-six, vingt-sept ans, alors que le député en avait quarante-sept.

Un rire étrange feula de sa gorge. Enfin, elle baissa les yeux, son visage prit une expression de petite fille et elle répliqua :

— Je suis bien Madame Winitzky. Mais je n'aime pas le terme « Madame ». Mike et moi avons une union libre. Nous avons chacun trop le sens de la liberté pour nous aliéner avec des mots aussi possessifs que Madame ou mon mari. Si j'ai bien entendu, vous êtes Mark Bolansky. D'origine polonaise, comme Mike ?

Bolan l'observait d'un air apparemment amusé. Il trouvait qu'elle était vraiment une très belle plante, et qu'elle paraissait avoir de l'esprit. Mais elle avait aussi quelque chose de vénéneux, de dangereux malgré sa somptueuse allure. Cela se sentait d'instinct et il commençait à éprouver ce que ressentent probablement les petits animaux attirés par la beauté fascinante des plantes carnivores.

— Pourquoi me dites-vous ça ? demanda-t-il.

— Sur la libéralité de notre couple ?

Elle lui sourit sans équivoque, puis haussa doucement les épaules et enchaîna :

— Je vous trouve très séduisant. Cela vous suffit-il ? Je suis de celles qui pensent qu'il ne faut jamais se priver des bonnes occasions de la vie. Au fait, vous avez soif ?

Sans attendre sa réponse, elle se dirigea vers le bar et le regarda, la tête penchée sur son épaule.

— Whisky ? Bourbon ou autre chose ?

— Bourbon.

Elle remplit deux verres, les apporta sur une table basse sans demander à Bolan s'il désirait ou non de la glace. Puis elle lui dit en désignant un profond canapé :

— Asseyez-vous.

Il demeura immobile.

— Je pensais trouver Mike, mentit Bolan qui s'était préalablement assuré de l'absence du député.

— Il rentre tard presque tous les soirs. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Effectivement. J'arrive de la Côte Est.

— Mike était là-bas il y a quelque temps.

— Je sais.

— Votre, heu... visite n'est pas motivée par un fait grave, au moins ?

— Non. Du moins pas dans un certain sens.

— Vous êtes vraiment énigmatique, dit-elle en levant son verre dans lequel elle trempa délicatement ses lèvres. Vous êtes vraiment un de ses amis ?

Bolan émit un petit ricanement.

— Disons une relation... professionnelle.

— Ah ! Je vois.

— Puisqu'il n'est pas ici, je reviendrai plus tard, décida-t-il en se

tournant vers la sortie.

— Attendez...

— Je reviendrai, insista-t-il en éprouvant un début de trouble dû à la proximité de ce corps plein de féminité à peine voilé.

— Ce soir, il ne rentrera pas à la maison. Nous devons nous retrouver chez des amis pour une party. Joignez-vous à la fête, vous pourrez discuter avec lui tout en vous amusant.

Elle alla inscrire une adresse sur un petit bloc-notes au bar, arracha la feuille et la lui tendit.

Bolan empocha le papier. Il ne douta pas un instant de la nature de la « party ». Avec l'échantillon qu'il avait devant les yeux, cela promettait.

— À partir de dix heures ce soir, ajouta-t-elle. Vous pouvez venir en décontracté, c'est même conseillé.

— OK. Je vais essayer de me libérer.

— N'essayez pas, faites-le, susurra-t-elle. Je serais très déçue si je ne vous voyais pas.

Puis elle se haussa sur la pointe de ses pieds nus pour amener son visage tout près du sien, plaqua brusquement ses lèvres contre sa bouche, se détacha en enfonçant ses ongles dans les muscles de ses biceps et murmura dans un souffle :

— N'oublie pas. À dix heures.

Le raccompagnant jusqu'à la porte de la villa, elle lui adressa un clin d'œil de complicité avant de refermer le battant de chêne.

Bolan entendit le bruit d'un gros verrou de sécurité que l'on refermait. Puis il s'achemina vers la Porsche qui l'avait amené jusque-là, s'installa au volant tout en jetant du coin de l'œil un regard sur la façade. Rien ne bougea jusqu'à ce qu'il eût parcouru une vingtaine de mètres dans l'allée du parc. Ensuite, il distingua un petit mouvement dans l'encadrement d'une fenêtre, au rez-de-chaussée, devina plus qu'il ne vit le petit signe derrière la vitre. Ce n'était sûrement pas un geste à son intention. Pas le genre de Marlene Winitsky, celle-ci n'avait rien d'une midinette prête à tomber amoureuse du premier type pas trop mal balancé qui se présentait. Cette fille avait déjà parcouru de nombreux kilomètres dans le voyage de l'intrigue et du sexe.

Un signal, alors ? Un avertissement destiné à quelqu'un qui restait invisible, probablement en planque quelque part dans le parc. Bolan n'avait pas l'intention de se dissimuler ni d'échapper à une quelconque surveillance. Il était venu ici pour se montrer, pour susciter des réactions afin de découvrir les cannibales de la combine Primus. Il allait jouer le jeu à fond.

CHAPITRE IV

Dès qu'il eut rejoint Central Avenue, il découvrit facilement la DeSoto bleue qui s'était insérée dans son sillage. Deux hommes occupaient les sièges avant, un autre se tenait sur la banquette arrière. Depuis le début, le chauffeur s'arrangeait pour laisser deux ou trois véhicules entre eux et la Porsche, mais dès que Bolan accélérât, ce dernier voyait la DeSoto déboîter de la file pour conserver la distance.

Le manège signifiait qu'il s'agissait seulement d'une filature de routine. La Mafia voulait savoir qui venait s'introduire dans le circuit local. Prudemment mais fermement. Marlene Winitzky avait eu le temps de passer un bref coup de fil avant de le recevoir.

Bolan conduisit pendant cinq minutes à la vitesse légale, tourna ensuite dans Van Buren Street, l'axe principal est-ouest, poursuivit tranquillement sa route jusqu'à sortir de la ville en direction de Big Surf. Un peu plus loin, il s'arrêta à une station-service, attendit qu'un employé vienne lui faire le plein d'essence et entra nonchalamment vers la boutique-bazar où il acheta une bouteille de Coca-Cola.

*
* *

Le chauffeur avait arrêté la DeSoto à une cinquantaine de mètres du parking de la station-service, contre un bosquet touffu. Il tapotait des doigts sur son volant tandis que l'homme assis à côté de lui, un grand maigre vêtu d'un jean et d'un débardeur, au visage en lame de couteau, gardait les yeux rivés sur la boutique. Il regarda bientôt sa montre, se racla la gorge et grogna :

— Qu'est-ce qu'il branle, ce con ? Ça fait déjà plus de trois minutes qu'il est entré là-dedans.

Le passager arrière, un type trapu aux sourcils broussailleux, rigola :

— P't'être qu'il se paluche dans les chiottes ou qu'il est constipé.

— Qu'est-ce qu'on fait quand il va remonter dans sa caisse ? questionna le chauffeur. On va pas continuer de le suivre comme ça pendant des heures...

— Tu ne fais rien du tout, dit une voix grave à la résonance métallique. Tu gardes tranquillement les mains sur ton volant. Les autres restent calmes.

Il faillit faire un bond sur son siège en tournant la tête, ne comprit jamais comment le type avait pu apparaître comme ça derrière la vitre ouverte de sa portière, et surtout comment il avait pu contourner la position alors qu'il ne l'avait à aucun moment vu quitter la boutique de la station. Et ce que ce grand connard braquait en direction de l'habitable n'avait rien de rassurant : un calibre tout noir au canon prolongé par un silencieux immense.

Il essaya de pousser un juron, n'y parvint pas et ses mains devinrent subitement moites sur son volant. Ses deux copains s'étaient raidis sur leurs sièges. Le porte-flingue assis à l'arrière avait commencé à plonger la main sous son blouson, mais le geste était resté en suspens. Il affichait l'air idiot d'un gosse pris en train d'essayer de dérober des bonbons.

Ce fut le grand sec qui finalement lâcha avec un humour douteux :

— Merde, on vous croyait aux chiottes !

— Tout le monde peut se tromper, dit tranquillement Bolan. Pourquoi est-ce que vous me collez aux fesses ?

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce mec ? commença Gros sourcils.

— Ta gueule, fit le passager avant. Bon, écoutez, c'est vrai, on vous filait le train. On voulait seulement savoir qui vous êtes. On a une petite idée, mais...

— Tu veux voir mes papiers d'identité ?

— Ben, heu... C'est pas vraiment utile, tenta de plaisanter le truand, mais vous pourriez peut-être nous éclairer un peu.

— Tu veux savoir si je suis du bon côté ?

— C'est toujours bon d'être au courant quand on a affaire à des amis.

— Tu veux dire des *amici*.

Le visage du grand maigre s'éclaira, mais la méfiance reprit immédiatement le dessus et ses yeux se plissèrent.

— Ça fait vachement vieux jeu, ça ! ricana-t-il gauchement, l'œil rivé en coin sur le sinistre Beretta.

Bolan renvoya très sérieusement :

— Nous sommes très à cheval sur les principes, à Manhattan. Nous vivons un peu avec les règles du bon vieux temps.

— Ouais, à ce qu'il paraît. Vous venez de là-bas, alors ?

— Plus précisément de Newark. Comment tu t'appelles ?

— Jo.

— C'est tout ?

— Alters.

Ce fut au tour de Bolan d'émettre un ricanement :

— Tu veux peut-être dire Jo Altieri ?

— J crois bien que c'est ça.

— J'ai connu un autre Altieri, Tonio. Tu es de sa famille ?

Le visage en lame de couteau se décripa d'un coup. La glace était rompue, on était en pays de connaissance.

— C'était mon frangin, grinça-t-il en paraissant éprouver subitement un souvenir pénible. Le pauvre Tonio est mort.

Bolan prit un air compassé :

— Je sais. Le grand enfoiré à la combinaison noire l'a rectifié l'année dernière à Los Angeles.

Il dévissa doucement le silencieux du Beretta, le plaça dans une poche de sa veste puis rengaina l'automatique sous son aisselle.

Altieri eut un petit sourire forcé et les deux autres poussèrent des soupirs, relâchant l'air trop longtemps contenu dans leurs poitrines congestionnées.

— Tu es avec qui ? demanda Bolan.

— Avec Frank.

— Frank qui ? Je débarque, donne-moi un peu de lumière.

— Frank Cesari.

L'Exécuteur avait entendu parler de Cesari. Il savait que celui-ci était à une époque un *caporegime* pour le compte des frères Benevento. D'après les renseignements obtenus à Newark, l'un d'eux, Steve Benevento, se trouvait en ce moment à Phoenix. Or, à une certaine époque, ce dernier avait été l'un des gros bonnets de la drogue sur la Côte Est. Que faisait-il dans l'ouest, en dehors de son territoire, et vraisemblablement accompagné de sa troupe de gros bras ? Stevie avait-il lâché la blanche pour se lancer dans les transistors ?

— OK ! fit Bolan. Rentrez tranquillement, les gars. Jo, tu pourras dire à Frank que tu as parlé avec Mark de Manhattan.

— Mark de Manhattan, répéta Altieri. Il vous connaît ?

— Ça m'étonnerait. Dis-lui qu'il passe le message à son boss. Quelqu'un de très important avec qui il est associé est tombé en perte de vitesse, là-bas. Ça sent salement le roussi. Qu'il prenne ses dispositions ici pour éviter des emmerdes. Tu as compris ?

— Pas de problème.

— Dis-lui aussi que je compte le voir ce soir, il n'a qu'à se trouver à la party avec les autres.

— Bon, je lui dirai tout ça.

— Je compte sur toi, conclut Bolan. Allez-y.

Sans plus se soucier des occupants de la voiture, il se détourna et marcha à grands pas vers le parking en direction de sa Porsche.

Il lança le moteur, retourna dans le centre-ville tandis que la DeSoto prenait une direction différente, s'arrêta près d'une cabine téléphonique et composa un numéro longue distance correspondant à New York.

— Dakota, s'annonça-t-il quand il obtint son correspondant.

Phil Necker, la taupe fédérale qui avait infiltré l'Organisation du

crime au sein de la *Commissione*, répondit d'un ton neutre :

— Quel numéro demandez-vous ?

Bolan lui donna le numéro d'appel imprimé sur une paroi de la cabine.

— C'est une erreur, répliqua sèchement Necker. Vous devriez mieux vous renseigner.

Puis la communication fut coupée. Bolan attendit en fumant une cigarette. Il imaginait l'agent fédéral camouflé en mafioso en train de sortir pour se rendre dans une autre cabine téléphonique, du côté de Rockefeller Center.

L'attente fut courte. Il décrocha à la première sonnerie de l'appareil. Necker paraissait essoufflé :

— Je ne dispose pas de beaucoup de temps, Stricker. Quand tu as appelé, je n'étais pas seul. J'ai dû prétexter le vieux truc d'aller acheter des cigarettes.

— Je serai bref, assura Bolan.

— Tu sais qui est chez moi en moment ?

— Frank Marioni ?

— Merde ! Comment es-tu au courant de ça ?

— Simple déduction, un peu au flan. C'est le grand amour, entre toi et lui ?

— Depuis qu'il t'a vu me tirer dessus dans le New Jersey, il me fait une confiance totale. Bref, il est salement emmerdé en ce moment. Il affiche toujours un air sûr de lui et plein de malice, mais en réalité il est en train de se pisser dessus.

Bolan savait pertinemment pourquoi. Il était d'ailleurs le principal responsable de la situation délicate dans laquelle le vieux *capo di tutti capi* se débattait actuellement. Vis-à-vis des autres capi rescapés de la bataille du New Jersey, c'était Marioni qui avait commis l'erreur du siècle en provoquant un rassemblement au sommet au cours duquel bon nombre de gros bonnets s'étaient fait tirer comme des lapins. Il avait voulu mettre sur pied une coalition de mafiosi prêts à marcher aux ordres, pour restructurer la Cosa Nostra de la Côte Est et du Middle-East, tout en éliminant ceux qui lui semblaient dangereux pour lui ou trop gourmands. Et la combinaison noire, qui avait eu vent de la combine vicieuse, avait profité de la conjoncture pour déclencher un nouveau bain de sang.

— Nous attendons trois autres grosses légumes de sa famille, reprit Necker. Ça va être une conférence à huis clos pour décider de la manière de sortir de l'impasse. Mais ce ne sera pas coton. En plus, à l'ordre du jour il y a le désastre d'avant-hier à Newark. La destruction de Steelbrain est un coup terrible pour lui. Les autres le montrent déjà du doigt. Tu penses, il y avait pratiquement toutes les données de leurs grosses combines, dans cet immeuble... Bon, qu'est-ce qui

t'amène, Stricker ?

— As-tu entendu parler de Primus ?

— Quoi ? C'est le nom de quelqu'un ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Moi non plus. Mais ça pourrait correspondre à un code. Je vais essayer de me renseigner. Tu as appelé Hal ?

— Non, pas encore. Est-ce que tu sais quelque chose sur Steve Benevento et les affaires qu'il touche en ce moment ?

— Il est à Phoenix.

— Je sais.

— C'est un peu l'ambassadeur de Marioni là-bas. Tu comprends, il n'était pas question de mettre dans le coup les grands patrons de la Côte Ouest.

— Ouais, fit Bolan. Mais comment Benevento a-t-il réussi à s'établir dans l'Arizona sans susciter des grincements de dents de la part des chefs locaux ?

— Pour ça, je connais la réponse. Depuis ton dernier passage là-bas, Phoenix était devenu une sorte de territoire neutre. Tout le monde avait décidé de ne rien y magouiller tant que la ville ne serait pas revenue au calme. Il y est quand même resté un responsable qui avait été mis en place par les gros bonnets de Californie. Un gus qui n'a jamais éveillé la méfiance des flics locaux, un certain David Falcone, alias Falconetti.

Bolan le connaissait de nom. Il s'agissait d'un Juif italien spécialiste des affaires véreuses dans l'immobilier et les financements de sociétés.

Necker continua :

— Benevento l'a mis dans sa poche en lui offrant un très gros paquet d'oseille et le parrainage de Frank. Tout s'est passé en souplesse. Pour tout le monde, les envoyés de la Côte Est ne sont jamais venus en Arizona. Le seul qui pourrait porter le pet, c'est Falcone et il n'y a pas intérêt. Maintenant, si tu veux savoir ce qu'ils sont en train de combiner à Phoenix, je ne détiens qu'une partie de la réponse : ça concerne la Défense nationale. Ils ont mis leur nez et leurs grosses pattes dans le domaine de la recherche militaire avancée. Ne m'en demande pas plus, je ne sais rien d'autre. Ce que je viens de te dire, je l'ai déjà raconté à Hal. Tu devrais l'appeler, peut-être que...

— C'est ce que j'avais l'intention de faire, précisa Bolan.

— Bien. Je suis obligé de lâcher cet appareil, Mack, je ne voudrais pas que le vieux débris se fasse des idées.

— Je comprends. Si tu as du nouveau, appelle-moi sur le baladeur de la caravane.

— OK. *Ciao*.

— *Ciao*.

Il raccrocha en réfléchissant aux nouvelles informations que venait de lui communiquer la taupe fédérale. Le « baladeur » était le radiotéléphone installé dans son mobil-home que le gros avion C-130 avait transporté dans son ventre jusqu'à Phoenix. Pour cette nouvelle opération, il avait choisi un nouveau déguisement pour le char de guerre. Aidé de ses amis, il avait monté sur les flancs du GMC tout-terrain des panneaux d'aluminium peint, représentant des chevaux au galop montés par des filles légèrement vêtues. Ainsi équipé, le véhicule donnait l'apparence d'un camion de transport « new wave » comme on en voit souvent sur les routes de l'Ouest.

Bolan ne savait pas encore s'il allait avoir besoin de la redoutable puissance dévastatrice du char de guerre. Mais il pouvait en disposer à tout moment. En attendant, il voulait surtout recueillir un maximum de renseignements sur la racaille nouvellement accrochée à la capitale de l'Arizona et apprendre à quel point cette cité était contaminée.

Seul Jack Grimaldi, l'ex-pilote de la Mafia devenu l'ami inconditionnel de l'Exécuteur, était venu avec lui. Herman Schwarz et Rosario Blancanales avaient protesté quand il les avait obligés à rester en dehors de l'opération, mais il s'était montré inflexible. Grimaldi, lui, n'était là qu'en tant que pilote du C-130.

Il leur avait déjà fait prendre beaucoup trop de risques, récemment, et d'autre part il voulait jouer cette partie en solitaire. Le meilleur atout pour infiltrer les *amici* avant de déclencher son *blitz*.

CHAPITRE V

Il était neuf heures dix du soir quand il put avoir en ligne Harold Brognola à Washington. Pour éviter une possible écoute téléphonique, ils utilisaient l'astuce d'une conversation de cabine à cabine.

Le haut fonctionnaire du FBI paraissait exténué. À l'autre bout du fil, sa voix était lasse mais pourtant empreinte d'une excitation à peine contenue.

— Tu aurais pu me laisser un peu de répit, protesta-t-il pour la forme. Après ta petite sauterie à Newark, j'ai eu un boulot de galérien. Tout le Bureau fédéral est sens dessus-dessous, je nage dans les appels téléphoniques et de gros politiciens n'arrêtent pas de me harceler avec leurs questions. Qu'est-ce que tu manges en ce moment, Stricker ?

— J'ai besoin de renseignements, Hal.

— Où es-tu ?

— Dans la ville au milieu du désert.

— Je vois...

— J'ai déjà posé la question à notre ami commun, à Manhattan, mais il n'a pas pu me répondre. Ça tient en un seul mot : Primus.

Brognola laissa écouler plusieurs secondes avant de demander sur ton un peu embarrassé :

— Comment es-tu au courant de ça, Mack ?

— Ça figurait dans les archives électroniques de Steelbrain.

— Oui, je vois, répéta-t-il. Je l'y ai trouvé moi aussi.

Bolan, en effet, lors de son premier passage sur Newark, s'était arrangé pour que le FBI puisse avoir accès au fichier informatique qu'abritait l'immeuble de la Midas Corporation. Mais lui-même n'avait pas été en mesure, cette fois-là, de se servir pour son propre compte.

— Au fait, ajouta le fédé, je te dois un merci pour ce que tu as fait.

— Remercie-moi en me donnant le tuyau dont j'ai besoin.

De nouveau, Brognola hésita. Puis il soupira :

— Je suis plutôt embarrassé, Mack. C'est top-secret. Nous avons commencé à nous occuper de cette affaire, mais quelqu'un de chez nous a fait un peu trop de zèle en communiquant l'information à la DIA. Nous avons été aussitôt dessaisis du dossier. Je pense qu'ils ont mis du monde sur le coup.

— C'est donc un business militaire...

— Oui. Primus est le nom de code donné à un projet touchant au

domaine de la stratégie spatiale.

— Rien que ça !

Nous n'avons pas pu en apprendre plus. Les boy-scouts de l'armée se montrent très susceptibles sur ce genre de sujet.

Bolan connaissait bien son ami fédéral. C'est pourquoi il lui demanda :

— Dis-moi... Tu as encore quelqu'un sur place ?

— Tu tiens vraiment à ce que je te donne une réponse ?

— C'est essentiel. Je ne voudrais pas tirer sur quelqu'un de chez toi quand le moment sera venu.

— Tu as toujours de bonnes raisons. OK... Tu la connais, elle s'appelle Nancy Stafford.

Bolan se souvenait en effet de la jeune femme. Elle avait travaillé avec les Rangers Sisters au temps où ce groupe de chanteuses-danseuses, des filles superbes, s'était habilement glissé dans la Mafia à Las Vegas.

— À quel niveau opère-t-elle ?

— Au plus haut.

— Tu veux dire à celui de Benevento ?

— Tout juste.

— Bon. Tu ne peux rien me dire de plus ?

— Si. Tu devrais laisser tomber.

— Pas question.

— Ouais. Je disais ça comme ça, ricana tristement Brognola.

— Qu'est-ce que tes gars ont découvert avant de se faire jeter par la DIA ?

— Pas grand-chose à part qu'il y a eu quelques disparitions dans ce secteur. Depuis quelque temps, des gens se sont brusquement évaporés dans l'atmosphère. Et pas n'importe qui. Des techniciens de haut niveau, un lieutenant-colonel du département interarmées d'Alamogordo qui avait été détaché à Phoenix, et deux agents de sécurité en surveillance dans une société de recherche.

— Chandler Research Institute ?

— Tu veux être gentil, Mack ? Fais un effort pour ne pas me couper toujours mes effets. Oui, c'est bien de cette boîte qu'il s'agit. Mais elle n'est pas la seule à être concernée par certaines anomalies. Ce qui se passe là-bas ressemble à une toile d'araignée, une sorte de filet gluant jeté sur la ville.

— Tu as quelques noms à me donner ?

Le fédé lui en délivra deux, ajouta :

— Cherche surtout du côté de ce lieutenant-colonel. John Simpson, c'est son nom. Il était chargé de la coordination de travaux entre la base d'Alamogordo, au Nouveau-Mexique, et la Chandler Institute. Autre chose qui pourrait t'être utile : certains membres de la

bonne société de Phoenix se rendent régulièrement à des parties fines organisées par les *amici*. C'est peut-être une plaque tournante de toute l'opération. Celui qui organise s'appelle Duchko Green, alias Duchko Szemovitch, une sorte de play-boy d'origine yougoslave qui tripatouille depuis quelques années avec un certain Falcone dans l'Arizona. C'est un ancien maquereau qui a fait ses classes en France avant de venir aux States et de s'y faire naturaliser citoyen américain. On a remonté sa trace assez loin, on sait qu'il a remis une grosse enveloppe à un fonctionnaire du service de l'immigration pour changer de statut, mais bref... Ce type est un spécialiste du chantage et de la corruption. Il se fait presque toujours accompagner par un garde du corps nommé Mickev Davidson...

— Tu as bien dit Mickey Davidson ? coupa Bolan.

— Oui. C'est un ex-Marine qui a fait le Vietnam. Ça te dit quelque chose ?

Bolan avait en effet connu Davidson pendant la guerre dans le sud-est asiatique. L'homme se nommait auparavant Michele Scapulo et était d'origine sicilienne. Il avait été nommé sergent puis dégradé et jeté dans une prison militaire pour avoir traficoté de la drogue et détourné des armes au profit de la Mafia durant son service. C'était un type sans la moindre moralité, prêt à n'importe quoi pour de l'argent, même à torturer sa propre mère pour lui faire avouer où elle avait caché ses économies.

Bolan avait changé de visage au début de sa guerre contre la Cosa Nostra. L'ami chirurgien qui lui avait fabriqué un masque de combat avait d'ailleurs payé de sa vie ce service rendu, mais il n'avait pas révélé à ses tortionnaires les nouveaux traits de l'Exécuteur. Il était donc peu probable que Michele Scapulo puisse reconnaître Bolan sous son nouvel aspect mais il fallait néanmoins tenir compte de cette éventualité. Car l'identité d'un homme se révèle parfois plus dans le comportement, la voix et les manies que dans sa morphologie.

— J'ai connu ce type, répliqua enfin Bolan. Tu as bien fait de m'en parler.

— Tu as fouillé du côté de Winitsky ?

— J'ai rencontré son épouse. C'est une femme assez spéciale. Elle m'a invité ce soir à une party.

— Si vite ?

— Ça a l'air d'être une rapide.

— Au fait, ça t'intéresse de savoir où est son père en ce moment ?

— Le général Callaway ?

— Ouais. Il est depuis six mois commandant en chef de Williams Air Force Base, entre Mesa, Chandler et Phoenix.

— Intéressant !

— Ça ne veut pas dire qu'il faille faire de déductions hâtives, mais

c'est assez curieux.

— Tout à fait d'accord. Une drôle de famille, hein ?

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, Mack.

— Je m'en voudrais ! À bientôt peut-être.

— Bye.

Bolan sortit de la cabine et consulta sa montre, vit qu'il avait juste le temps de réintégrer le mobil-home pour se changer.

Il passa un costume bleu nuit en alpaga sur une chemise légèrement rosée, noua autour de son cou une cravate voyante à dominante rouge et enfila des boots. Puis il glissa le Beretta dans un holster sous son aisselle gauche et plaça le silencieux dans une poche de sa veste.

À dix heures moins le quart, il reprit le volant de la Porsche et se dirigea vers South Mountain Park. Il ne voulait pas décevoir la très sensuelle et très énigmatique Marlene Winitsky.

CHAPITRE VI

L'endroit était absolument charmant. À trois kilomètres de South Mountain Park, le grand bungalow en briques et en bois de pin avait été construit au milieu d'un grand jardin parfaitement entretenu, planté d'arbres de toutes essences, agrémenté de massifs fleuris et de fontaines lumineuses. Des projecteurs savamment positionnés soulignaient ici et là des détails du site enchanteur que bordaient d'un côté un chemin d'accès et de l'autre une petite rivière artificielle en circuit fermé.

L'endroit était clos par un haut grillage à son périmètre que trois gardes en uniformes et armés parcouraient régulièrement. Deux autres hommes, également vêtus de tenues bleu sombre, se tenaient à l'entrée du parc, l'un dans une petite construction de guet comportant une baie vitrée panoramique, l'autre se promenant nonchalamment à peu de distance, toujours prêt à vérifier l'identité des visiteurs qui se présentaient.

Il fallait montrer patte blanche pour être admis à l'intérieur du Mirage Country Club. L'endroit appartenait à André Desmoine, un Belge qui s'était enfui de son pays huit ans plus tôt pour échapper à la prison après avoir escroqué l'équivalent de neuf millions de dollars sur un coup de promotion immobilière. Il était devenu résident aux USA, puis citoyen américain à part entière avec l'aide de relations qu'il s'était créées dans la Mafia.

Initialement, le club avait été ouvert à des membres choisis pour leur aisance financière ou leur position dans le domaine de la politique ou de l'administration. Mais, sept mois plus tôt, la plupart de ces gens s'étaient vu refuser l'accès au MCC. On leur avait restitué leurs cotisations pour l'année en cours et on les avait gentiment dirigés vers un autre établissement – également sous le contrôle de la Mafia – pour y tenir leurs réunions mondaines. Le prétexte en était un changement de propriétaire. En fait, c'était toujours « Dédé » Desmoine qui possédait le terrain et les installations, mais on avait nommé un gérant et l'on prétendait aux récalcitrants que celui-ci avait exigé d'amener dans les lieux sa propre clientèle. C'était légal et il n'y avait rien à redire sur le fait.

D'autres personnages étaient donc apparus, aussi soigneusement choisis que les précédents, mais dans un objectif quelque peu

différent.

La plupart des nouveaux membres du MCC étaient des ingénieurs, des responsables de sociétés et des gradés militaires des bases de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. Certains venaient même de temps en temps du NORAD à Colorado Springs, la base souterraine constituant le PC de tout le système de défense aérienne du nord des États-Unis.

Sous le couvert d'une association, le MCC n'était pas autre chose qu'une boîte à partouzes. À partir d'une certaine heure, le soir, les « membres » pouvaient s'adonner à la pratique des amours de groupe sans courir le risque, du moins le croyaient-ils, de ternir leur réputation auprès de leur famille ou de leurs relations professionnelles.

Là aussi, tout était légal. À partir de l'instant où personne ne pouvait invoquer un quelconque détournement de mineur ou un attentat public à la pudeur. La direction bénéficiant de hautes protections, l'endroit n'avait jamais connu de visite policière, à part deux ou trois gradés du PPD qui avaient été contactés par le biais de relations politiques et qui se faisaient un évident plaisir de venir s'ébattre en ces lieux paradisiaques, libérant leurs fantasmes et touchant par la même occasion de très substantielles enveloppes.

Tout était fait dans la discrétion, le luxe et le souci ostensible d'être agréable à une faune qui fuyait l'ennui de l'Arizona. Mais la « clientèle » avait été parfaitement ciblée. Les pigeons portaient chacun sur le dos une étiquette et un numéro invisible que les meneurs savaient lire instantanément.

Une dizaine de filles servaient d'« hôtesse ». Elles n'avaient pas été recrutées par la voie de petites annonces ; elles appartenaient au Milieu de la Côte Est et l'on avait préalablement vérifié qu'elles possédaient toutes un casier judiciaire vierge et il leur était interdit de sortir de l'enceinte du club avec l'un de leurs partenaires. Il ne fallait pas qu'une fausse note puisse se glisser dans la partition musicale jouée en sourdine aux cibles choisies par les *amici*.

Mack Bolan se présenta à l'entrée du parc à dix heures et demie. Il baissa la vitre de sa portière tandis qu'un garde s'approchait de la Porsche et demanda :

— Madame Winitsky est-elle arrivée ?

— Qui la demande ? rétorqua le type d'un ton prudent.

— Dites-lui que c'est Mark. Je l'ai quittée il n'y a pas longtemps.

— Attendez, je vais voir.

Il contourna la voiture de sport pour s'approcher de son collègue derrière la baie vitrée et lui parla à travers un interphone. Il y eut un dialogue téléphonique, puis le gars revint en souriant :

— Allez-y, monsieur. Elle vous attend.

En roulant jusqu'au parking situé à une cinquantaine de mètres de la bâtisse, Bolan observa soigneusement les lieux. Il aperçut un garde armé d'un revolver porté sur la hanche, observa le manège de deux types en civil qui faisaient semblant de discuter, assis sur un banc en bordure de l'allée, et qui le dévisagèrent lorsqu'il dut passer près d'eux. Des porte-flingues aussi. On les avait mis là pour veiller au grain en cas d'incident. Il devait y en avoir un peu partout, discrètement disséminés dans la propriété.

Une quinzaine de voitures stationnaient sur le parking, dont quelques véhicules de grand standing, Cadillac, Rolls et Ferrari. Il gara la Porsche à côté d'une Ford dont la plaque minéralogique laissait apparaître qu'elle appartenait à l'armée, laissa la clé de contact sur le tableau de bord, et s'achemina vers la porte ouverte de la bâtisse qui laissait échapper un flot de lumière colorée sur la pelouse. Personne ne l'arrêta jusqu'à ce qu'il fasse son entrée dans une grande pièce aménagée en *club house*, avec de profonds fauteuils, des canapés super confortables, un bar luxueux dans le fond, des tentures sur presque tous les murs et une musique douce que distillaient des enceintes invisibles. Des hommes et des filles étaient assis ou debout, discutant, plaisantant, verres en main.

Marlene Winitsky n'était pas en vue.

Un grand type au visage de bellâtre et vêtu d'un smoking se dirigea vers lui, le visage fermé. Il vint se camper devant l'arrivant, se fendit d'un sourire forcé et dit avec un léger accent slave :

— Bonsoir. Vous êtes Mark ?

— C'est toi, Duchko ? fit Bolan sans presque remuer les lèvres.

— Oui. Je peux vous parler ?

— Vas-y.

— Pas ici. Ce serait mieux en particulier.

Bolan le toisa d'un air un peu méprisant, jouant le personnage qui avait l'habitude d'évoluer dans le milieu de l'Organized Crime.

— Si tu as quelque chose à me dire, fais-le maintenant.

Le maquereau de luxe lui jeta un regard brusquement haineux, sembla prêt à lâcher une insulte, puis il soupira et son sourire revint :

— Qu'est-ce que vous voulez à M. Winitsky ? questionna-t-il en contenant sa voix. Il m'a dit qu'il ne vous connaît pas.

— Moi je le connais. C'est suffisant.

Bolan promena un regard professionnel sur les personnages qui avaient investi les lieux. Une dizaine d'hommes de tous âges, autant de filles. Pour l'instant, la plupart discutaient, un verre à la main. Certains s'étaient lancés dans des palabres qui paraissaient sérieuses, d'autres commençaient à laisser traîner leurs mains sur des cuisses au joli galbe ou s'amusaient à caresser des décolletés généreux.

À part deux serveuses simplement vêtues d'un papillon doré

maintenu sur leur sexe par une chaînette autour des hanches, les autres filles portaient des vêtements moins provocateurs. Sans doute pour laisser aux mâles le plaisir de deviner ce qu'il y avait en dessous avant de « consommer ». Peut-être aussi y en avait-il, parmi les visiteurs masculins, qui avaient amené avec eux leur partenaire. C'était difficilement contrôlable au premier coup d'œil.

Le maquereau en smoking lui dit d'un ton grinçant, sans cesser de sourire :

— Je ne peux vous laisser entrer ici si vous ne me dites pas ce que vous voulez à M. Winitsky.

— Je suis déjà entré, connard, lui lâcha Bolan sans le regarder. Va te faire foutre.

Puis il le fixa froidement dans les yeux, haussa doucement les épaules et s'achemina vers le bar devant lequel se tenait un homme massif au visage rougeaud. Il s'arrêta à côté de lui, attrapa l'une des coupes de champagne qu'une serveuse promenait sur un plateau, et grogna :

— Salut, Dave. On ne dirait pas qu'il y a beaucoup d'ambiance ici, ce soir.

— On se connaît ? fit l'interpellé, se retournant et levant un sourcil.

— Toi, tu me connais sûrement de nom, on a dû te parler de moi. Et je sais que tu es David Falcone.

— Ouais, c'est vrai, renvoya le Juif italien. Mark Bolansky, c'est polak ?

— Le nom est polonais, mais je ne m'appelle pas comme ça.

Falcone le gratifia d'un sourire amusé.

— Tu es d'où ?

— Je débarque de Newark. Mais je suis habituellement à Manhattan.

— C'est bien ce qu'on m'a dit.

Bolan nota qu'à aucun moment Falcone ne lui avait demandé ce qu'il venait faire ici. Pas encore. Dans le monde des patrons, on respecte toujours un certain cérémonial tant qu'on n'est pas sûr de bien connaître son interlocuteur.

— Qui y a-t-il d'autre ici en dehors de toi et ce petit con de Duchko ?

Enfin, arriva la question qui devait brûler la langue de Falcone :

— Excuse-moi, mais avant de te répondre, je voudrais que tu me dises ce que tu es venu faire ici et qui t'a envoyé. Tu as fait dire à quelqu'un ici que ça sent le roussi et qu'un de nos associés est en perte de vitesse.

Bolan prit le temps d'allumer une cigarette. Puis il but une gorgée de champagne avant de répondre :

— Personne ne m'a envoyé, Dave. Nous avons décidé que ce serait moi qui devais venir.

Il avait ostensiblement appuyé sur le « nous ».

— Pas la peine de te raconter ce qui s'est passé avant-hier à Newark, poursuivit-il en baissant le ton, sans regarder le patron de Phoenix. Je suppose que tu es au courant de tout. C'est la panique complète, et le pire c'est que Frank est dans la merde jusqu'au cou.

— Nous n'arrivons plus à avoir le contact avec lui, admit Falcone. Qu'est-ce qui se passe ?

Subitement, la lumière tomba d'un cran, plongeant la pièce dans une demi-pénombre. Quelque part, une fille laissa échapper un petit gémissement.

— Quelques pourris au Conseil... Ils racontent que Frank est responsable de ce qui s'est passé parce qu'il aurait essayé de monter un coup de vice avec la combinaison.

— Tu veux parler de...

— Ouais. C'est complètement con, ce qu'ils racontent, démentiel, mais il y en a qui commencent à douter de lui. Et puis, tout le monde sait qu'il est vieux, bien qu'il ait toujours sa tête. Alors ça fait une embrouille pas possible. Tu sais comment fonctionne le Conseil... Certains le voient déjà sur la touche.

— J'en connais au moins deux qui voudraient bien s'asseoir dans son fauteuil, ricana Falcone avec encore un soupçon de méfiance dans la voix.

— Putain ! Je te crois... En ce moment même, Frank tient une conférence avec ceux qui lui sont restés fidèles. Il va rétablir la situation, mais ça risque de prendre plusieurs jours. Et en attendant, il ne veut pas se montrer au grand jour, tu comprends ? Alors c'est pour ça que je suis ici. Pour rétablir le contact en son nom.

— J'comprends... Dis, excuse-moi d'avoir eu des doutes en ce qui te concerne. Mais, justement à cause de ce brouillard, je...

— Ça va, Dave, y a pas de mal. T'as raison d'être prudent. Avec ce qui se passe en ce moment. Bon, c'est pas tout... On craint que Steelbrain ait été pompé par les flics ou par le grand fumier, il y a eu une tentative d'infiltration dans les circuits de la machine.

— Quoi ! éructa Falcone. Alors, ça voudrait dire que... que...

— Que quelqu'un pourrait bien remonter la filière jusqu'ici. Et ça m'étonnerait beaucoup que ce soit la flicaille.

— Pourquoi ça ?

Bolan jeta un coup d'œil derrière lui comme s'il avait peur d'être entendu. Dans la pénombre, un couple entièrement dévêtu avait entrepris de faire l'amour sur un canapé tandis que trois hommes et deux filles les contemplaient silencieusement. L'un d'eux avait sorti son sexe et se masturbait en regardant la scène. Un peu plus loin, deux

femmes plus âgées que les « hôteses » s'embrassaient farouchement en se prodiguant des caresses audacieuses, sur un autre canapé.

Bolan eut un petit rire silencieux.

— Pourquoi ça t'étonnerait que ce soient les flics ? insista le mafioso.

— Réfléchis un peu. C'est pas les bleus qui ont transformé Steelbrain en fumée. Ni les fédés. Avec Frank et les autres, on est certains qu'il s'agit de Bolan. Et s'il a fait ça, tu peux parier une pisse de chat contre une Cadillac de l'année qu'il s'est démerdé auparavant pour foutre son nez dégueulasse dans le business des archives informatiques. Ce mec est vachement équipé avec des moyens techniques hypersophistiqués. Personne n'a jamais compris comment il avait fait pour se procurer tout son attirail ni comment il le trimbale avec lui, mais il n'y a pas d'erreurs. On pense aussi que ça pourrait être les fédés ou la CIA qui le soutiennent en douce et lui refilent des moyens logistiques.

— On aurait pu nous tenir au courant ici, marmonna Falcone.

— Es-tu sûr de tous ceux qui sont avec toi ? questionna Bolan.

Le mafioso hocha lentement la tête.

— Personne ne marchera à côté de ses pompes. Steve tient tout le monde bien en main.

Il voulait parler de Stephano Benevento.

— Je l'espère, Dave. Parce qu'il va falloir activer le projet à plein pot avant que la merde nous arrive sur la tête. Où en est-on à ce sujet ?

— Tu sais, c'est surtout Steve qui pourrait te répondre. Moi, je ne suis qu'une sorte de tampon entre nos amis de la Côte Est et les gros bonnets de Californie.

— Tu as quand même bien une petite idée ?

— Ben, c'est en bonne voie. On a presque toutes les données pour que le truc soit au point. Après, on pourra déménager.

— Faut activer les choses. Les patrons de Californie ne se doutent toujours de rien ?

Falcone rigola doucement.

— Que dalle ! Ils ont toujours dans l'idée de laisser refroidir la ville avant de revenir s'y installer. Le mois dernier, ils ont envoyé ici un *consigliere* pour renifler l'atmosphère. Tout s'est bien passé. On avait planqué le business et il est reparti faire son rapport aux autres. De ce côté, on peut être tranquilles pendant encore deux ou trois mois.

— Ne me dis pas qu'il faudra encore tout ce temps pour terminer Primus...

David Falcone jeta à Bolan un regard chargé de reproches.

— Ne prononce jamais ce mot ici, tu veux ?

— Oui, tu as raison. Dis-moi, je t'ai demandé tout à l'heure qui est

dans cette baraque en ce moment. Je n'ai même pas vu le gros Dédé.

Bolan parlait d'André Desmoine, le propriétaire du club.

— Il est dans son bureau avec Mickey.

— Tu veux dire Michele Scapulo ?

— Oui. Ils font des calculs.

— Quoi ? rigola doucement Bolan.

— C'est comme ça qu'ils appellent la paye des hommes. Aucun des soldats n'est véritablement au courant de ce qui se passe réellement. On leur fait croire qu'il s'agit seulement pour eux d'assurer la sécurité d'un bordel de luxe et ils sont payés au pourcentage sur les soi-disant recettes.

Bolan faillit lui demander qui était réellement dans le coup de l'opération Primus, mais il se retint. Falcone pouvait s'étonner de ce que quelqu'un qui était censé bien connaître l'opération arizonienne pose une telle question.

Il changea de sujet :

— Marlene Winitsky n'est pas là ?

Le corps massif du mafioso fut agité d'un rire silencieux.

— Bien sûr que si. Elle ne manquerait pour rien au monde une party. Elle est en ce moment en train de régler la vidéo. On ne le dirait pas à la voir, mais cette nana est une technicienne, elle a travaillé il y a quelques années à la chaîne NBC. Winitsky, lui, est sans doute dans le fumoir.

— Et Szernovitch ? Il me paraît un peu léger comme associé.

— T'inquiète pas pour lui, il ne sait que ce qu'on veut bien lui dire. Il fait bien son boulot, c'est tout. Il recrute à droite, à gauche, partout où on lui désigne les mecs intéressants pour nous.

Ce fut à cet instant de la conversation que Marlene Winitsky fit son apparition dans la salle. Cette fois, elle était vêtue d'une robe au décolleté très sage, de couleur saumon, portait des escarpins assortis à hauts talons, et un léger maquillage rehaussait ses traits fins. Son air sérieux contrastait étrangement avec l'atmosphère libertine des lieux.

CHAPITRE VII

Sans la moindre hésitation, elle se dirigea vers le bar, vint s'arrêter tout près de Bolan.

— Comment trouvez-vous notre club ? fit-elle avec un imperceptible clin d'œil.

— Très original.

— Vous n'avez encore rien vu.

Elle fixa un instant Falcone et lui dit :

— J'espère que vous avez épuisé les sujets de conversation. Je te l'enlève, David.

Puis, se tournant vers Bolan :

— Vous venez ?

Passant son bras sous le sien, elle l'entraîna sans façons vers le hall puis dans le parc, dirigeant leurs pas vers une zone ignorée par l'éclairage des spots électriques.

— Vous avez attendu que Falcone me fasse passer les tests pour venir me retrouver ? sourit l'émissaire de Manhattan.

Après un petit rire de gorge, elle répliqua :

— On a exigé que je ne me montre pas tout de suite à votre arrivée.

— Vous étiez vraiment sûre que je viendrais...

— Pratiquement. Vous n'êtes pas venu à Phoenix pour y faire du tourisme, n'est-ce pas ? C'est le business qui est en cause. Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous harceler de questions. Ici, je m'occupe de recevoir les gens et aussi des moyens techniques.

Elle marchait lentement tout contre Bolan qui sentait la tiédeur de sa hanche, respirait son parfum délicat et commençait à éprouver un certain trouble. Pour tenter d'éloigner le danger qui se faisait pressant, il créa une diversion :

— Les flics ne vous ont jamais créé de soucis ? Je croyais qu'un tel club sortait du cadre de la légalité.

— Aucun risque, assura-t-elle. Nous avons des relations qui nous évitent ce genre de désagréments. Vous avez vu le type qui se masturbait en regardant le couple en pleine action ?

— Chacun prend son pied comme il peut, dit Bolan qui s'attendait à une révélation.

— C'est John Duty, un lieutenant du Phoenix Police Department.

Le préfet vient aussi de temps en temps au club pour se défouler.

— C'est vous qui mettez ces gens en boîte ?

— Si vous voulez parler des enregistrements vidéo, oui c'est bien moi qui le fais. La plupart du temps, nous n'avons pas besoin d'utiliser ces images, ils coopèrent volontiers pour pouvoir revenir. Il y en a aussi quelques-uns qui se shootent en toute tranquillité. Vous avez pu remarquer qu'ils sont relativement peu nombreux dans le salon. Les autres sont dans le fumoir et dans ce qu'on appelle la pièce des tortures. Ils se bourrent de *shit* et ensuite des filles viennent leur tenir compagnie. Elles se prêtent à des simulacres de sado-masochisme. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre d'anormaux ou de déséquilibrés que l'on découvre ainsi parmi les gens de la bonne société.

— Et les autres ? Ceux qui ne veulent pas coopérer ?

— Il y a deux cas : ceux qui sont vaguement pressentis et dont on sent qu'on n'en tirera rien ; ils sont laissés de côté. Les autres, s'ils en savent un peu trop, c'est Frank qui s'en occupe.

— Frank Cesari ?

— Ne me demandez pas ce qu'ils en font, je ne veux pas le savoir. Dites, vous qui êtes avec les grosses têtes, ça ne vous étonne pas trop qu'une femme fasse partie de l'Organisation ?

— Je ne suis pas macho. Où est Steve Benevento ?

— Je l'ignore. Chez lui, je présume. On le voit rarement ici. Mark...

— Oui.

— Ne pourrions-nous pas parler de quelque chose qui soit plus relax ? J'ai envie de faire l'amour et ce genre de conversation me bloque.

Lui tournant le dos, elle demanda :

— Débouctonnez ma robe, voulez-vous ?

— Vous tenez à ce que ça se passe ici ? Il y a des soldats en civil partout.

— Ces types ont pour consigne de ne regarder que ce qui vient de l'extérieur. Ils sont parfaitement dressés. Bon, vous me débarrassez de mes fringues ou non ?

Il nota que les intonations de sa voix s'étaient altérées. Un court instant, elle tourna la tête vers lui et il vit qu'une lueur sauvage dansait dans ses yeux. Il lui sembla aussi que ses lèvres tremblaient légèrement.

— Pourquoi ici ? risqua-t-il encore.

— Je ne baise jamais à l'intérieur, à cause des caméras, rétorqua-t-elle d'une voix tendue et brusquement vulgaire. Et tous ces mecs m'écœurent, ils font ça comme des gamins qui jouent à papa et maman.

Bolan fit sauter le dernier bouton et la robe tomba aux pieds de la fille. Pour tout sous-vêtement, elle ne portait qu'une paire de bas fixés à ses cuisses par des porte-jarretelles.

S'étant retournée lentement, comme pour lui permettre d'admirer dans la pénombre son corps aux formes parfaites, elle ondula lentement, le frôlant des mains et du ventre, puis elle l'attira vers elle en se baissant jusqu'à s'agenouiller dans l'herbe de la pelouse. Bolan se prêta au jeu. Non seulement il pensait que c'était nécessaire pour les besoins de sa mission, mais aussi il était parvenu à un stade où il n'avait plus tellement envie d'opposer de résistance.

Au cours de sa guerre contre les cannibales de la Cosa Nostra, il avait rarement eu l'occasion de se laisser aller à la tendresse. Pire, il éloignait presque systématiquement toute présence féminine capable d'amoindrir le guerrier qui était en lui. Et il savait aussi, par plusieurs expériences douloureuses, que la plupart des femmes qui l'avaient approché un peu trop, ou qu'il avait aimées, n'avaient rencontré que la violence et l'horreur.

Mais ce soir, visiblement, il ne s'agissait pas de tendresse. La fille qui le provoquait vibrait d'une envie quasi-animale qu'elle dissimulait à peine. Et Mack Bolan n'était pas un saint. Aussi se laissa-t-il aller à côté d'elle, certain qu'elle allait prendre les initiatives avec des idées bien précises en tête.

S'allongeant complètement, elle poussa un soupir, lui prit la main qu'elle plaça sur son ventre.

— Caresse-moi, dit-elle en écartant largement les cuisses.

Il fit ce qu'elle lui demandait, gentiment mais d'une façon assez distraite. Tout d'abord, elle resta silencieuse, ensuite sa respiration s'accéléra et elle ne tarda pas à se cambrer par petites secousses tandis qu'elle cherchait à s'emparer de la virilité de Bolan. Il la laissa faire durant quelques instants, puis il décida que c'était à lui de prendre l'initiative de ce combat qui s'avérait difficile.

Il la prit à sa façon, calculant ses effets, mélangeant intimement la douceur, la force et la patience, jusqu'à ce qu'il la sente au bord du paroxysme. Soudainement, elle s'arqua dans une tension de tout son corps, gémissant et proférant des paroles obscènes. Puis son gémissement se mua en un long hurlement qui retentit dans le parc comme celui d'une bête blessée.

Bolan crut aussi percevoir un autre hurlement en direction de la maison, mais ce cri n'avait rien de commun avec les débordements amoureux de Marlene Winitsky.

Elle le repoussa de ses bras tendus, resta allongée quelques secondes, et se releva prestement pour enfiler sa robe. Bolan l'aïda.

— Tu es un fumier, cracha-t-elle d'un ton faussement mécontent. Pourquoi tu ne m'as pas laissée prendre mon pied comme je voulais ?

Puis, d'une voix rauque :

— Mais je dois dire que tu baisses plutôt bien. Ça faisait longtemps que...

Délaissant les derniers boutons de la robe, Bolan l'attrapa par le bras.

— Qu'est-ce que c'était que ce braillement ? demanda-t-il en désignant de la main le bungalow.

— J'en sais rien. J'ai rien entendu.

Évidemment, quelques instants plus tôt, elle n'était guère en mesure d'entendre quoi que ce soit. Mais l'Exécuteur devait continuer de jouer son rôle. Presque brutalement, il l'entraîna vers la bâtisse du club. Là, il vit une scène qui n'avait plus rien à voir avec la discrétion que l'on s'évertuait à faire régner sur les lieux. Deux types avaient empoigné par les poignets une fille blonde qu'ils s'efforçaient de faire entrer dans une voiture tout en lui plaçant une main sur la bouche. Un troisième les accompagnait, se tenant en retrait et affichant un air gêné : Jo Altieri. Un autre encore observait la scène, immobile et les mains sur les hanches, au milieu du parking dans la lumière des spots. Celui-là, malgré les années passées, Bolan le reconnut aussitôt : Mickey Davidson, alias Michele Scapulo. L'ancien Marine dévoyé n'avait pas tellement vieilli depuis le Vietnam. Quelques rides lui barraient le front et une cicatrice profonde lui entaillait une joue, mais c'était bien l'ordure que l'Exécuteur avait connu à des dizaines de milliers de kilomètres de là.

La fille, il la connaissait. Il s'attendait un peu à la voir croiser sa piste, mais pas dans ces circonstances. Et il ne pouvait la laisser aux mains des charognards.

Délaissant Marlene Winitsky, il s'approcha de Jo Altieri et l'apostropha :

— Qu'est-ce qui se passe, Jo ? Qu'est-ce que c'est que ce cirque de merde ?

Le buteur s'arrêta, tandis que ses deux copains finissaient d'enfourner la fille dans le véhicule. Il plaça une main au-dessus de ses yeux pour se protéger de la lumière crue d'un projecteur, et poussa une exclamation.

— Ah, c'est vous, monsieur Mark ! Cette nana...

Il ne put finir sa phrase. Scapulo s'était avancé à grandes enjambées, l'air mauvais. Pointant son doigt vers Bolan, il lâcha hargneusement :

— Qui c'est, ce mec ?... T'entends, Jo, je te pose une question !

— C'est M. Mark... Il...

— Je connais pas de Mark et j'en ai rien à foutre. Qu'il se taise, et vous, embarquez-moi cette connasse.

Bolan intervint :

— Tu vas quand même en avoir quelque chose à foutre, Mickey. Depuis quand est-ce toi qui donnes les ordres ici ? Tu te prends pour qui, connard ?

L'ancien Marine eut un feulement de bête sur la défensive. Il pointa le menton en avant, rugit :

— Et vous, pour qui vous prenez-vous ? Personne ne vous connaît !

À cet instant, Falcone déboucha du club-house, la mine contrariée et l'œil mauvais en englobant le groupe d'un regard.

Bolan cracha en direction de Scapulo :

— Demande à Dave qui je suis, abruti. Peut-être qu'ensuite tu arrêteras de te prendre pour un caïd.

— Ça va, Mickey, grogna Falcone. Mark nous arrive de Manhattan et c'est une personne à qui tu dois le respect.

— Ah oui, vraiment ?

L'Exécuteur eut conscience que Jo Altieri s'était placé à son côté et fixait Scapulo d'un air pas spécialement bienveillant. C'était une bonne chose de savoir qu'il existait de la dissension entre les truands de Phoenix.

— Vraiment, Mickey. Et tu devrais lui faire des excuses au lieu de continuer à déconner comme tu le fais.

Bolan profita du flottement pour tenter de retourner la situation à son avantage.

— Jo, ordonna-t-il à Altieri. Fais sortir la nana de cette bagnole et dis à tes hommes qu'ils la conduisent dans ma caisse. C'est la Porsche, là-bas. Je la veux attachée, qu'elle puisse pas se barrer.

Le petit truand n'eut qu'une courte hésitation. Il harangua ses hommes qui empoignèrent de nouveau la fille blonde et l'obligèrent à traverser le parking en direction de la Porsche. Elle n'opposa qu'une faible résistance, se contentant de freiner leur marche en raidissant les jambes.

Scapulo demeura plusieurs secondes dans une immobilité de statue, comme prêt à bondir pour mordre. Enfin, il poussa un juron plein de hargne, se retourna sèchement et disparut dans la maison.

Falcone s'approcha de Bolan.

— Pourquoi est-ce que tu veux embarquer cette fille ? demanda-t-il d'un ton ambigu.

Sans lui répondre, l'Exécuteur se tourna vers Altieri et questionna :

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? Tu peux me le dire, Jo ?

— D'après Mickey, elle était en train de fouiller dans les affaires de M. Benevento, là-haut, expliqua le petit mafioso. Moi, je ne l'ai pas vue faire.

— Est-ce que quelqu'un a prévenu Steve de ça ?

Ce fut Falcone qui répondit :

— Je l'ai appelé sans pouvoir le joindre.

— Tu sais qui est cette personne ? fit Bolan en le regardant droit dans les yeux.

— Ben... Oui et non. Pas vraiment, quoi. Je n'avais pas l'intention de demander à Steve où il l'avait ramassée.

— Si tu demandais à Frank, peut-être te le dirait-il, lui. Mais après tout, ça vaudrait sans doute mieux que tu ne lui poses pas cette question, surtout après ce qui vient de se passer.

— Tu veux dire...

— Je veux simplement dire qu'il y a des affaires privées dont on n'a pas le droit de se mêler, Dave. C'est du suicide. Bon, je l'embarque.

Abandonnant le groupe sur place, il fila vers la Porsche, se retourna pour lancer à Falcone :

— Fais gaffe que le maquereau et son pédé de Mickey ne fassent pas d'autres conneries du même genre. Et bravo pour la discrétion ! Je te rappelle demain matin.

Il nota au passage que Marlene Winitsky lui lançait un regard venimeux. Jo Altieri, lui, avait eu un petit sourire en coin.

Il se laissa tomber au volant de son bolide européen, posa à peine un regard sur la jeune femme blonde dont on avait attaché un poignet sur la fixation de la ceinture de sécurité, et démarra.

Après avoir quitté l'enceinte du club de la Mafia, il roula tranquillement pendant environ trois cents mètres sans desserrer les dents. La blonde qui elle aussi était restée silencieuse jusque-là poussa un soupir et ronchonna :

— Si tu me détachais, Mack, ça m'éviterait d'avoir un gros bleu au poignet. Et je fumerais volontiers une cigarette.

Il lui sourit, parcourut encore une centaine de mètres avant de ralentir sur un accotement de l'allée, puis il fit glisser la Porsche sous la ramure d'une rangée de saules.

La pleine lune éclairait l'allée de sa lumière blafarde, mais la position de la Porsche restait noyée dans l'ombre.

Lorsqu'il l'eut détachée de ses liens, il lui fit une grimace amicale et lui tendit un paquet de cigarettes.

— Bienvenue à bord, Nancy, fit-il. L'eau n'était pas trop froide ?

— Brûlante, tu veux dire. J'étais à cent lieues de penser à toi quand je t'ai aperçu en compagnie de cette salope. Elle t'a fait le grand jeu ?

— Comment est-ce arrivé ? éluda Bolan.

Elle comprit ce qu'il voulait dire.

— Je fouillais réellement dans les affaires de Benevento quand Scapulo est entré. Je ne l'ai pas entendu, il est arrivé comme un fantôme. Il m'a tout de suite balancé un coup de poing dans l'estomac

et sans l'arrivée de Duchko, je crois qu'il m'aurait violée sur place avant de me remettre entre les mains de ces types. C'est un vrai sadique.

Nancy Stafford soupira de nouveau.

— Dire que je touchais au but ! J'ai réussi à téléphoner en douce à Brognola, tout à l'heure, pour lui dire que je pourrais bientôt décrocher et filer avec les informations. Tu parles !

— Tu as mis le doigt sur le pot-aux-roses ?

— Presque.

— Si tu m'en parlais un peu ?

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ? Parce que tu m'as arrachée à leurs vilaines pattes ? Je m'en serais tirée toute seule. Dès que Benevento aurait été averti, il aurait ordonné qu'on m'amène à lui et je lui aurais raconté l'histoire à ma façon. Il est amoureux de moi.

— Tu es sérieuse ? se moqua Bolan.

— Ça fait trois mois que je suis à Phoenix. Hal s'est arrangé pour m'obtenir un contrat comme chanteuse dans une boîte en ville. En fait, je crois qu'il est amoureux de ma voix et de mes chansons. Il adore le *blues*.

— On n'a jamais vu un capo mafioso tomber amoureux de quoi que ce soit, Nancy. Les seules choses qu'ils peuvent aimer, c'est eux-mêmes et le gros pognon qu'ils escroquent aux autres.

Elle tira sur sa cigarette, marmonna quelques mots incompréhensibles à voix basse.

— Je t'ai menti quand je t'ai dit tout à l'heure que je ne m'attendais pas à te voir. Hal m'avait prévenue de ta présence. Et ça me chagrine beaucoup de t'avouer ça, mais, il m'a conseillé de te passer la main en cas d'incident.

— L'incident est arrivé, fit valoir Bolan. Je t'écoute.

— D'accord, je vais vider mon sac... Je suis en possession des noms de tous ceux qui gravitent autour de la combine, y compris ceux que les *amici* ont achetés ou qu'ils font chanter. Je sais également...

Bolan posa la main sur son bras pour l'interrompre. Dans le rétroviseur, il venait d'apercevoir les phares d'un véhicule en approche par l'arrière. L'allée étant en cul-de-sac jusqu'au Mirage Country Club, ça ne pouvait venir que de là.

La voiture arriva très vite dans un giclement de graviers sous les pneus. C'était la Ferrari que Bolan avait remarquée sur le parking. Michele Scapulo conduisait vite, mais l'Exécuteur eut le temps de le reconnaître dans la lumière crayeuse de la lune.

Il s'était attendu à ce que quelqu'un quitte le lupanar de luxe après son départ peu protocolaire. C'était logique. Puisqu'on ne pouvait joindre téléphoniquement Steve Benevento, il fallait bien qu'on envoie quelqu'un à sa recherche pour l'avertir.

Il attendit quelques secondes, puis embraya doucement et fit rouler la Porsche dans l'allée.

CHAPITRE VIII

Mener une filature avec une Porsche sans se faire repérer n'était pas chose aisée. Aussi l'Exécuteur maintint-il une prudente distance tant qu'il roula sur la route menant à Phoenix. Dès qu'il aborda Central Avenue, la circulation devint tout de suite plus dense. Il accéléra pour garder le contact tout en s'arrangeant pour laisser constamment trois ou quatre véhicules entre le sien et la Ferrari.

Il jeta un rapide coup d'œil au flic en jupons assis à sa droite. Nancy Stafford finissait de griller sa cigarette et paraissait plongée dans d'intenses réflexions.

— Tu me parlais des gens impliqués dans l'opération Primus, fit-il au bout d'un moment. Il serait bien utile que je les connaisse également, ça m'éviterait de perdre du temps.

Paraissant sortir d'un rêve, elle s'étira, alluma aussitôt une autre cigarette dont elle tira une grande bouffée.

— OK Stricker ! Je finis de vider mon sac. Ça va loin. Il y a des tas de gens apparemment respectables mouillés dans cette affaire, depuis le lieutenant de police que tu as dû voir tout à l'heure jusqu'à un général du NORAD.

— William Callaway ?

— Oui. Le père de M^{me} Winitsky, une petite salope qui, non contente de tourner dans des films pornos dès l'âge de dix-sept ans, traficotait déjà de la drogue avec des dealers de la Côte Est. Elle vendait de la blanche à ses copains de l'université. Elle a plus ou moins joué le rôle d'appât auprès de personnalités politiques en les fourrant dans son lit pour que les *amici* puissent ensuite faire pression sur eux. C'est devenu une experte en la matière.

— Comment le général Callaway a-t-il été pris dans le circuit ?

— Par la même méthode on ne peut plus classique. Marié depuis vingt et un ans avec une femme de la haute bourgeoisie de Boston, il a commencé depuis cinq, six ans, à chercher des filles toutes jeunes, des minettes qu'il entretenait pour un temps. Tout se passait bien jusqu'au jour où il est tombé dans le panneau en rencontrant Duchko dans un club privé, à Denver.

— Duchko lui a offert de le pourvoir en minettes...

— Toujours le système ultra-classique. Et Callaway a marché les yeux fermés, considérant sans doute qu'il était tombé sur le Messie.

On peut expliquer sa réaction : à son âge et compte tenu qu'il n'a pas beaucoup de temps pour prospecter, il a foncé tête baissée. Et puis un beau jour, il s'est fait prendre en flagrant délit de détournement de mineure dans la chambre d'un motel en compagnie d'une gosse de seize ans. Le coup avait été arrangé, évidemment. Et les deux flics qui lui sont tombés dessus touchaient des enveloppes de la Mafia. Tu devines la suite.

— Je vois, dit Bolan qui suivait sans peine le cheminement vicieux qui avait préludé à la chute d'un général d'active dans le chaudron des cannibales.

Il déboîta pour ne pas laisser prendre trop de distance à la Ferrari qui accélérât en double file. Bientôt, il la vit obliquer dans Van Buren Street en direction de la banlieue Est, et s'inscrivit dans son sillage à bonne distance.

— As-tu pu trouver en quoi consiste la combine Primus ?

— Malheureusement non. Du moins pas l'essentiel. Tout ce que je sais, c'est que ça concerne la Défense nationale. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un système de détection à distance, mais mes renseignements s'arrêtent là.

— Pourtant, on devrait pouvoir cerner le problème en fonction des travaux qui sont menés à la Chandler Research...

— Cette boîte s'occupe de beaucoup de choses qui, apparemment, n'ont rien à voir avec ce qu'on cherche à découvrir. Nous pensons qu'il existe au sein de la C.R.I. un département confidentiel auquel aurait été confié le projet Primus. Seulement, lorsqu'on a demandé au Pentagone de nous éclairer sur ce sujet, ils nous ont envoyés sur les roses et les petits gars de la D.I.A. sont arrivés à toute vitesse.

— Sait-on s'ils ont obtenu des informations de leur côté ?

— Ça m'étonnerait. Ils fouillent un peu partout, ils posent des questions. Beaucoup trop d'ailleurs. Ils se sont tout de suite fait repérer par les *amici* qui rigolent en parlant d'eux. J'ai noté les renseignements en ma possession sur un carnet que j'ai planqué dans une cache, en ville. Puisque Hal est d'accord pour que nous coopérions, je te laisserai y jeter un coup d'œil.

Bolan faillit lui dire qu'il n'était pas question de coopération entre eux, du moins sur le terrain. Il ne voulait surtout pas de Nancy Stafford dans ses jambes au cours du jeu pourri qui allait suivre. Même si cette magnifique blonde avait reçu un entraînement technique à l'école de police et dans la section spéciale du FBI dirigée par Brognola. La guerre contre la vermine qu'il combattait ne requerrait pas seulement de la technique mais aussi, et surtout, de la férocité. Il fallait être plus vicieux, plus mauvais qu'eux pour avoir quelque chance de les vaincre.

D'autre part, malgré ce qu'elle croyait, Nancy était grillée. Si les

amici lui remettaient la main dessus, ils ne se contenteraient pas de lui poser quelques questions aimables. Elle se retrouverait dans une pièce pouilleuse où on lui ferait subir les pires sévices pour l'obliger à parler. Ils finiraient par savoir qu'elle travaillait pour le Bureau fédéral. Sous la souffrance, elle raconterait même sa vie depuis son enfance. Les bourreaux de la Mafia sont des maîtres dans l'art d'obtenir des aveux. Ils utilisent des méthodes infiniment pires que celles que la Gestapo employait pendant la dernière guerre pour faire parler ses prisonniers. Et lorsque l'être qu'ils ont entrepris de « travailler » s'imagine que tout est fini, parce qu'il a tout raconté de ce qu'il sait, le supplice recommence. On le torture dans sa chair et dans son âme jusqu'à être absolument sûr qu'il ne dissimule pas le plus petit détail. Jusqu'à la folie..

Bolan avait vu des « turkeys », des dindons abandonnés par la Mafia après plusieurs jours d'interrogatoire. C'était un spectacle hideux et la pensée, même fugitive, que la fille assise à côté de lui pouvait subir ce sort atroce lui déchirait les nerfs.

Mais il se retint de lui dire ce qu'il pensait. Il y avait un temps pour tout.

À une centaine de mètres devant lui, la Ferrari venait de virer pour prendre une avenue perpendiculaire à l'approche de Scottsdale.

Profitant de ce que Nancy se taisait, il se mit à réfléchir sur les implications de son irruption au Mirage Country Club. Il ne s'était pas rendu là-bas dans un but de provocation ou simplement pour glaner des renseignements. Il avait voulu flairer l'odeur des gros magouilleurs de l'Arizona avant de commencer à leur porter des coups, reconnaître le terrain adverse, et aussi préparer psychologiquement les *amici* à une confrontation avec l'Exécuteur, les conditionner.

Bolan n'agissait jamais à la légère. Il s'efforçait de toujours prévoir et préparer ses missions avec une grande rigueur. C'était grâce à cela qu'il était toujours vivant malgré la puissance de ses ennemis et la supériorité numérique des forces en présence.

Côté Cosa Nostra, c'était très différent. Les mafiosi étaient certes très organisés, et leurs hommes constituaient des équipes de durs qui n'hésitaient pas à se servir de leurs armes dès qu'on leur en donnait l'ordre. Mais leur puissance était statique, elle ne rayonnait que dans un périmètre bien défini : celui où ils opéraient leur magouille.

Bolan, lui, possédait l'avantage d'une grande mobilité d'action. Il pouvait attaquer une forteresse ennemie en quelques instants, puis le lendemain apparaître à plusieurs milliers de kilomètres de là et tomber comme la foudre sur d'autres *amici* qui étaient à cent lieues d'imaginer sa présence toute proche.

Dans leurs pires cauchemars, les mafiosi n'imaginaient Bolan que comme une ombre floue se déplaçant très vite parmi d'autres ombres,

prenant corps seulement lorsque la mort frappait. Et il le savait. C'était pour cela qu'il avait pris le risque de cette incursion à découvert dans le territoire adverse.

Bolan leur avait parlé de Bolan et de la menace qu'il représentait pour les affaires locales. Il leur avait tenu un langage qu'ils pouvaient comprendre facilement, discutant du vieux Frank Marioni comme s'il le connaissait au point de lui taper sur le ventre. Et ça avait marché.

Bien sûr, il y avait de gros risques, comme celui incarné par Michele Scapulo qui aurait sans doute pu le reconnaître malgré la nouvelle apparence physique de l'Exécuteur, s'il n'avait pas été aveuglé par la fureur. C'était un peu comme de progresser à travers un champ de mines où chaque pas en avant pouvait entraîner la rupture d'un fil de détonateur. Mais Bolan vivait depuis longtemps dans le risque. L'habitude qu'il en avait était devenue une seconde nature, un instinct qui faisait partie intégrante de lui. Aussi y évoluait-il avec une aisance qui augmentait ses chances de survie.

Alors, après avoir localisé son ennemi, après l'avoir identifié sans la moindre erreur, il l'éliminait. Il blitzait à tout-va, apparaissant ici et là comme le tonnerre et la foudre, se retranchant, harcelant un flanc ou une position arrière, apparaissant tout de suite après en plein centre du système de défense ennemi. Puis il redevenait une ombre floue, une sorte de fantôme que les mafiosi cherchaient vainement à localiser, ne retrouvant que sa trace : des ruines, des morts, du sang et du feu.

À Phoenix, la partie se présentait pourtant d'une manière quelque peu différente de son *modus operandi* habituel. Avant de blitzer, il devait savoir si les composantes de l'affaire Primus n'avaient pas déjà abouti dans le sac que la Mafia tenait grand ouvert. Mais il ne s'en faisait pas outre mesure, réfléchissant que des événements nouveaux n'allaient pas tarder à se produire et qu'il en retirerait de quoi satisfaire sa curiosité. Et si ces événements ne se produisaient pas assez vite, il allait les provoquer.

D'autre part, avant d'aller faire sa visite au MCC, il avait placé une « bug » d'écoute sur les relais téléphoniques installés à l'extérieur de la propriété, à une centaine de mètres du grillage d'enceinte. Le mini appareil retransmettait toutes les demi-heures en accéléré les conversations téléphoniques qu'un récepteur captait depuis le char de guerre. Là aussi, il pouvait y avoir matière à d'intéressantes révélations.

— Il s'arrête, dit soudainement la femme-flic en désignant la Ferrari qui se garait contre un trottoir.

Bolan ralentit. Il vit Scapulo quitter son véhicule et se diriger vers un immeuble portant une enseigne fluorescente. Le mafioso y entra sans hésiter. Bolan passa doucement devant la Ferrari, nota que le

moteur de la voiture de sport tournait toujours. L'enseignne était celle d'un night-club : *Willy Hunt's*.

Il accéléra tandis que Nancy Stafford commentait :

— La boîte appartient à Falcone mais c'est maintenant Benevento qui en a le contrôle, comme six autres cabarets en ville.

— Tu crois qu'il le cherche là-dedans ?

— Ça m'étonnerait. Le boss ne passe dans ses boîtes qu'une fois par semaine pour vérifier les comptes et récupérer la monnaie, accompagné de plusieurs gardes du corps. Il n'a pas intérêt à trop se montrer, il y aurait des réactions de la part des patrons de Californie. Je crois plutôt qu'il y est allé pour laisser un message.

Bolan tourna deux fois autour d'un pâté de maisons, vira encore pour revenir se positionner en attente à bonne distance de la Ferrari.

Moins de deux minutes plus tard, il vit l'ancien Marine reprendre le volant et faire un démarrage sur les chapeaux de roues.

Il pouvait être intéressant de continuer sur sa piste. Scapulo n'avait pas quitté le club des partouzards dans la seule intention de faire la tournée des night-clubs. Il avait probablement un but précis et l'allure à laquelle il conduisait tendait à accréditer cette hypothèse.

Il était minuit moins dix. La nuit à peine entamée pouvait ménager de sacrées surprises.

CHAPITRE IX

Le garde du corps de Duchko filait bon train sur cette route déserte qui paraissait ne mener nulle part. Bolan avait éteint les phares de la Porsche, la lune suffisant à éclairer la chaussée, et maintenait une distance de cinq cents mètres derrière la Ferrari.

Il avait eu l'intention de larguer sa passagère en cours de trajet, mais la vitesse à laquelle Scapulo pédalait dans une direction inconnue ne le lui avait pas permis. Et il n'était pas question de la lâcher en pleine nature. Nancy Stafford était flic avant tout. Il craignait de la retrouver dans le circuit dangereux avant peu de temps. Donc, il s'était accommodé de ce poids mort qui fumait cigarette sur cigarette à côté de lui, empestant l'atmosphère de l'habitacle que ne réussissait pas à purifier suffisamment le conditionneur de bord.

Bientôt, la route devint une simple piste de terre battue flanquée d'une paroi rocheuse sur la droite et d'un petit ravin de l'autre côté. Ils roulèrent ainsi pendant une dizaine de minutes, franchirent la Salt River par un petit pont branlant en bois, puis Bolan aperçut au loin les phares de la Ferrari qui s'infléchissaient sur la gauche. Peu de temps après, ils s'éteignirent.

Il roula prudemment sur quelques centaines de mètres, coupant le moteur de sa Porsche, et la fit stopper à bonne distance d'une grande construction délabrée dont la silhouette se dressait lugubrement dans la nuit. Il y avait un hangar dont une partie du toit était effondrée, une assez grande cour, deux autres bâtiments plus petits et les carcasses de plusieurs machines agricoles qui achevaient de se décomposer lentement. Ça devait être une ancienne ferme que les occupants avaient abandonnée, sans doute découragés par l'aridité du terrain qu'ils avaient tenté de mettre en valeur.

Sous la clarté lunaire, l'endroit était particulièrement sinistre. Laissant la jeune femme dans la Porsche avec la consigne de ne s'en éloigner sous aucun prétexte, Bolan s'approcha de l'endroit avec d'infinies précautions, progressant par bonds rapides et silencieux, d'une touffe de broussailles à une rangée d'arbustes maigrichons, à un pan de mur en ruine.

La Ferrari était arrêtée dans la cour à côté d'un plus gros véhicule, une Buick verte qui ne devait plus être toute jeune. Un peu plus loin il y avait aussi la silhouette rutilante d'une Cadillac bardée de chromes,

qui était sagement garée à l'écart du hangar dont des parpaings déchaussés menaçaient de tomber.

Le ronronnement régulier d'un moteur se faisait entendre quelque part, sans doute un groupe électrogène fournissant le courant nécessaire à l'éclairage d'une bâtisse assez délabrée qu'il avait repérée en arrivant.

L'homme qui était posté en sentinelle à l'extérieur fumait une cigarette en s'appuyant du dos contre l'épave d'une machine agricole. Il était sûrement loin de s'imaginer que quelqu'un puisse s'aventurer en pleine nuit dans ce lieu éloigné de toute autre habitation. Cela se voyait à sa façon décontractée de se tenir et d'envoyer la fumée de sa cigarette loin de lui. Un fusil de chasse était posé sur la tôle de la vieille machine, à plus de deux mètres de lui.

Le type toussota, s'étira, puis fit quelques pas pour se dégourdir les jambes avant de revenir prendre sa position nonchalante. Au bout d'un moment, il crut entendre un léger bruit sur sa droite, comme si quelqu'un faisait crisser le sol terreux sous ses pas. Il regarda dans cette direction, ne vit rien, mais il entendit une voix qui susurrail sur sa gauche :

— Tu as vu Steve ?

Il sursauta violemment. Au lieu de tendre le bras vers son fusil, il essaya de se retourner d'un coup pour faire face à l'intrus, mais ne réussit qu'à pivoter d'un quart de tour. Un bras d'acier venait de lui enserrer la gorge et il ressentit une douleur fulgurante dans les reins, aussitôt suivie d'une sensation de brûlure, comme une coulée de feu qui lui entraît dans la poitrine. Il eut plusieurs spasmes, ses jambes s'agitèrent frénétiquement sous lui tandis qu'il cherchait vainement sa respiration, puis il mourut d'un coup, s'effondrant comme un chiffon contre Bolan qui l'allongea doucement à terre.

L'Exécuteur essuya la lame de sa dague de combat contre la veste du mafioso, la replaça dans la gaine lacée sur son avant-bras gauche, et poursuivit son approche du hangar. Au cours de la rapide inspection qu'il avait faite avant de s'occuper de sa victime, il n'avait pas vu d'autres sentinelles. Les *amici* se sentaient en sécurité.

Il contourna le hangar contre lequel s'appuyait une maison sous appentis de plain-pied, dont trois fenêtres étaient éclairées. Des rideaux masquaient les vitres, mais il put distinguer quelques silhouettes dans une pièce.

Le Beretta silencieux était logé sous son aisselle gauche. Il avait fixé à sa ceinture l'étui spécialement prévu pour l'énorme AutoMag dont le chargeur contenait douze cartouches de .44 magnum. C'était suffisant. Il ne pouvait pas y avoir plus de dix hommes à l'intérieur de la maison d'où provenaient les bruits d'une conversation animée et ceux d'un téléviseur.

Bolan s'introduisit dans la maison par une fenêtre entrouverte à son extrémité. Il repoussa quelques toiles d'araignées, posa avec précaution ses pieds sur un sol carrelé et put s'approcher d'une porte intérieure sans rencontrer d'obstacles. Les bruits de discussion lui parvenaient encore de façon très ténue. Une autre pièce le séparait des types qu'il avait vaguement distingués à travers une fenêtre.

Très doucement, il tourna la poignée de la porte, ouvrit celle-ci en la poussant et en la retenant tout à la fois pour éviter le grincement qu'il craignait. Les vieux gonds n'émirent aucune plainte, comme s'ils voulaient se faire les complices de l'intrus.

Là, Bolan entendit distinctement ce qui se disait de l'autre côté du mur. Le battant de porte séparant les deux pièces était fendu sur un côté et laissait filtrer un rai de lumière. L'Exécuteur y approcha son œil, ne réussissant qu'à entrevoir une petite partie de ce qui lui parut être une salle à manger en plein désordre. Scapulo et un autre homme qu'il n'avait jamais vu apparaissaient dans son champ visuel réduit.

C'était l'ex Marine qui parlait.

— Je vois pas pourquoi vous doutez de ce que je vous dis, bon Dieu ! Cette fille était bel et bien en train de farfouiller dans la mallette que M. Benevento avait laissée dans la chambre.

— D'accord, on a compris, répliqua durement quelqu'un que Bolan ne pouvait voir. Ce qu'on veut savoir, c'est pourquoi tu l'as laissée filer au lieu de l'amener avec toi.

Le visage de Scapulo se ferma, une lueur mauvaise dansa dans ses yeux.

— Est-ce que vous allez passer la nuit à me poser toujours la même question ? Ça fait déjà deux fois que je vous dis que le gus en question l'a emmenée de force et que personne d'autre que moi n'a cherché à l'en empêcher.

— Parle autrement devant M. Benevento, aboya quelqu'un d'autre qui restait invisible pour Bolan.

— Mais je me tue à vous répéter que...

— Ta gueule ! Réponds seulement aux questions qu'on te pose. Qui est ce type ?

— Il dit qu'il s'appelle Mark. Mark de Manhattan. M. Falcone a discuté avec lui, il paraît même être copain avec lui.

Une autre voix fit remarquer :

— Ça paraît être quelqu'un de là-bas. Dis-nous à quoi il ressemble, Mickey.

— C'est un grand mec, costaud, des cheveux bruns et des yeux bleus, je crois...

— Tu crois ou tu es sûr ?

— Ben, je... Oui, j'suis sûr. Il a un regard froid comme de la glace.

Il y eut un silence qui dura plusieurs secondes, et quelqu'un

demanda encore :

— Comment était-il habillé ?

— Il avait un costard sombre qui doit coûter un sacré paquet d'oseille.

Nouveau silence. Enfin, une voix suggéra :

— Ça pourrait bien être un gars de là-bas, comme il l'a annoncé. Et je pense même...

— À quoi ? fit une autre voix aux intonations très basses. Dis ta pensée, Tonio.

Bolan fut certain d'avoir déjà entendu cette voix. Au téléphone, quelques semaines plus tôt, avant de partir pour la Turquie. Était-ce Steve Benevento lui-même qui se trouvait dans cette pièce, à quelques mètres de lui ?

Le dialogue se poursuivait :

— Je pense à ces types qu'Augie Marinello et Bamey Mathilda avaient formés pour des opérations spéciales et qui ne dépendaient que de la *Commissione*.

— Les As ?

— Oui.

— Il n'y a plus d'As, Tonio. Ils sont tous morts. Ce n'est plus qu'une légende.

— Alors quelqu'un d'autre.

— Et si c'était un gus envoyé par les Californiens ?

— Dans ce cas, ce serait plutôt emmerdant. Ça voudrait dire que dans pas longtemps on verrait arriver une troupe de *malacarni* pour essayer de nous reprendre ce territoire. Bon, quoi qu'il en soit, il faut retrouver ce type à toute vitesse et me l'amener. Il faudra aussi s'arranger pour qu'il n'y ait plus aucune trace des macchabs, en bas. Bud, tu t'en occuperas dès cette nuit. Où en es-tu avec le dernier mec ?

— À mon avis, il n'a plus rien à raconter, je l'ai cuisiné à fond.

— Alors liquide-le et fous-le dans la chaux avec les autres, ordonna la voix aux inflexions graves. Nous avons assez perdu de temps comme ça. Angie, on s'en va. Les autres donnent un coup de main à Bud pour faire place nette. Quand ce sera fini, vous foutez le camp à la maison de Buckeye et vous attendez qu'on vous fasse signe.

Il y eut un raclement de gorge, un bruit de chaises déplacées et celui d'une porte qu'on ouvrait sans ménagement.

Bolan décida d'attendre encore quelques secondes avant d'agir. Si ce qu'il pressentait se révélait exact, il ne voulait pas risquer de rompre la filière en les liquidant tous en même temps. Il patienta jusqu'à ce qu'il entende claquer les portières d'une voiture dans la cour, respira à fond en tirant le Beretta de son holster, bloqua sa respiration et se lança comme un bélier sur la porte. Le battant vermoulu ne résista pas plus que s'il avait été conçu pour le tournage

d'un film. Il se brisa en plusieurs morceaux qui allèrent rebondir dans la pièce, dont l'un percuta la tête du type le plus proche.

CHAPITRE X

Ils étaient six dans la salle à manger remplie de fumée et de vaisselle sale. Bolan reconnut d'emblée deux malfrats de New York : Bart Corelli et Johnny « Longues oreilles » Buchesi. Ils étaient assis de l'autre côté d'une grande table. Scapulo se tenait debout et allumait une cigarette. Bolan n'avait jamais vu les trois autres.

Ce fut Buchesi qui encaissa le premier. Il prit une balle de 9 mm blindée entre ses oreilles d'âne, émit un petit hoquet et s'effondra sur la table. Corelli s'était dressé d'un bond, les yeux hagards. Une seconde ogive brûlante le fit se rasseoir sur sa chaise qui se renversa et son gros corps adipeux se répandit sur le carrelage tandis qu'un autre type plus chanceux réussissait à dégainer un gros revolver et le pointait devant lui. Une balle parabellum lui traversa la gorge, mais dans un dernier réflexe il appuya sur la détente, lâchant un coup de feu malencontreux qui atteignit le téléviseur en marche et le fit imploser, répandant dans la pièce une multitude d'éclats de verre.

Bolan élimina son compagnon en lui faisant péter le haut du crâne, puis le canon du Beretta dévia de quelques millimètres pour se braquer sur Scapulo. Celui-ci avait aussi réussi à sortir son arme, un petit .38 à canon court, mais il l'avait lâché au moment de l'implosion du téléviseur. Il se tenait le poignet droit d'où giclait du sang par saccades.

Le blitz n'avait duré que trois secondes. Une odeur de poudre brûlée se mêlait à la fumée de cigarette.

— Tu veux encore tenter ta chance ? fit Bolan en fixant froidement l'ex-Marine.

Scapulo le regardait haineusement. Il cracha par terre et lâcha :

— J'aurais dû te reconnaître tout de suite, là-bas, enfoiré ! C'est bien toi, hein ?

— Oui, c'est moi. Tu ramasses ton flingue ou je te bute tout de suite ?

— Tu tirerais pas sur un mec blessé !

— Je peux tirer sur une ordure, même blessée.

Le bruit d'un gros moteur poussé en régime parvint aux oreilles de Bolan. Benevento prenait le large à toute vitesse, laissant ses hommes dans la panade. C'était ce qu'avait souhaité l'Exécuteur.

Le visage de Scapulo se tendit. Puis une lueur de ruse parcourut

ses yeux :

— Dis, Bolan, tu ne vas pas descendre un ancien copain des commandos ! Je sais ce que tu penses, mais la vie n'a pas été facile pour moi. Quand je suis redevenu un civil, j'ai même pas pu trouver un boulot qui me permette de bouffer, personne ne voulait des petits gars qui se sont bagarrés au Vietnam pour que la populace soit pas emmerdée. Il a bien fallu que je m'en sorte.

— Tu vas m'attendrir, Mick.

— Déconne pas, c'est...

— Donne-moi juste une raison de ne pas te flinguer.

— Tu sais, je ne suis pas marié avec ces mecs. Si je peux te rendre un service...

— Montre-moi où sont les macchabs en question.

— Quels macchabs ?

Le canon du Beretta se releva, pointé sur la tête de Scapulo.

— Tant pis pour toi, dit Bolan.

— Attends, merde ! Je vois ce que tu veux dire. C'est dans la cave... Faut passer par le hangar.

— Montre-moi.

Après une imperceptible hésitation, le garde du corps hocha la tête pour signifier qu'il était d'accord, mais il fit valoir :

— Je pisse le sang. Je vais me vider en trois minutes si je peux pas me soigner.

Bolan désigna la table encombrée.

— Prends une serviette ou un bout de nappe et fais-toi un garrot. Mais ne déconne pas.

— Putain ! J'en ai pas envie.

À cet instant, un coup de feu retentit à l'extérieur, puis un second et d'autres encore. Durant une fraction de seconde, le regard de l'Exécuteur dévia vers une fenêtre. Scapulo en profita-pour se baisser prestement. Avec la vivacité d'un serpent, il empoigna son revolver de sa main ensanglantée et voulut se redresser en pointant l'arme dans le mouvement. Le Beretta toussa sèchement, évacuant une pastille en furie qui s'enfonça dans la tête du mafioso, la traversant de part en part avant d'aller arracher un gros éclat au mur opposé dans un éclaboussement de cervelle.

Les yeux de Scapulo s'agrandirent dans une vision soudaine sur le néant. Sa bouche s'ouvrit aussi toute grande dans un râle d'agonie tandis que son doigt se contractait dans un spasme sur la détente du .38. Bolan fit bond de côté juste avant l'aboiement du revolver. Mais c'était fini. Le .38 glissa de la main rougie de sang, tomba sur le carrelage. Mickey Scapulo ne tromperait plus personne.

En quelques pas, Bolan alla ouvrir la porte donnant sur une autre pièce où il avait remarqué de la lumière avant de s'introduire dans la

maison. Mais celle-ci était inoccupée. Pourtant, il y avait une cigarette à demi consumée qui fumait encore dans une boîte de conserve découpée en deux, sur une table. Cela signifiait qu'au moins une personne s'était tenue là à l'instant où il avait fait irruption dans la salle à manger, et visiblement l'occupant avait jugé plus sain pour lui de disparaître.

Il troqua le Beretta pour l'AutoMag, puis s'élança au dehors et courut prendre position derrière un muret. Il atteignit celui-ci à l'instant où il vit apparaître une petite silhouette arrivant en courant dans la cour. Le flic en jupons n'avait pas respecté la consigne. Et il y avait encore un tueur dans les parages, peut-être dissimulé tout près, à moins qu'il ait préféré prendre le large.

— Mack ! Tu n'as rien ? Réponds, Mack !

Elle criait à tue-tête, courant toujours et tournant la tête de droite à gauche, trébuchant parfois sur le sol inégal.

— Planque-toi ! hurla-t-il. À terre, bon Dieu !

Elle comprit une seconde trop tard. Plusieurs coups de feu claquèrent à une vingtaine de mètres d'elle, à partir d'une rangée de vieux fûts en fer. Bolan la vit chanceler puis s'affaler dans la terre poudreuse. Il poussa un juron et tira trois grosses balles de .44 magnum en visant l'endroit où il avait vu les flammes au départ des coups de feu. Un cri bref jaillit et le type se dressa soudain de derrière les fûts, fit quelques pas trébuchants, silhouette à moitié cassée en deux, pour se mettre à couvert d'un angle du hangar. L'AutoMag tenu à deux mains, Bolan pointa sa cible et fit feu, le projetant à deux mètres en arrière, la tête aux trois quarts décollée du corps.

Il estima qu'il n'y avait pas d'autres tireurs, sinon ceux-ci se seraient déjà manifestés. Fonçant vers la fille allongée par terre, il s'agenouilla près d'elle et inspecta rapidement les dégâts. Nancy Stafford était blessée à l'épaule et à la cuisse. Les projectiles avaient traversé les muscles en séton. Ce n'était pas trop grave et elle n'en mourrait pas à condition de pouvoir la faire soigner rapidement.

Elle avait encore toute sa conscience.

— Ça va, flic ? lui sourit-il.

— Ça va, Mack. Comme gaffeuse, on ne fait pas mieux...

— Tu as essayé d'intercepter Benevento ?

— J'ai tiré sur sa voiture, mais c'est comme si je lui avais lancé des pierres.

— Elle est blindée des pneus à l'antenne. Mais c'est mieux comme ça. Je préfère qu'il se soit échappé. Est-ce que tu as mal ?

— Je ne sens absolument rien, assura-t-elle. Il paraît que les grandes blessures sont indolores.

— Ne dis pas de bêtises, tu t'en tireras avec quelques jours de lit.

— Mack...

- Ouais ?
- Je t'aime bien.
- Sans plus ? sourit-il.
- T'es un vrai macho.
- Ferme-la, maintenant.

Avec d'innombrables précautions, il la prit dans ses bras pour la porter dans la Porsche, à un peu moins de trois cents mètres de là. Il lui ôta doucement sa robe, saisit une trousse d'urgence dans le vide-poches, lui fixa une compresse sur l'épaule, une autre sur la jambe et les maintint avec des bandes. Quand ce fut fini, il lui caressa gentiment le front et dit :

- Attends-moi, je ne serai pas long.
- Qu'est-ce que tu vas faire ? grimaça-t-elle.
- La douleur commençait à s'éveiller en elle.
- Vérifier un petit détail.

Sans plus attendre, il partit au pas de course en direction du hangar, y pénétra par une grande porte métallique bloquée par la rouille dans une position à demi ouverte et inspecta les lieux. Il faisait très sombre à l'intérieur, mais une trace lumineuse rectangulaire lui permit de s'orienter vers le fond de l'édifice en ruine. C'était une grande trappe en bois à moitié pourri qui ne pouvait plus se fermer complètement. Il la fit pivoter, la rabattit complètement et vit un escalier en pierre qui s'enfonçait dans le sol, éclairé par une lumière jaunâtre et fluctuante. L'AutoMag à la main, il descendit les marches humides et aussitôt une odeur infecte l'assaillit.

Il sut tout de suite ce qu'il allait découvrir en bas. La petite cave dans laquelle il déboucha, également par une lumière jaune dispensée par une ampoule pendue au plafond, avait été aménagée en une sorte d'atelier. Un atelier d'un genre bien particulier. En son centre, une grande table trônait juste sous l'ampoule électrique. Dessus, Bolan put observer ce qui avait été quelque temps plus tôt un être humain. Un homme, sans doute. Du moins l'imagina-t-il compte tenu du volume de la cage thoracique. Son ventre n'était plus qu'une plaie béante dans laquelle quelqu'un avait versé de gros cristaux de sel. Son nez, ses lèvres et ses oreilles n'existaient plus, de même que son sexe et ses testicules. Les plaies avaient été cautérisées avec une lampe à souder à gaz butane.

Bolan releva la tête pour examiner plusieurs « objets » souillés de sang, qui pendaient au-dessus de la table, fixés depuis le plafond à des morceaux de fil de fer. Il eut une soudaine nausée en identifiant avec difficulté l'un des « objets ». C'était une oreille. Il y avait aussi un nez. Les autres parties du corps étaient là, aussi, affreusement suspendues comme des breloques obscènes.

Il buta sur quelque chose d'indéfinissable, se baissa pour voir ce

que c'était et reconnu un pied. Soulevant le drap imbibé de sang dont on avait recouvert les jambes du supplicié, Bolan put contempler avec un immense dégoût l'ignoble plaie qui avait été également cautérisée par le feu sur le moignon de mollet.

Comble de raffinement sadique, un miroir était posé près de la tête de la victime. Sans doute lui avait-on fait regarder, ablation après ablation, « l'opération » en cours.

Il y avait eu là un interrogatoire. Ou du moins ce que les mafiosi appelaient ainsi.

Bolan avait déjà vu des *turkeys* au cours de sa longue croisade contre le Crime Organisé. C'était à chaque fois un spectacle qui, au-delà de l'horreur que cela inspirait, faisait naître en lui une brutale envie de tuer, d'exterminer la racaille puante capable d'une telle ignominie. Le sang puisa plus vite dans ses artères et une bouffée brûlante lui monta à la tête.

Soudain, il crut faire un cauchemar. Un gémissement imperceptible s'était échappé de l'orifice de ce qui avait été une bouche. Se penchant, il perçut un infime bruit de respiration. Aussi incroyable que cela pût paraître, le pauvre type vivait encore, d'une vie infime et qui pouvait s'éteindre d'un instant à l'autre.

Il dégaina le Beretta et en appuya le canon sur la tempe du supplicié.

— Puisses-tu connaître une vie meilleure, murmura-t-il en appuyant sur la détente.

S'efforçant de ne plus penser à l'abominable spectacle, il alla visiter une pièce contiguë un peu plus grande séparée par une porte faite en planches clouées qu'il n'eut qu'à pousser. Là, l'odeur était encore plus atroce. Trois cadavres dénudés étaient allongés sur le sol en terre battue. Ceux-là aussi avaient été « interrogés » par les *amici*. Un peu plus loin, le reste d'une tête reposait sur une étagère, à côté d'un bras et de quelques morceaux de chair maladroitement découpés. Puis, au fond, dans une assez grande cuve en ciment, d'autres « choses » immondes achevaient de se dissoudre dans un bain de chaux. Cela ressortait du Grand Guignol, comme un spectacle hallucinatoire issu de la démence de certains humains.

Bolan n'avait plus rien à faire dans cet antre de l'horreur. Il ne pouvait plus rien pour quiconque, sauf peut-être faire intervenir un peu plus de fureur et de férocité dans l'accomplissement de sa mission. Non pour venger des morts, ou pour tenter de réparer l'irréparable. Mais pour éviter autant que possible qu'une telle ignominie puisse trop souvent se reproduire.

Il allait bientôt devoir se montrer à découvert à la Mafia.

CHAPITRE XI

Le mobil-home était stationné sur une aire de repos de la route menant à Avondale, la grande banlieue ouest. Mack Bolan l'avait réintégré quelques minutes plus tôt et s'affairait sur le récepteur-enregistreur de bord à voies multiples.

Il était presque deux heures du matin. Depuis la fusillade à la ferme abandonnée, il n'avait pas chômé. Il s'était tout d'abord empressé de conduire Nancy Stafford à l'hôpital Van Buren, en ville, où il l'avait laissée entre les mains d'un chirurgien de garde, expliquant succinctement que la jeune femme était un officier de police. Il avait ensuite appelé Harold Brognola pour le mettre au courant.

Puis il avait employé le reste de son temps à placer des « bugs », des écoutes téléphoniques sur les lignes privées de trois « dirigeants » et acteurs de la magouille locale : David Falcone, Mike Winitsky et Jimmy Dynopoulos, ce dernier étant le président du conseil d'administration de Chandler Research. D'après les renseignements de Bolan, c'était l'homme de confiance de Midas à Phoenix.

Il n'avait pas eu de mal à installer les « bugs », ceux-ci ne nécessitant qu'une fixation sans fils sur les lignes extérieures ou les relais téléphoniques. Le *nec plus ultra* en matière d'espionnage électronique : de petites boîtes d'une taille inférieure à un paquet de cigarettes, capables de retransmettre en quelques minutes vingt-quatre heures d'écoute. Le « pompage » de la ligne s'effectuait par induction magnétique. Elles pouvaient être déclenchées à distance grâce à un signal radio.

Bolan aurait bien voulu placer également un « bug » sur la ligne de Benevento, mais le capo semblait ne pas avoir de domicile fixe, d'après ce que lui avait confié Nancy Stafford. Tantôt il logeait dans un hôtel appartenant à Falcone, tantôt c'était chez Szemovitch ou Desmoine. D'évidence, « Monsieur Stephane » faisait tout pour se déguiser en courant d'air vis-à-vis des patrons californiens.

Tout en conduisant pour retourner à son char de guerre, Bolan avait réfléchi à la situation locale. Tout concourait en effet à accréditer l'hypothèse d'une combine visant à s'emparer d'un secret militaire en vue, peut-être de le monnayer à une puissance étrangère pour un très gros paquet de dollars. À moins que ce ne fût pour l'usage

personnel de la Cosa Nostra. L'Exécuteur n'avait pas encore suffisamment de cartes en main pour se faire une idée plus précise. Mais le fait était certain : il y avait trop de militaires impliqués dans l'opération pour que ce soit le fait du hasard. D'abord le général Callaway qui paraissait étroitement impliqué dans l'affaire, deux autres gradés du NORAD mutés en même temps que lui à Williams Air Force Base, tout près de Phoenix. Puis John Simpson, un lieutenant-colonel chargé de la coordination des travaux entre le Pentagone et la Chandler Research. Cette société sous contrat avec l'armée dont plusieurs techniciens participaient à des partouzes chez Desmoine.

John Simpson avait été porté disparu une semaine auparavant, lui avait signalé Brognola. Bolan l'avait retrouvé à l'état de cadavre affreusement mutilé dans la cave de la ferme en ruine. Comme les autres dont les corps également torturés et démembrés qui lui tenaient une funeste compagnie, il avait sans doute refusé de collaborer avec les *amici*. Ceux-ci s'étaient donc résolus à lui extirper par la torture tout ce qu'il savait. C'était tout à fait dans les méthodes inhumaines de la Mafia qui ne reculait devant rien pour obtenir la « chose » convoitée. Et cela signifiait vraisemblablement que les mafiosi ne craignaient pas les retombées d'une enquête policière. D'abord parce qu'ils avaient « mouillé » une certaine partie des autorités de Phoenix, ensuite parce que l'opération Primus touchait probablement à son terme. Une affaire de quelques jours, peut-être. Et après, tout ce beau monde disparaîtrait. Ceux qui resteraient en place, Winitsky, par exemple, se couvriraient éventuellement en affirmant que les seuls contacts qu'ils avaient eus avec des ressortissants du Milieu se résumaient à des relations mondaines. Peut-être se pouvait-il aussi que la Mafia décide une élimination pure et simple de ceux qui avaient servi à la magouille...

Bolan fit défiler en arrière la bande magnétique de la voie numéro Un correspondant au Mirage Country Club et passa sur écoute. Le compteur indiquait qu'il y avait eu deux communications de ce côté.

La voix de David Falcone se fit entendre :

— Allô ! Est-ce que Steve est là ?

— Non, il est pas rentré, répondit la voix d'un type qui avait l'air de mâchouiller une poignée de graviers. Qui le demande ?

— C'est Dave. Vous savez où on peut le joindre ?

— Aucune idée.

— Faut absolument que je lui parle, il se passe des choses bizarres en ce moment. Vous pouvez prendre un message ?

— Allez-y.

— Dites-lui de me rappeler à n'importe quelle heure, au club.

— OK.

Il y eut un déclic de fin de communication. Puis, quelques

secondes plus tard, le compteur de l'appareil afficha une donnée horaire : une heure douze. La voix de violoncelle de Steve Benevento passa dans le petit haut-parleur :

— Dave ? C'est moi. Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Je suis content que tu aies rappelé. D'abord, il y a eu cette histoire avec la fille. Mick est parti d'ici comme un fou après qu'un mec l'a...

— Je suis au courant, coupa le capo. Tu connais ce type ?

— Bon sang, non ! C'est bien la première fois que je le vois, il m'a dit qu'il venait de la Côte Est. Mark de Manhattan, il a précisé. Mais Marlene m'a dit qu'il s'est présenté à elle sous le nom de Mark Bolansky. Je...

— Attends, comment tu as dit ?

— Mark Bolansky.

— Nom de... Ce serait dingue, mais...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Fais gaffe, Dave, la ligne est peut-être surveillée, ne raconte rien d'important. Il se pourrait que ce soit le gros pavé dans la mare ! Et plus j'y pense, plus j'en suis sûr. Réfléchis à ce nom...

— Tu ne veux pas me laisser entendre que...

— Enlève les trois lettres de la fin et tu comprendras.

— Eh bien, je... Putain ! Ce mec... Mais il serait dingue de s'être pointé comme ça.

— Il l'est, dingue ! C'est un parano qui s' imagine investi d'un pouvoir sur ceux qui ne pensent pas comme lui. Et c'est logique de croire qu'il est ici, après la saloperie qu'il a faite dans le New Jersey, si tu vois de quoi je veux parler. Et ça confirmerait ce qui s'est passé tout à l'heure quand j'étais du côté de Scottsdale.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Steve ?

Un petit silence entrecoupa le dialogue. Benevento devait choisir ses mots avant de se laisser aller à des confidences sur la ligne.

— Il y a qu'un peu plus, je ne serais pas là maintenant à te parler dans ce truc. Un très sale coup.

— Merde ! Tu as eu beaucoup de pertes ?

— Nous en reparlerons plus tard.

— On sait d'où ça vient ?

— Maintenant, je crois le savoir ! grinça Benevento. Il faut que tu passes la consigne à tous ceux que tu peux joindre, Dave. L'affaire doit être entièrement conclue dans les vingt-quatre heures qui viennent.

— Ça me paraît impossible.

— Qu'ils se démerdent ! Promets une grosse prime.

— D'accord, je vais m'en occuper.

— Ne téléphone pas du club, on ne sait jamais.

— OK.

— Pour m'appeler, contacte Tonio, il saura où me trouver. Frank est encore là ?

— Il est parti avec Jo en laissant deux hommes seulement. Il ne reste presque plus personne ici, à part deux mecs à moitié pétés. Je veux parler des michetons.

— Fais-les gerber, conclut Benevento.

C'était tout, ils avaient raccroché.

Et voilà ! Le déguisement était terminé. Mark de Manhattan réintégrait la peau de Mack Bolan l'Exécuteur. Il n'avait pas eu l'intention de maintenir longtemps ce rôle. Il ne l'avait joué que pour établir le contact avec les gros combinards de Phoenix, pour se glisser dans leur organisation, y semer le doute, un début de pagaille, et les obliger à accélérer le mouvement.

Il passa sur la voie numéro Deux, celle qui concernait le téléphone de Jimmy Dynopoulos. Le premier enregistrement avait été fait à une heure cinq, peu de temps après l'appel à Falcone.

De nouveau, le capo intervenait sur cette ligne :

— Qu'est-ce qui se passe, Dyno ? Ça fait plus de dix fois que ton téléphone sonne.

— C'est toi, Steve ? fit une voix ensommeillée que Bolan n'avait jamais entendue. J'ai pris un cachet pour dormir. J'ai les nerfs à cran, en ce moment.

— Ouais. Tu roupilles alors que moi je me démène avec tous les soucis du monde !

— Attends. De quels soucis parles-tu ?

— J'ai pas envie de raconter ma vie, grogna le capo. Il y a eu de graves événements, cette nuit. Tu vas lever ton cul tout de suite et filer là-bas, au labo.

— Pourquoi est-ce que j'irais à Palo Verde en pleine nuit, Steve ?

— Ta gueule, nom de Dieu ! Qu'est-ce qui te prend de parler comme ça dans ce téléphone ? Réveille-toi, putain de merde ! Ça urge.

— Merde, et toi, de quel droit tu m'engueules ?

— C'est vraiment pas le moment de jouer les pédés !

— Bon bon, t'énerve pas, Steve. D'accord, je vais aller là-bas.

— Attends. Ne pars pas tout de suite, je vais t'envoyer une équipe. Tu vas déménager le labo et rapporter le matériel au complet dans la baraque numéro Deux. Tu me suis ?

— Oui. Je comprends. C'est si grave que ça ?

— Si je te le dis !

— Et les techniciens qui sont sur place ?

— T'occupe pas d'eux, c'est pas ton problème. Tu as bien compris ce que je viens de te dire ? Si tu es avec une putasse, fous-la dehors. Attends l'équipe et fonce là-bas. Je veux que le matos soit transféré avant l'aube. Ensuite, tu attends sur place. Joue pas au con, Dyno, on

risque une grosse merde alors qu'on est près de ramasser le gros lot.

L'un des deux correspondants avait raccroché. Il n'y avait pas d'autre message sur cette bande. Bolan passa à la troisième voie et entendit aussitôt Mike Winitsky qui répondait à un appel de Frank Cesari :

— Je t'écoute, Frank.

— Monsieur Mike, est-ce que Jo est là ? Je le cherche partout.

— Ne quitte pas.

Un moment plus tard, la voix de Jo Altieri se fit entendre, légèrement pâteuse et traînante. Il devait avoir liquidé pas mal de verres chez le député à qui il servait occasionnellement de garde du corps.

— C'est moi, Frank. Ne me dis pas qu'il y a du boulot à faire, je suis à moitié schlass...

— Connard ! On ne te paye pas pour que tu te noircisses la gueule ! Ouvre tes oreilles et écoute : va tout de suite chez Dobie et Jack, ramasse-les et fonce chez M. Dyno. Six autres gars te rejoindront là-bas, vous resterez tous en attente dans la rue.

— Et après ? bâilla le petit mafioso.

— J'y serai aussi. Charge-toi et dis aux deux autres d'en faire autant.

— Heu, dis-moi, Frank... Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir ?

— Tu es seul ?

— J'suis dans une pièce tout seul, ouais.

— On va au labo. Il faudra faire place nette.

— Tu ne veux pas dire qu'il faudra...

— Si. Tous, sauf celui qui est venu avec M. Steve. C'est la grande lessive. Maintenant, trouve-toi un lavabo et fous-toi la tête sous l'eau froide.

— Et, heu... Je veux dire la personne qui est ici ?

— C'est pas ton affaire. Allez, magne-toi et tâche de rien oublier.

Le reste de la bande était vierge. Il n'y avait pas d'autre enregistrement.

Bolan resta songeur durant quelques secondes. Ce qu'il avait espéré était en train de s'accomplir très vite. Trop vite, même, et s'il ne voulait pas se faire dépasser par les événements, il lui fallait de son côté mettre immédiatement en place les derniers éléments de ce jeu d'échecs, puis foncer dans le tas.

La maison de Buckeye qu'il avait entendu mentionner dans le premier enregistrement était-elle la baraque numéro Deux en question ? Bolan espérait en avoir bientôt la certitude.

« On est tout près de ramasser le gros lot », avait dit Benevento. Bolan allait s'efforcer de le lui faire gagner.

CHAPITRE XII

— Je n'ai que deux ou trois minutes pour te parler, dit Bolan à Phil Necker qui venait de l'appeler sur le « baladeur » du mobil-home. Comment ça se passe, là-bas ?

— Frank a fait trois tours dans son slip en apprenant que tu es sur place.

— Qui lui a donné le tuyau ?

— Steve Benevento en personne. J'étais là quand il a tubé. Il paraît que tu as déjà fait pas mal de casse ?

— Si peu. Le plus gros reste à faire. C'est la grande veillée ?

— Ils viennent de partir de chez moi. Frank, un autre de ses conseils, trois gros bonnets en qui il a encore toute confiance et leurs gardes du corps. Il va dans une planque du côté de Long Island, il m'a dit qu'il voulait dormir sur ses deux oreilles.

Bolan entendit le rire de la taupe fédérale :

— J'ai l'impression qu'il ne va pas dormir beaucoup cette nuit.

— Je vais m'employer à lui donner des cauchemars.

— Comment tu te portes, Stricker ?

— Ça va.

— On dirait que tu n'as pas tellement le moral.

— Ce que j'ai vu ce soir n'incite pas à la joie.

— Oui ?

— Des *turkeys*. Cinq, plus ceux dont j'ai vu les restes dans un bain de chaux.

— Bon Dieu !

— C'est bien d'une affaire qui concerne la recherche militaire qu'il s'agit.

— S'ils en sont là, ça signifierait que l'opération touche à sa fin. C'est la politique de la terre brûlée.

— Elle est presque terminée, c'est une question de quelques heures. Ils retirent les marrons du feu, ils liquident les exécutants et ils font la valise.

— Tu en es sûr ?

— Absolument.

— Ce n'est pas ce que Benevento a dit à Frank.

— Peut-être veut-il faire cavalier seul. Suppose que le gros lot soit si important qu'il puisse ensuite envoyer tout le monde sur les roses...

— Pourquoi pas ? fit Necker. Et Frank est en ce moment dans une position difficile vis-à-vis des autres capi. Il peut monnayer l'opération avec qui il veut, ou bien tout reprendre à son compte. Depuis Newark, c'est le désordre complet. Il semble qu'il y ait des complots un peu partout dans l'Organisation. En fait, c'est la trouille qui les divise. Il doit y en avoir qui ont peur de leur ombre.

— Je dois couper, dit Bolan. J'ai besoin de cette ligne.

— OK. S'il y a quelque chose que je peux faire...

— Merci, Phil.

Dès qu'il eut coupé, Bolan composa un numéro dans la région de Phoenix. Son appel réveilla un certain Bert McLean, capitaine de l'U.S. Air Force et responsable du planning des recherches civiles pour l'armée. Il figurait sur la longue liste récupérée à Newark.

— Capitaine McLean, déclara-t-il sèchement. La combine se termine à l'aube pour vous. Au-delà, votre vie ne vaudra plus un clou. Ils vont liquider tous ceux qui ont coopéré avec eux.

— Qui êtes-vous ? bredouilla l'homme pris dans son sommeil.

Bolan ignora la question.

— Prévenez les autres qui ont participé comme vous au pillage de Primus et contactez le FBI. Cette affaire n'est pas du ressort de l'armée.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je...

Bolan lui raccrocha au nez. Il appela ensuite trois autres personnages qui touchaient des enveloppes de la Mafia, ainsi qu'un quatrième dont il soupçonnait qu'on le faisait chanter, et leur tint le même avertissement.

Après quoi, il passa un dernier et bref coup de fil à Los Angeles, au domicile de Tomasso Navarra, l'un des capi de l'Ouest qui avaient décidé que l'Arizona devait être une zone neutre jusqu'à nouvel ordre.

— Passe-moi ton boss, dit-il d'un ton mordant au type qui lui répondit.

— M. Navar dort.

— Passe-le-moi quand même et grouille-toi, c'est urgent.

— C'est de la part de qui ?

— Frank Marioni.

— Quittez pas.

Il dut attendre au moins une minute avant que Navarra se manifeste :

— C'est bien toi, Frank ? Ça fait bien longtemps que nous n'avions plus de relations.

— Non, ce n'est pas Frank, coupa Bolan. Mais ça revient au même, je téléphone en son nom. Il préfère en ce moment rester à l'écart à cause de certains événements, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois. Tu es quelqu'un de très proche de lui ?

— C'est ça. Il faut que vous sachiez ce qui se passe dans l'Arizona, Tomasso. Quelqu'un de chez nous a monté un coup pourri sans nous prévenir. Sur votre territoire, à Phoenix.

— Attends, attends, marmonna le capo de Los Angeles. Tu me parles dans cet appareil comme si nous étions tous les deux dans un endroit sûr.

— Je sais qu'il y a un risque, mais je ne peux pas faire autrement. Il y a urgence, les autres sont en train d'emballer la marchandise et se préparent à mettre les voiles.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes. D'abord, tu me parles de quelqu'un, ensuite tu dis les autres et puis tu causes d'une marchandise...

Navarra se tut pendant quelques secondes. Bolan patienta pour lui permettre de digérer l'information en vrac qu'il lui déversait brutalement dans l'oreille. Il entendit dans l'appareil le claquement d'un briquet et un bruit de souffle.

— Tu as sans doute un nom ?

— Ça ne signifierait rien, répliqua Bolan avec un bref ricanement. Mais vous pouvez m'appeler Mack. Mack de Brooklyn.

— On s'est déjà rencontrés ?

— Presque. C'était l'année dernière, près d'Hollywood.

Bolan ne mentait pas. Il avait failli croiser le chemin de Tomasso Navarra lors de son dernier passage sur Los Angeles, mais celui-ci avait flairé le vent et il s'était prudemment mis à l'abri au Mexique.

— Bon. Puisque tu le dis... De qui me parlais-tu, Mack ?

— De Stephano Benevento. Nous ne voulons pas qu'il puisse y avoir d'incident avec les territoires dépendant de l'Ouest. Il a monté son business sans prévenir qui que ce soit ici. Alors Frank voudrait savoir s'il faut régler cette affaire nous-mêmes ou vous laisser la main.

Le capo se tut, répondit au bout de quatre, cinq secondes :

— Ce que tu viens de me dire est troublant. Donne-moi des détails sans te compromettre dans ce téléphone.

— Ils ont monté un turbin pour avoir la main sur une nouvelle filière en provenance du Mexique. Ça s'est fait en accord avec quelqu'un de chez vous. Dave Falcone.

— Quoi ?

Le « don » avait presque hurlé dans l'appareil.

— Ce n'est pas tout. Ils se sont fait aider par le Belge, si vous voyez de qui je veux parler...

Bolan continua de donner des indications, des points de chute, pendant plus d'une minute. Il parla de la maison de Buckeye, du « labo » de Palo Verde dont il laissa entendre qu'il s'agissait d'un laboratoire de traitement de drogue. Pour faire le poids, il inventa un trafic de fausses devises. Puis il se tut.

Après ce qui sembla être un moment de réflexion, Navarra laissa tomber d'un ton grinçant :

— Je te remercie, Mack. Nous allons voir ici ce qu'il convient de faire. Et téléphone-moi un de ces jours, j'aimerais bien te connaître.

— Ce sera avec plaisir, Tomasso.

Il sourit en reposant le radio-téléphone. La manœuvre d'intoxication était bouclée. Bien sûr, c'était assez grossier. En temps normal, Navarra n'aurait sans doute pas marché. Mais l'Arizona constituait une situation très particulière pour la Mafia de l'Ouest. Rien que le fait d'imaginer que quelqu'un eût pu s'approprier ce territoire alors que tout le Milieu le considérait encore comme tabou, pouvait déclencher des éruptions de boutons chez les gros bonnets.

Bolan connaissait bien la psychologie des *amici* qui avaient les nerfs à fleur de peau dès que quelqu'un tentait de toucher à leur casse-croûte.

Navarra était resté assez réservé dans ses réactions, mais ce n'était qu'une attitude. À coup sûr, dans les minutes qui allaient suivre, une alerte générale allait sonner. On tenterait de vérifier l'information. Des appels téléphoniques nocturnes allaient sillonner le pays, on se renseignerait par la bande, on essaierait de joindre des malfrats de Phoenix, on questionnerait discrètement et avec beaucoup de prudence des personnages en relations avec Falcone et Desmoine. Et ceux-ci répondraient de façon équivoque ou embarrassée, alimentant ainsi sans le savoir le feu qui couvait.

Parallèlement, la Mafia californienne enverrait sans délai une troupe sur place. L'organisation quasi militaire de la Cosa Nostra était telle qu'elle pouvait mobiliser à n'importe quel moment ses *soldats*, les avoir prêts à se lancer comme des chiens de sang sur n'importe quel objectif qui leur était désigné.

Bolan en était sûr, il allait y avoir une descente californienne en Arizona.

Et c'était exactement ce qu'il voulait.

Il n'y a que six cent cinquante kilomètres entre Los Angeles et Phoenix. En avion ou en hélicoptère, ce n'est qu'une affaire de trois heures au maximum.

Il ne s'agissait plus maintenant de jouer en finesse. La guerre était officiellement déclarée.

CHAPITRE XIII

Les trois voitures roulaient en file serrée sur la route d'État N° 85 en direction d'Avondale. Celle-ci traversait la terminaison des Montagnes Rocheuses, aux abords du désert de Gila, et commençait à serpenter entre les ravins et les parois à pic.

Jo Altieri était dans la première, assis à côté du chauffeur. Il s'était bourré d'aspirine avant de partir, mais les vapeurs du whisky bu chez Winitsky l'embuaient encore et il avait la désagréable sensation que son cerveau flottait dans sa tête comme dans un bocal.

Trois flingueurs étaient assis sur la banquette arrière. Le visage neutre, ils fixaient la bande asphaltée qui défilait sous le véhicule, d'un regard vide de toute expression humaine, exactement comme si on les avait débranchés du monde réel.

Derrière l'Oldsmobile dans laquelle ils avaient pris place, une petite Lotus emmenait Frank Cesari et Jimmy Dynopoulos, le gros bonnet de la Chandler Research Institute. Puis, en troisième position, une grosse Ford grise faisait crisser ses pneus à chaque virage dans le déhanchement de ses amortisseurs. Elle contenait quatre autres tueurs aux regards également vides, équipés de revolvers, de mitraillettes et de fusils à pompe.

Les trois véhicules étaient munis de radios pour communiquer entre eux et, de temps en temps, Cesari décrochait le micro fixé sur le tableau de bord de la Lotus pour donner des consignes supplémentaires à ses hommes. Depuis que le boss lui avait donné l'ordre d'aller à Palo Verde, il ne se sentait plus dans son assiette. On lui avait dit de liquider les techniciens qui y travaillaient puis de déménager le labo et de tout emporter à la maison de Buckeye. M. Steve ne lui en avait pas expliqué la raison, mais le chef de troupe avait senti dans le ton de sa voix qu'il s'était produit des événements graves. Et, depuis, il était nerveux comme un pou.

La route était pratiquement déserte. Depuis qu'ils avaient quitté Phoenix, ils n'avaient croisé que deux véhicules et s'étaient fait doubler une seule fois par une voiture de sport.

Une nouvelle fois, Cesari s'empara du micro et appela Altieri :

— Je viens de réfléchir, Jo... On ne va pas débarquer carrément comme c'était prévu. On ne sait jamais, quelqu'un a pu les prévenir de

notre arrivée.

— Qui pourrait avoir fait ça ? fit le petit chef d'équipe.

— Ouvre tes oreilles, merde ! J'ai pas dit que quelqu'un l'a fait, mais que c'est dans les possibilités. On n'est jamais assez prudent. Alors, on va se diviser. Tu m'écoutes ?

— Oui, Frank.

— Tu vas aller voir si tout est clair là-bas. Il faudra que tu t'en assures par toi-même.

— Heu... On ne ferait pas mieux d'y aller tous en paquet ? Si tu penses que...

— Putain ! Discute pas, Jo ! Fais ce que je te dis. On est à peine à vingt minutes de cette baraque, tu vas dire à ton chauffeur qu'il fasse ronfler le moteur de sa tire pour y être avant nous.

— Bon. On va y aller en éclaireurs, si c'est ce que tu veux.

— C'est en effet ce que je veux et ce que tu vas faire, Jo.

— D'accord, Frank. Seulement, y a un hic. J'ai jamais mis les pieds là-bas et je sais pas exactement où ça se trouve. Buck non plus.

— C'est pas un problème. C'est à la sortie de Palo Verde. Passé la dernière maison, tu prendras un chemin en terre et...

Cesari s'interrompit en fronçant les sourcils dans le grondement que faisait un gros véhicule en les abordant par l'arrière. Jetant un coup d'œil par la lunette arrière, il distingua une énorme masse précédée par la lueur aveuglante de ses phares. Il ne l'avait ni vu ni entendu arriver. Sans doute le gros-cul provenait-il de l'embranchement de la route de Gila Bend qu'ils avaient dépassé un instant plus tôt.

Il y eut un coup de klaxon tonitruant qui fit grincer les dents de Cesari, et le poids lourd doubla comme une flèche le petit convoi de la Mafia, accéléra encore dans une ligne droite, puis s'enfonça dans un virage pour disparaître. Il avait semblé au chef de troupes que des chevaux galopaient sur les flancs du gros véhicule.

Dans la Ford, quelqu'un utilisa la radio pour faire un commentaire :

— Il est complètement abruti, ce mec ! Vous avez vu à quelle vitesse il mène sa poubelle ? Ça m'étonnerait pas qu'on le retrouve un peu plus loin dans un ravin ou transformé en tas de merde contre la montagne.

Cesari soupira. Il avait serré les fesses pendant les quelques secondes qu'avait durées la manœuvre de dépassement. Son poulx s'était brusquement accéléré et il sentait battre le sang à ses tempes tandis que de fines gouttes de sueur mouillaient son front. Cette mission à la con lui foutait les nerfs à l'envers et il avait hâte que tout soit fini, bon Dieu !

Il reprit dans le micro :

— Jo !

— Je suis toujours là, répliqua Altieri.

— T'as intérêt ! cracha hargneusement Cesari. Je te disais que tu dois prendre ce chemin à droite. Environ un kilomètre plus loin, tu verras la maison. C'est une baraque moderne avec une piscine. T'as bien compris ?

— Jusque-là, c'est simple.

— Dès que tu auras vérifié que tout est OK, tu ressors et tu viens me le dire. On sera à une centaine de mètres sur le chemin, à côté du bosquet qui sépare la propriété.

— Et si ça tournait mal ? objecta Altieri.

Cesari eut un ricanement aigu :

— Dans ce cas, ce sera pas la peine de nous prévenir. On entendra et on arrivera en force. Bon, fonce maintenant.

Il entendit comme un soupir résigné dans l'appareil.

— Entendu, Frank. On y va.

*

* *

Le gros GMC tout-terrain se comportait parfaitement sur cette route tout en virages. Son puissant moteur de trois cent cinquante chevaux permettait des accélérations foudroyantes et les quatre roues motrices adhéraient à l'asphalte comme des ventouses.

Bolan souriait en écoutant sur le scanner de bord la discussion radio des *amici* depuis leurs véhicules.

C'était la meilleure de la nuit ! Ainsi que Frank Cesari l'avait supposé en parlant du gros-cul qui les doublait, il s'était tenu en planque à l'intersection de la route de Gila Bend. Il avait attendu leur passage.

Son plan initial consistait à les filer à bonne distance, tous feux éteints dans la clarté de la lune toujours présente au milieu du ciel nocturne. Mais le chef de l'expédition lui-même, loin de s'imaginer qu'il pouvait être entendu sur cette route perdue, lui avait fourni les indications qui lui manquaient. Par une habitude instinctive, l'Exécuteur avait roulé depuis Avondale avec son récepteur de bord branché.

Il roula à tombeau ouvert jusqu'à Palo Verde, une petite ville noyée dans le sommeil, dépassa les dernières maisons ainsi que l'avait indiqué Frank Cesari à Jo Altieri, puis engagea lentement le gros véhicule dans le chemin de terre. Il roula prudemment, les phares éteints, repéra sans difficulté la propriété avec la piscine dont la surface de l'eau immobile ressemblait à un miroir reflétant la clarté lunaire, et la dépassa.

Le chemin se continuait, devenait une piste caillouteuse

difficilement praticable. Environ deux cents mètres plus loin, il engagea le mobil-home dans une carrière de pierre désaffectée, coupa le contact et sauta au sol après s'être muni du Beretta silencieux et de deux chargeurs de rechange contenant chacun quatorze cartouches. Il prit aussi deux garrots en nylon qu'il fixa à sa ceinture.

La carrière était entourée de pins et de broussailles qui dissimulaient le lourd véhicule et, à moins que quelqu'un débouche directement sur les lieux, le char de guerre était absolument invisible depuis la piste.

Bolan fit une approche en douceur de la propriété. Il ne disposait que de peu de temps, pas question donc d'effectuer une reconnaissance préalable. Il s'accorda néanmoins une trentaine de secondes pour inspecter le devant de la maison, n'aperçut qu'un type assis sur une chaise de jardin en toile, à quelques mètres de la piscine. Il s'en approcha doucement.

La sentinelle sursauta violemment en entendant la voix qui chuinta à deux pas de lui :

— C'est comme ça que tu montes la garde, connard ?

Tournant la tête, il vit la grande silhouette debout sur sa gauche, eut un geste pour porter la main à l'arme qu'il portait à sa hanche, mais le réprima aussitôt. Il n'eut pas le temps de répondre, l'arrivant questionnant aussitôt :

— Où sont les autres ? Qu'est-ce qu'ils foutent, nom de Dieu ? On va avoir de la visite.

— Je... Dites, qu'est-ce qui se passe ? On n'attend personne.

Il s'était levé de sa chaise et essayait de distinguer le visage de l'intrus, mais celui-ci se tenait à contre-clarté et seule sa silhouette sombre était visible.

— Je t'ai posé une question : où sont les autres ?

— Ben, dans la maison.

— Combien sont-ils ?

— On est cinq, avec moi.

— Et les techniciens ?

— Ils roupillent. Dites, je comprends pas ce que vous voulez... Faudrait peut-être me dire qui vous êtes, personne ne m'a dit que quelqu'un devait venir cette nuit.

— Ça ne te servirait à rien de le savoir, renvoya Bolan en faisant jaillir le Beretta.

Le mafioso comprit en un éclair. Mais il était trop tard. Sa main était à peine à mi-chemin de la crosse de son revolver que le Beretta poussa un minuscule soupir rauque, crachant une pastille brûlante qui l'atteignit en plein front.

L'Exécuteur fonça aussitôt vers la maison, une vieille bâtisse mal restaurée dont le crépi craquait de partout. Il la contourna, repéra la

fenêtre éclairée, la porte de service entrebâillée par où filtrait un rai de lumière, et la poussa carrément, débouchant dans une cuisine en désordre qui sentait une odeur de vieille lavette. La pièce éclairée était contiguë. Un fond de musique s'en échappait. Il s'y introduisit sans délai, poussant tranquillement une autre porte à la peinture écaillée.

Les quatre hommes qui s'y tenaient jouaient tout bonnement aux cartes autour d'une table sur laquelle il y avait des tasses de café, des verres et une bouteille de whisky. Un transistor marchait en sourdine sur une commode. Ils devaient penser que c'était l'homme posté en sentinelle qui franchissait l'entrée, car personne ne leva la tête au pivotement du battant.

L'un d'eux demanda, les yeux rivés sur les cartes qu'il tenait en main :

— Tout est calme, Pit ?

— Tout est très calme, répondit Bolan en faisant deux pas dans la pièce.

Celui qui avait posé la question leva enfin les yeux, la mine subitement inquiète, en entendant la voix étrangère. Son visage se contracta soudain dans une intense stupeur, puis se figea dans la terreur et le néant, une petite fleur pourpre étant venue se coller à son front. L'arrière de son crâne se présentait à présent comme un magma de matière cervicale, d'os et de sang.

Son voisin poussa un cri étranglé en rejetant sa chaise pour se lever et dégainer plus facilement le Colt .45 qu'il portait dans un étui de hanche. Une seconde balle parabellum l'attrapa en plein nez, le rejetant en arrière, et déjà le Beretta 93-R déviait pour pointer son mufler noir sur la prochaine cible. Le mafioso aux épaules énormes qui s'était tourné de trois quarts vers la porte et qui avait réussi à extraire un .38 Smith & Wesson de son holster d'épaule n'eut pourtant pas le temps de s'en servir. Un nouveau chuintement à peine perceptible lui fit sauter la tempe tandis que le quatrième porte-flingue, un petit gros au visage de roquet, faisait un bond surprenant pour tenter de se jeter à l'abri derrière un gros canapé en cuir. Une chaise se trouvait malencontreusement sur sa trajectoire. Il buta dessus, s'y affala et la chevaucha pendant un instant avant de pouvoir reprendre son équilibre et extraire l'arme passée dans sa ceinture.

Bolan la lui laissa prendre, attendit qu'il eût commencé à la braquer devant lui et lui fit sauter la cervelle d'une petite pression sur la détente du Beretta. C'était fini. Le tout n'avait pas duré plus de trois secondes. Si le garde posté à l'extérieur n'avait pas menti, la maison était nettoyée.

Il rebroussa chemin, longea un couloir qui l'amena dans un hall contigu à la façade de la bâtisse à l'instant où quelqu'un manipulait un interrupteur électrique. Sur la défensive, il aperçut un type en pyjama

et au visage ensommeillé qui descendait l'escalier menant à l'étage.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai entendu du bruit en bas...

— Réveillez immédiatement les autres, répliqua Bolan d'un ton dur. On vient d'avoir une attaque.

— Une attaque ? fit l'homme dérangé dans son sommeil. Comment ça ?

— Réveillez tout le monde et ne posez pas de questions stupides. Mais faites ça en silence et restez planqués là-haut, il va peut-être y avoir encore du grabuge dans pas longtemps. Et n'allumez pas la lumière !

— Mais je...

— Ta gueule ! cracha Bolan sur un ton volontairement vulgaire. Si tu veux rester en vie, va planquer tes os et conseille aux autres d'en faire autant. Tire-toi, maintenant.

Sans plus s'occuper de l'homme en pyjama qui, après une courte hésitation, rebroussait chemin en montant les marches quatre à quatre, l'Exécuteur alla ouvrir prudemment la porte de la façade. Il perçut le bruit du moteur d'un véhicule en approche. Jo Altieri n'avait pas traîné.

CHAPITRE XIV

— On ne va pas se lancer tête baissée dans cette planque, décréta le chef d'équipe d'un ton très sage. Arrête la bagnole maintenant, on y va à pied.

Le chauffeur freina en souplesse, puis rangea doucement l'Oldsmobile sous une lignée d'arbres légèrement en retrait du chemin.

— Descendez, fit Altieri, s'adressant aux trois buteurs sur la banquette arrière.

Puis au chauffeur :

— Toi, tu restes ici. Laisse ton moteur tourner au ralenti.

Il ouvrit sa portière et mit pied à terre à l'instant où une voix aux inflexions métalliques sortit de derrière les arbres :

— À ta place, c'est pas ce que je ferais, Jo.

Tout de suite après, une grande silhouette se démasqua vaguement dans la pénombre. Les trois flingueurs placèrent les mains sur les crosses de leurs armes, l'un d'eux relevant la canon de sa mitraillette Thompson.

— Relax, les gars ! fit celui que le chef d'équipe connaissait sous le nom de Mark de Manhattan.

Bolan s'avança, les bras le long du corps et vint se camper devant Altieri. Il ne jouait pas un banco et son intention n'était nullement de défier cette petite équipe de la Mafia. Il avait tout simplement misé sur la psychologie tordue de Benevento, réfléchissant que le capo n'avait pas intérêt à dévoiler à sa troupe la présence de l'Exécuteur à Phoenix. Ce qu'il désirait n'était pas autre chose que retirer à toute vitesse les marrons du feu avant qu'ils ne calcinent, puis s'éclipser en sourdine, laissant ensuite ses propres hommes se débrouiller sur le terrain. Pour cela, il ne fallait pas qu'il y eût de panique. Tout devait se faire dans la discrétion.

Et, apparemment, Bolan ne s'était pas trompé. Altieri n'était pas au courant.

— Ah, c'est vous, monsieur Mark ! fit le petit mafioso. Vous m'avez flanqué une de ces trouilles...

— J'ai dit relax, c'est pas le moment de déconner.

— Laissez vos calibres tranquilles, ordonna Altieri à ses hommes. Mais qu'est-ce qui se passe ?

Bolan l'entraîna à l'écart.

— Il y a simplement qu'on se sert de toi comme d'un bouc émissaire, annonça Bolan d'un ton à la fois navré et plein d'amertume. Combien d'hommes sont avec toi, en tout ?

— Ces trois-là, plus le chauffeur.

— L'autre équipe, celle qui est en arrière-garde ?

— Y a quatre autres mecs dans une caisse.

— Frank fait partie du convoi ?

— Ouais.

— Avec Dynopoulos ?

— Ouais.

— Tu ne t'es pas demandé pourquoi Dyno participe à une opération de nettoyage ?

— Ben, non... Je suis les ordres.

— Tu ferais bien de réfléchir un peu plus, Jo. Sinon, tu risques de ne pas faire de vieux os.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe, monsieur Mark ?

Bolan répondit par une autre question :

— Je suppose qu'on t'a envoyé en éclaireur. On t'a dit de vérifier si tout était clair, quelques minutes avant que le convoi arrive ici...

— C'est ça, oui.

— C'est exactement ce qui était prévu. Et tu es tombé dans le panneau, soupira Bolan. Il se passe tout simplement qu'on t'envoie toi et tes hommes à l'abattoir, Jo. Et qu'on veut te faire porter le chapeau de ce qui s'est passé ici une fois que tu seras mort. C'est le grand nettoyage par le vide. On liquide et on s'en va. Pourquoi crois-tu que je sois venu à Phoenix ?

— Pas pour vous amuser, c'est sûr, répliqua le petit chef d'équipe soudain mal à l'aise.

L'un des *soldati*, un grand maigre aux yeux sombres et au nez proéminent, s'approcha et intervint :

— Pourquoi tu discutes comme ça avec ce gus, Jo ? Frank nous a pas dit que...

— Ta gueule, abruti, cracha Bolan qui le toisa dédaigneusement. Je ne t'ai pas demandé de venir pisser sur mon pantalon.

Altieri se mordilla la lèvre, jeta un coup d'œil agacé à l'homme de troupe et le rembarra :

— Fous-nous la paix. Je cause à M. Mark.

Le type s'éloigna de quelques mètres en ronchonnant et Bolan poursuivit :

— Je suis ici pour vérifier que personne n'essaye de voler le Grand Conseil. Tu comprends ? Frank pense que quelqu'un ne marche pas droit dans le coin et qu'il va tenter de se faire la malle après avoir piqué ce qui ne lui appartient pas. Quand je dis Frank, je ne parle pas de Cesari...

— Le *capi di*...

— Oui, lui-même.

— Mais alors, ce serait Frank Cesari qui... Ça me semble...

Bolan ricana :

— Je te croyais plus intelligent, Jo. Cesari ne fait que suivre les directives de quelqu'un qui est beaucoup plus haut. Au sommet des équipes locales, si tu vois de qui je veux parler.

Cette fois, Altieri comprit. Il écarquilla les yeux.

— Nom de Dieu ! Mais c'est... Oui, je comprends maintenant pourquoi on nous a fait partir cette nuit.

— Tu n'as pas encore tout compris. Dis à tes hommes de rester ici et surtout qu'ils ne laissent passer personne avant ton retour. Et que ton chauffeur pointe le nez de sa caisse dans l'autre sens, ça pourrait peut-être te sauver la vie. Viens avec moi.

Altieri distribua de brèves consignes puis il suivit Bolan qui s'était déjà mis en marche vers la propriété. Sans un mot, ils longèrent le bosquet et débouchèrent dans le parc. Bolan le fit venir près du cadavre de l'homme qu'il avait éliminé, tout près de la piscine. Il nota que pas une fenêtre à l'étage n'était éclairée.

Le mafioso ne prononça qu'un seul mot en examinant le visage ensanglanté :

— Putain !

— Maintenant, continuons, on a encore un peu de temps devant nous.

L'Exécuteur le fit entrer dans la maison et le conduisit dans la pièce où régnait encore une odeur de poudre brûlée mélangée à celle, écœurante, du sang répandu partout. Là, Altieri ne fit aucun commentaire. Les yeux plissés, le front contracté, il inspecta rapidement les lieux, retourna quelques corps comme pour s'assurer que tout le monde était bien mort. Il poussa un nouveau juron, grommela quelques mots indistincts, et se tourna vers « Monsieur Mark ».

— Les enfoirés ! Ils ont eu ces pauvres gars à la surprise, sans leur laisser la moindre chance.

— C'est une liquidation sommaire. Si tu renifles un peu, tu comprendras que ça s'est pas passé il n'y pas longtemps. Quand je suis arrivé, j'ai entendu une bagnole qui démarrait, pas très loin d'ici.

— Ils se seraient taillés par l'autre côté de la piste ? formula Altieri.

Sachant que le mafioso ne connaissait ni la propriété ni ses environs, Bolan acquiesça en hochant la tête.

Il enchaîna :

— Il y a un paquet de gus qui se sont enfermés dans leurs piaules, là-haut. Des civils. Maintenant, j'espère que je n'ai pas à t'expliquer

mieux la situation. Tu sais ce qui te reste à faire...

Bolan tendit l'oreille, percevant un bruit de moteur à une certaine distance. Il regarda Altieri droit dans les yeux :

— Prends tes responsabilités, Jo. Il faut que tu décides tout de suite de quel côté tu es.

— J'ai pas du tout envie d'être du mauvais côté, monsieur Mark. Mais penser que Frank a pu me...

— Tu n'as que cinq secondes pour te décider, et ne joue pas les pisseuses, nom de Dieu ! Frank Cesari sera là dans moins d'une minute et on lui a ordonné de te faire la peau. T'es con ou quoi ?

L'autre hésitait, visiblement partagé entre l'idée de sa propre mort et la crainte de faire une terrible erreur.

Pour le décider, Bolan lui lâcha en plein visage :

— C'est bon. Reste ici. Moi je vais aller faire ce qui doit être fait. Et si on s'en sort vivants par miracle, le Conseil saura qu'un connard a chié dans son froc au lieu de faire son devoir.

Il fit quelques pas vers la sortie, entendit dans son dos un raclement de gorge et une voix qui n'avait plus rien d'hésitant :

— On y va ensemble. Je veux pas que vous pensiez que je suis un lâche, monsieur Mark.

Ils traversèrent le parc en direction du bosquet. Bolan chuchota :

— Tu es sûr de tes hommes ?

— Deux seulement. Sammy m'a été largué par Frank.

— Qui est Sammy ?

— Le grand maigre avec un nez comme celui d'un toucan. J'ai jamais pu blairer ce mec.

— Il faudra le liquider en premier.

Altieri s'arrêta.

— Dites... Et si on se gourait complètement ? Supposons que ce ne soit pas quelqu'un de chez nous qui ait fait le coup...

Bolan s'arrêta un instant, le toisa.

— Franchement, ça me fait mal de t'imaginer avec quelques grammes de plomb dans la tête, lâcha-t-il sur un ton écoeuré.

Puis il reprit sa marche. Au bout de deux secondes, le mafioso arriva en trotinant à sa hauteur. Comme si rien ne s'était passé, Bolan lui donna une consigne :

— Il faudra épargner Dyno. Ce fumier a des comptes à rendre devant la *Commissione*. Je crois bien que c'est lui qui a tout arrangé.

Ils parvinrent sous le couvert des arbres à une vingtaine de mètres de l'Oldsmobile. Les trois porte-flingues avaient pris position en bordure du chemin, ne restant visibles que par l'arrière.

Le bruit des moteurs, à présent, était tout proche. D'après la tonalité, les deux véhicules roulaient lentement mais n'allaient pas tarder à déboucher de la courbe visible à une centaine de mètres.

— Planque-toi, suggéra-t-il à Jo Altieri qui alla aussitôt se mettre à l'abri d'un gros tronc d'arbre.

Bolan continua de marcher en direction du chemin, déboucha au milieu de la courbe, à temps pour apercevoir les deux voitures qui avançaient à basse vitesse, phares éteints. Il les vit ralentir puis stopper complètement le long du chemin. Les portières de la Ford grise s'ouvrirent tout de suite et ses occupants en descendirent, armes en main, commencèrent à progresser silencieusement le long du bosquet en direction de la propriété. Seul Frank Cesari quitta la Lotus, laissant Dynopoulos à l'intérieur. Il rattrapa ses hommes, et parut leur donner des consignes de dernière minute.

Bolan les laissa s'approcher à moins de vingt mètres de la position occupée par les *soldati* de Jo Altieri, puis il estima que le moment était venu de déclencher les hostilités.

Le Beretta toussa très doucement. L'un des hommes de Cesari parut trébucher sur un obstacle invisible. Il partit la tête en avant, bousculant un de ses copains au passage, puis s'affala de tout son long dans la terre caillouteuse. Bolan entendit une exclamation étouffée et quelques paroles chuchotées à la hâte. Ceux-là n'étaient pas des bleus. Ils connaissaient la musique et ils comprirent immédiatement qu'ils étaient tombés dans un traquenard. À l'instant où ils avaient franchi la courbe du chemin, alors que plusieurs détonations commençaient à claquer en aval, ils s'éparpillèrent immédiatement vers les arbres pour se mettre à couvert tandis que l'Exécuteur faisait feu une nouvelle fois sur la dernière silhouette aperçue, la touchant et la couchant au sol. Ensuite il rentra dans le bosquet et se mit à courir en sens inverse de la zone d'affrontement.

Il avait vu Cesari faire un bond en direction des pins et l'avait ensuite perdu de vue.

Certes, Bolan aurait pu les éliminer tous les cinq en jouant sur l'effet de surprise, mais il tenait à ce qu'il y ait un affrontement entre les hommes de Cesari et ceux qui accompagnaient Altieri. Il avait besoin que la place soit nette, que les deux clans qu'il avait provoqués s'entre-tuent. Et il voulait aussi s'occuper de Jimmy Dynopoulos, l'homme de confiance de l'invisible Midas. Ce dernier, l'Exécuteur essaierait un jour de le débusquer dans sa tanière dorée bâtie sur la pourriture et la misère humaines. Mais en attendant, le Grec qui avait partie liée avec la Mafia et qui était en quelque sorte l'ambassadeur de Midas à Phoenix se tenait à portée de main.

Une fusillade nourrie retentissait à présent en direction du parc. Des armes automatiques étaient entrées dans la danse dans un staccato infernal. Bolan ne s'en soucia pas. Il était maintenant à moins de cinq mètres de la Lotus dont les vitres latérales étaient baissées. Il distingua le visage déformé par la peur de Dynopoulos qui s'extrait de son

fauteuil baquet pour passer au volant de la petite voiture de sport, sans doute dans l'intention de se dégager de la zone dangereuse et de prendre de la distance à toute vitesse. Il l'atteignit au moment où le Grec tournait la clé de contact pour faire démarrer le moteur, lui mit le canon du Beretta sur la tempe et lui dit :

— La balade est finie pour toi, Dyno.

Le Grec n'eut pas un sursaut. Il s'immobilisa totalement, le regard braqué devant lui dans une expression de rage contenue.

— Sors doucement de ta caisse, recommanda Bolan en se reculant légèrement.

Dynopoulos obéit, évitant de faire un mouvement qui aurait pu être mal interprété. Lorsqu'il fut debout à côté de la Lotus, il le fit pivoter pour qu'il lui tourne le dos et l'assomma proprement d'un atémi sur la nuque. L'homme de confiance de Midas s'avachit lentement au sol dans un petit soupir. Bolan le traîna dans le bosquet, une trentaine de mètres plus loin. Après quoi, il utilisa ses garrots pour lui immobiliser les poignets et les chevilles, serrant fortement les liens en nylon, puis l'abandonna sur place et repartit au pas de course vers la propriété.

Quelques détonations claquaient encore. Il s'approcha de l'endroit où il avait distingué la lueur au départ d'un coup de feu, attendit d'en voir une autre et largua deux balles sur le tireur. Un cri étranglé arriva en réponse. Quelques foulées rapides lui permirent de contourner la zone de combat et il s'arrêta de nouveau pour écouter la nuit. Mais le silence régnait sur les lieux. Il se méfia tout de même, estimant qu'un ou deux tueurs pouvaient avoir choisi de faire le mort afin de surprendre ses adversaires.

Au bout de quelques instants, il perçut un bruissement à quelques mètres d'un gros taillis, puis un râle et enfin une forme humaine qui rampait lentement dans sa direction. À un moment, l'homme leva la tête. Il reconnut le visage de Jo Altieri, tordu dans une grimace de douleur et souillé de sang. Avec beaucoup de précautions, il s'en approcha, le Beretta prêt à cracher silencieusement la mort. Le petit chef d'équipe l'aperçut au dernier moment. Il parut faire un effort désespéré pour lever le revolver qu'il tenait encore dans sa main ensanglantée.

— Ne joue pas au con, Jo, lui dit doucement Bolan qui n'avait pas envie de tirer sur un blessé.

— Ah, c'est... vous..., gémit plaintivement Altieri. On les a... tous eus...

— Tes hommes ?

— Y a pas de survivants... Et moi je vais clamser... aussi. Sûr que...

Il ne put continuer sa phrase. Un nouveau gémissement franchit

ses lèvres tordues par la souffrance et il se laisser aller complètement dans l'herbe rabougrie. Bolan s'accroupit près de lui et se pencha. Altieri n'était pas encore mort, mais ça ne valait guère mieux. Il avait pris deux balles dans le ventre et une autre dans le bras.

Lui défaisant sa ceinture, il lui fit un garrot improvisé au bras et lui ramena les jambes vers le ventre pour limiter une hémorragie interne. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour l'instant.

Bolan se redressa et observa la silhouette sombre de la maison. Qu'allait-il y découvrir de si précieux que Benevento voulait à tout prix récupérer cette nuit ?

CHAPITRE XV

À peine entré dans la maison dont tout le rez-de-chaussée était à présent éclairé, Bolan essuya deux coups de feu qui arrachèrent des éclats au mur, à au moins un mètre à sa droite. Il avait eu le temps d'apercevoir furtivement un bras et une tête au-dessus d'un canapé. Ce n'était sûrement pas un tireur professionnel. En plus, l'abri était bien illusoire. Sur ses gardes, il attendit de voir la main armée dépasser de nouveau et fit sauter le pistolet d'une balle de 9 mm. Un petit cri lui répondit. Contournant le canapé, il découvrit un homme accroupi qui se tenait la main en grimaçant. Il lui dit :

— L'amusement est fini, levez-vous !

L'homme obéit. Il était en pantalon et chemise et l'on voyait qu'il s'était habillé à la hâte.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Je... je travaille ici.

— Vous faites partie de l'équipe des techniciens ?

— Oui, c'est ça, répondit le type qui tenait d'une main son poignet secoué par l'ogive parabellum et qui n'en menait pas large. Mais qu'est-ce qui s'est passé, mon Dieu ? Tous ces morts dans la pièce et...

— Il y en a d'autres dehors, si ça vous intéresse. Vous n'avez rien à craindre de moi si vous ne faites pas le mariole. Mais c'est terminé pour vous ici.

— Vous... vous êtes de la police ?

— Ne me dites pas que vous espériez l'arrivée de la police. Où sont vos collègues ?

— Là-haut, dans les chambres.

— Appelez-les !

Le technicien cria, prononçant quelques noms et ajoutant :

— Descendez ! C'est la police ! Il n'y a plus rien à craindre !

Un petit moment se passa dans le silence, puis on entendit des bruits de portes, des pas et des chuchotements. Enfin, un groupe d'hommes apparut dans l'escalier, descendant lentement.

— Dépêchez-vous ! ordonna Bolan. Je vous veux tous en bas au milieu de cette pièce.

Il y en avait sept. Quand ils furent tous réunis devant lui, il leur annonça froidement :

— Messieurs, vous êtes dans de sales draps. Ne me dites pas que

vous ne saviez pas pour qui vous travailliez. Maintenant je vous offre un choix : ou vous acceptez de coopérer sans rechigner, tout de suite, ou bien je vous enferme dans cette baraque et j'y mets le feu.

L'un d'eux, un grand frisé portant de grosses lunettes, intervint :

— Vous n'êtes pas de la police, n'est-ce pas ?

— Je crois savoir qui c'est, fit un autre d'une voix un peu tremblante. Est-ce que vous ne seriez pas Mack Bolan, celui qu'on appelle l'Exécuteur ?

— Exact. Vous savez donc quelles sont mes sympathies pour la Mafia et les amis des amis... Bon, décidez-vous maintenant. Où est le labo ?

Celui qui avait parlé en dernier répliqua après une courte hésitation :

— En dessous, dans une cave spécialement aménagée.

— Quel est votre nom ?

— Orsoni. Bob Orsoni.

— Italien ?

— D'origine, mais je ne fais pas partie des *amici*.

— OK, conduisez-moi. Tout le monde vient avec nous.

Il y eut des murmures, mais pourtant la petite troupe de techniciens obéit et se dirigea par l'arrière de la maison vers un garage accessible de l'intérieur. Celui qui se nommait Orsoni alla manipuler un mécanisme dissimulé derrière un établi et tout un grand panneau glissa sur un mur, dans un bruit d'air comprimé, démasquant un escalier qui s'enfonçait dans le sol. Il passa la main dans l'espace ainsi dégagé, manœuvra un interrupteur et l'escalier s'éclaira.

— Allez-y, fit Bolan. Descendez. Orsoni passera en dernier. Et soyez convaincu que je logerai une balle dans la tête du premier qui cherchera à me rouler.

Il n'en avait aucunement l'intention, il n'avait jamais encore tiré sur un civil même si celui-ci s'était plus ou moins vendu aux *amici*, mais il avait besoin de les effrayer pour être sûr de leur coopération.

La petite troupe disparut par l'ouverture dans un bruit de pas, et Bolan s'y glissa à son tour. Ils débouchèrent dans une pièce qui devait servir de vestiaire et de salle de repos, continuèrent pour aboutir dans une grande salle qui s'éclaira automatiquement à leur approche. Les techniciens s'immobilisèrent en son milieu, la tête basse et l'attitude angoissée. On aurait dit une troupe de collégiens pris en flagrant délit de vol dans la caisse de leur lycée. Bolan se demanda quel prix la Mafia avait payé pour s'assurer leur concours, ou quelle sorte de chantage elle avait fait intervenir. Ils ne ressemblaient en rien à des criminels.

Pivotant doucement sur lui-même, il examina la salle aménagée en ultramoderne. Il y avait des établis, des consoles électroniques, des

tables de travail sur lesquelles reposait un matériel électronique hypersophistiqué : oscilloscopes, émetteur laser, générateurs multifonctions, et de nombreux autres appareils que Bolan ne connaissait pas.

— Qui est le chef d'équipe ? questionna-t-il.

Après trois ou quatre secondes de flottement, un petit bonhomme rondouillet et complètement chauve s'avança.

— C'est moi. Je m'appelle Jeremy Bernstein.

Bolan se souvint qu'il avait lu, trois ou quatre ans plus tôt, un reportage paru dans le magazine Newsweek, principalement axé sur le professeur Bernstein. Celui-ci était alors maître de recherches à la NASA dans le cadre de travaux sur l'application du laser dans la vidéotransmission.

— Où est Primus ? questionna-t-il en le fixant durement dans les yeux.

Sans rechigner, le petit être fit quelques pas et désigna sur une table de travail un appareil qui ressemblait à une caméra de cinéma.

— Tout n'est pas ici, nous ne travaillons que sur le système de base, commenta-t-il avec une élocution qui devenait de plus en plus facile à mesure qu'il se retrouvait dans le contexte de ses activités. Vous avez là l'émetteur à fractionnement différentiel des séquences émissives...

Il montra ensuite ce qui semblait être un téléviseur miniature.

— Et ceci est le récepteur. Sa seule originalité par rapport à un récepteur vidéo classique, c'est d'être doté d'un démodulateur séquentiel d'ondes tunnel. Ce qui est véritablement important, c'est l'émetteur. Vous avez déjà entendu parler de l'effet tunnel ?

Bolan en connaissait vaguement le principe, mais il ne voulait pas se laisser entraîner sur le terrain des explications scientifiques. D'ailleurs, il n'en avait pas le temps.

— Montrez-moi comment ça fonctionne, Jeremy.

Bernstein fit un petit sourire entendu et actionna plusieurs commutateurs tout en poursuivant son commentaire :

— L'appareil que vous voyez ici n'a qu'une portée limitée à quelques mètres. C'est un simple prototype. Quand nous aurons en main les modules d'amplification séquentielle, la portée pourra être prolongée quasiment à l'infini, même à travers les obstacles les plus consistants. Monsieur, heu... Bolan, voyez-vous un inconvénient à ce qu'un de mes assistants se rende dans la pièce voisine ? C'est pour la démonstration.

— Allez-y. Mais pas de blague.

Bernstein désigna Orsoni qui, après un coup d'œil inquiet sur le Beretta, se dirigea vers une pièce au fond de la salle. Bolan l'y précéda, jeta un regard rapide dans la pièce où étaient rangés des

appareils de mesure, et revint près du scientifique. Celui-ci réglait un bouton sur le récepteur dont l'écran devint bientôt lumineux. Puis des images s'y dessinèrent. Une silhouette d'abord floue se précisa pour s'affiner en quelques secondes : celle d'Orsoni qu'une cloison en béton séparait de l'installation. Il y eut comme un effet de zoom qui précisa son visage, ses lèvres remuèrent et sa voix jaillit de l'appareil :

— Trois, deux, un... C'est un essai de radio émission à travers la matière. Je pense que vous m'entendez et me voyez sur l'écran du démodulateur. Fin de l'essai.

Orsoni réapparut dans la salle tandis que Bernstein poursuivait son explication :

— Les ondes tunnel sont semblables aux fréquences électromagnétiques classiques, elles passent à travers les obstacles, mais en plus, il est possible de déterminer leur portée au millimètre près. C'est ainsi qu'elles deviennent réfléchissables sur l'obstacle ou la cible qui leur a été attribué, mon assistant en l'occurrence. Il n'y a aucune caméra cachée dans l'autre pièce, aucun trucage. Vous pouvez vérifier, monsieur Bolan.

L'Exécuteur n'en avait pas envie. Il était certain que la Mafia n'avait pas investi des millions de dollars dans ces installations et dans la rétribution occulte d'une infinité de complices, pour la mise au point d'un simple trucage électronique.

Ce qui le sidérait, c'était que des chercheurs aussi éminents que Bernstein se fassent laissé corrompre aussi facilement.

— Comment vous êtes-vous fait récupérer par la Mafia ? demanda-t-il au maître de recherches.

Le petit homme chauve eut un sourire navré.

— Au début je ne savais pas qu'il s'agissait de ces gens. On m'avait promis un laboratoire bien équipé et un budget très important pour continuer mes travaux...

— La NASA ne vous suffisait donc pas ?

— La NASA m'a assuré tout ce qu'il fallait jusqu'à ce que les crédits du gouvernement pour la recherche spatiale soient réduits à un minimum dérisoire. C'était peu après l'échec de la navette spatiale et sa destruction avec ses passagers. Mon département a été fermé. À l'époque, on considérait mes travaux comme secondaires et j'ai été relégué au centre scientifique d'Alamogordo, au Nouveau-Mexique, puis dirigé vers une société sous contrat avec l'armée, à Phoenix.

— La Chandler Research Institute ?

— Exact.

— Et là, on vous a proposé de reprendre vos recherches interrompues en vous promettant à la fois des moyens conséquents et un gros budget ?

— C'est bien comme cela que ça s'est passé.

— Ça ne vous a pas un tant soit peu ennuyé d'apprendre que c'était la Mafia qui vous payait ?

De nouveau, Bernstein eut son petit sourire en coin pour répondre :

— Je sais ce que vous pensez, monsieur Bolan. Mais en matière de recherche scientifique, il n'existe ni frontières, ni obstacles psychologiques. Si le gouvernement n'a pas été capable de me permettre de continuer mes travaux, il fallait bien que je prenne ce que quelqu'un d'autre m'offrait. Et je ne crois pas que les gens qui m'ont subventionné soient les criminels dont vous parlez. Un criminel ne se sent pas concerné par la science.

Bolan se refusa à poursuivre plus avant sur ce terrain. Il venait de se souvenir d'une phrase entendue au cours de la conversation téléphonique qu'il avait surprise entre Cesari et Altieri : « ... *tous sauf celui qui est venu avec M. Steve* ».

— C'est Steve Benevento qui vous a amené à ça ? demanda-t-il.

— Vous voulez sans doute parler de M. Steve Evans ?

— C'est pareil.

— C'est en effet lui qui m'a proposé un laboratoire et un vrai budget de recherches. Je l'ai connu à travers M. Winitsky.

— L'argent n'a pas d'odeur, ricana Bolan. Savez-vous ce qui s'est passé dehors tout à l'heure ?

— Nous avons entendu la fusillade, répliqua Orsoni, mais nous avons jugé dangereux de sortir.

— Une équipe de tueurs de la Mafia est venue pour vous liquider. Il déguisait à peine la vérité.

— Ils n'ont plus besoin de vous. Vous comprenez ce que ça veut dire ?

— Je ne peux pas croire cela, objecta Bernstein. Le prototype n'est pas terminé. Nous attendions d'autres pièces pour terminer ce prototype, des châssis, des modules indispensables pour augmenter la portée et la précision...

L'Exécuteur haussa les épaules. Les scientifiques étaient décidément de grands naïfs. Au point d'être parfois la cause de désastres. Aux mains des *amici*, l'appareil leur permettrait de surprendre la plupart des secrets militaires, politiques, financiers ; d'être au courant de tout ce que la police mettait au point à leur rencontre... Et bien d'autres choses encore. C'était à peine imaginable. Et pourtant, Bolan en avait été le témoin, cette caméra à peine plus grosse qu'un système vidéo-portatif était capable de « voir » à travers les murs comme s'ils n'existaient pas, peut-être à travers les montagnes comme l'avait expliqué le maître de recherches.

Et tous ces gens qui se trouvaient devant lui se faisaient des illusions. Les cannibales étaient sans doute déjà en possession des

pièces complémentaires pour le prototype. Ils n'avaient plus besoin que d'une seule personne pour les assembler : Bernstein qui vivait dans les nuages de son univers scientifique.

Ces « modules » provenaient sans aucun doute de diverses sociétés travaillant pour le compte de l'armée, de la NASA et du NORAD. C'était une histoire à peine croyable et il avait certainement fallu des prodiges de ruse, de corruption, de compromission et de chantage pour en arriver à rouler en souplesse des officines dépendant du gouvernement américain. Mais tout était bien réel. Pas d'erreur !

CHAPITRE XVI

Bolan était dans le module opérationnel de son char de guerre et faisait défiler la bande enregistreuse du « baladeur ».

Le prototype était à côté de lui, dans une caisse matelassée qu'il avait fait porter jusqu'à la carrière par le professeur Bernstein et son assistant Orsoni. Il avait bouclé Bernstein dans le module habitacle, l'enchaînant par un poignet à un montant métallique à l'aide d'une paire de menottes. Puis il avait raccompagné Orsoni dans la pièce au fond du laboratoire où il avait préalablement enfermé les six autres techniciens.

Jimmy Dynopoulos tenait compagnie au scientifique. Il était également immobilisé sur un siège par un fil d'acier. Enfin, Bolan s'était occupé de Jo Altieri. Ce dernier tenait toujours le coup malgré ses blessures au ventre et au bras. Il avait eu droit à une piqûre d'antibiotique, une autre anesthésique, et il dormait à présent sur une couchette.

Bolan enclencha la lecture de la bande. Il y avait un message que Jack Grimaldi, son pilote, lui avait fait passer depuis l'aéroport où il était resté en attente :

— Il y a du nouveau, Stricker. Un avion privé en provenance de L.A. vient juste de débarquer une trentaine d'hommes. Ça m'a tout l'air de chasseurs de scalps. Ils se sont entassés dans cinq voitures de location qui les attendaient devant l'aéroport. Elles ont été retenues à deux heures trente-cinq depuis L.A. Direction inconnue. Je pense que ça peut t'intéresser. Il est maintenant cinq heures dix. Fais gaffe à tes os.

La troupe venue de Californie. Ça ne faisait aucun doute. Ils n'avaient pas traîné.

Bolan appela Harold Brognola à son domicile où son épouse lui répondit d'une voix ensommeillée qu'il n'était pas rentré du travail. Une minute plus tard, il le joignit à son bureau. Le super-flic du FBI lui annonça qu'il branchait son brouilleur d'écoutes. Bolan fit de même de son côté et attaqua tout de suite :

— Écoute bien, Hal, j'ai besoin d'une assistance immédiate. Je suis en ce moment à Palo Verde et...

— Attends ! coupa Brognola. Je ne peux quand même pas t'envoyer des agents du FBI. Tu sais que je suis de tout cœur avec toi,

mais hélas, ça se limite à ça...

— Il ne s'agit pas de ça. Préviens sans délai l'antenne fédérale de Phoenix, qu'ils envoient une ambulance et un fourgon à la sortie d'Avondale, sur la nationale 10.

— Tu es blessé ? s'inquiéta Brognola.

— Pas moi, mais un petit gars a besoin de soins de toute urgence. Il a écopé dans le ventre et au bras.

— OK.

— Le fourgon est pour deux personnes que j'ai récupérées dans une planque de Palo Verde. Il y en a encore six autres sur place.

— De qui parles-tu ?

— Des spécialistes en électronique que la Mafia avait mis de côté pour le projet Primus. Le professeur Bernstein donnera les indications nécessaires pour trouver la planque. Je crois que le mieux serait d'expédier un hélico à Palo Verde avec une équipe solide et bien armée. Il y a une troupe de chacals qui pourraient bien arriver là-bas avant peu de temps, je...

— Bon Dieu ! fit Brognola. Mais c'est du super condensé, tout ça ! Dis-moi, ce Bernstein, il n'a pas travaillé pour la NASA, voilà quelque temps ?

— Affirmatif. Tu auras tous les détails plus tard. Autre chose : j'ai un cadeau pour toi. C'est dans une caisse.

— Ne me fais pas languir, Stricker.

— L'essentiel du prototype Primus. En fait de camping gaz, c'est un bidule qui permet à n'importe quel obsédé sexuel de voir les bonnes femmes se déshabiller chez elles à travers les murs. Tu me suis ?

— Bon Dieu ! répéta le G'Man. Mais c'est... c'est...

— Tu as tout à fait raison, sourit Bolan. J'allais oublier : il serait bon que tu fasses surveiller l'aéroport et les sorties de la ville. Il y a gros à parier que Benevento cherchera à s'éclipser sans faire de bruit quand il saura que son gros Coup a foiré. Je suppose que tu pourras dégoter facilement son signalement.

— Pas de problème pour ça.

— Fais également rechercher David Falcone, André Desmoine et Mike Winitsky. Ils sont tous mouillés jusqu'au cou dans la combine et ils vont probablement essayer eux aussi de prendre la tangente. Le général Callaway est également dans le coup, de même qu'un certain John Duty, officier de police au P.P.D. Consulte la liste de noms que je t'ai câblée, tu as du pain sur la planche.

— Je n'en doute pas, grinça Brognola. Mais si je fais mettre Phoenix en état de siège, comment feras-tu pour passer au travers ?

— Je me débrouillerai, Hal. *Ciao*.

— Attends, nom de Dieu ! Tu ne t'en sortiras jamais. Écoute, je

vais te filer un mot de passe qui te permettra de franchir le cordon. *November in April*. N'oublie pas.

— Amusant ! Bon, je coupe. N'oublie pas toi non plus l'ambulance et l'hélico.

— Je m'en occupe immédiatement.

Dès qu'il eut raccroché, Bolan lança le gros moteur Toronado du mobil-home qu'il fit rouler sur le chemin de terre. Il conduisit à vitesse réduite pour éviter les cahots, puis accéléra dès qu'il fut sur la nationale 10.

L'aube n'allait pas tarder. Encore une demi-heure tout au plus.

L'Exécuteur réfléchissait tout en conduisant. Il envisageait ce qui allait se passer, à présent qu'il avait foutu en l'air la magouille scientifique des *amici* de l'Arizona, et si la Mafia venue de Los Angeles allait être à un certain rendez-vous ainsi qu'il l'avait imaginé. Il se demandait aussi pourquoi il n'avait pas achevé Jo Altieri d'une balle dans la tête au lieu de le transporter dans ses bras jusqu'à son char de guerre. Il avait simplement réagi à l'instinct. Peut-être le petit mafioso lui avait-il inspiré de la pitié. Peut-être aussi le subconscient de l'Exécuteur lui avait-il suggéré qu'il n'y avait pas que du mauvais dans la cervelle de Jo. Peu importait, d'ailleurs. Il l'avait ramené avec lui et, avec un peu de chance, il s'en tirerait.

Bolan roula bon train jusqu'à Avondale qu'il atteignit à six heures dix alors que l'aube répandait une lueur incertaine sur le paysage. Il stoppa son véhicule sur un petit parking, juste avant les premières maisons et sourit en voyant la silhouette noire d'un hélicoptère qui volait à basse altitude en direction de Palo Verde. Harold Brognola avait fait diligence.

Passant dans le module habitable, il jeta à peine un regard sur Bernstein et Dynopoulos, et s'approcha de la couchette où était étendu le petit chef d'équipe. Il avait les yeux ouverts. Il ne paraissait pas souffrir et il fixait Bolan avec un vague sourire sur les lèvres.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Je crois que je vais tenir le coup.

— Tu ne te poses pas trop de questions ?

— Plus maintenant. M. Dyno m'a dit qui vous êtes. Vous ne venez pas de Manhattan, n'est-ce pas ?

— Non. L'endroit d'où l'on vient n'a d'ailleurs pas d'importance.

— C'est drôle... Vous m'aviez dit que cela vous ennuerait de me voir prendre du plomb dans la tête. C'est dans le ventre que j'ai tout pris.

Jo Altieri fit une pause comme pour chercher ses mots et poursuivit d'une voix très calme :

— Mais je crois bien qu'en réalité c'est dans la tête. Je veux dire que je ne pense plus tout à fait comme avant.

— Il y a une ambulance qui ne va pas tarder.

— On m'a toujours dit que vous êtes un salaud, monsieur Bolan.

— C'est une question de point de vue. Tu peux me dire où est la planque de Buckeye ?

— Ça, je connais. Une baraque en brique à quatre kilomètres du village sur la route d'État 85. Elle appartient à Falcone.

Dynopoulos s'était brusquement tendu dans ses liens. Ses yeux semblaient vouloir lui jaillir des orbites.

Bolan nota mentalement l'information puis questionna encore :

— Est-ce que tu sais où je peux trouver Benevento ?

Cette fois, le Grec se cabra. Le rouge d'une intense fureur envahit son front et il rugit :

— Ta gueule, petit con ! Si tu lui donnes ce renseignement, tu peux dire que t'es déjà mort. On te fera bouffer tes couilles auparavant et...

Bolan fit deux pas dans sa direction. Il lui balança une claque qui lui rejeta la tête en arrière et gronda :

— C'est moi qui vais te les faire bouffer si tu ne la fermes pas, Dyno. Dis-toi que tu as beaucoup de chance d'être attaché.

Il revint à la couchette. Altieri lui fit une grimace qui pouvait signifier un remerciement et se mit à parler :

— Benevento a une villa dans la grande banlieue Est de Phoenix. À El Mirage. J'ai entendu dire qu'il attendrait Frank Cesari là-bas quand il aurait terminé le... l'opération.

Bolan eut un triste sourire. Encore un mirage ! Avec le Mirage Country Club, ça commençait à bien faire. Décidément, il y avait en Arizona un sacré miroir aux alouettes pour des hommes de science, des militaires, des politiciens et même des flics qui y avaient cru.

— Donne-moi un peu plus de détails, dit Bolan.

— La villa s'appelle *Green Land*. Elle est située à environ cinq cents mètres en retrait de la route d'État 89, tout de suite après El Mirage en direction de Morriston. C'est pas très loin de Luke AFB. Vous ne pouvez pas vous tromper, il y a un terrain de golf sur la propriété et une petite piste privée d'atterrissage...

Altieri se tut. Il se mordit une lèvre et des gouttes de sueur perlèrent à son front.

— Je voudrais boire. Vous n'avez pas un peu d'alcool ?

— Ça te ferait mourir à toute vitesse. Tu as encore toutes tes chances. Il a un avion personnel ?

— Oui. Un bimoteur à plusieurs places, je crois qu'il est à Denver et qu'il devrait arriver dans la matinée.

— OK. Repose-toi maintenant, l'ambulance ne devrait plus traîner.

Bolan passa dans le poste de conduite et se mit en attente au volant. Il s'écoula huit minutes avant qu'il aperçoive les deux fourgons

qui arrivaient à grande vitesse, l'un blanc avec une croix rouge, l'autre kaki avec des vitres protégées par un grillage de sécurité.

Il n'y avait plus qu'à débarquer ses passagers et à foncer au rendez-vous de Buckeye.

CHAPITRE XVII

Buckeye n'est qu'à six kilomètres d'Avondale. Le char de guerre y parvint alors que retentissait déjà l'écho de multiples détonations provenant d'armes automatiques. Il arrivait juste à temps pour l'affrontement entre les soldats de la Mafia locale et les troupes californiennes.

Ça se passait à moins de cinq cents mètres de l'endroit où Bolan avait arrêté le GMC tout-terrain sur un entablement rocheux en surplomb par rapport à la maison en briques rouges qu'il distinguait à travers le pare-brise.

Il y avait trois grosses voitures stationnées sur un dégagement du chemin privé menant à un groupe de maisons. Deux autres étaient garées tout près de la bâtisse. Celles-là appartenaient vraisemblablement aux occupants. Bolan brancha son système de vision longue portée et inspecta les lieux à travers l'écran vidéo. Une image rapprochée lui montra plusieurs hommes qui avaient pris position à peu de distance de la façade, dissimulés derrière des obstacles naturels. Un léger panoramique de la caméra en découvrit d'autres qui tentaient d'investir la bâtisse par l'arrière. Le gros de la troupe était massé à mi-distance entre les trois véhicules et la propriété. Depuis les fenêtres de la façade, on tirait dur sur les assaillants qui répondaient au feu en se déplaçant constamment pour changer d'abri et progresser sur l'objectif.

Ceux-là s'y connaissaient en matière de tactique d'attaque. Il y avait sans doute parmi eux d'anciens G.I. qui avaient choisi de continuer le métier des armes en se faisant enrôler dans les rangs de la Cosa Nostra. Tant pis pour eux, Bolan n'allait pas faire de détail. Ils s'étaient trompés de camp.

Il actionna le mécanisme de la tourelle lance-roquettes. Une trappe se dégagea sur le toit du mobil-home, glissant dans un petit chuintement sur la tôle, et la tourelle monta doucement en position de tir. Il actionna aussi l'ordinateur de tir auquel il coupla les caméras

vidéo, puis positionna la mire quadrillée de l'écran sur la maison rouge.

Ce fut à cet instant que plusieurs déflagrations retentirent là-bas. Des champignons de fumée furent visibles sur l'écran. La troupe de Los Angeles attaquait maintenant à la grenade pour aller plus vite. L'une d'elles dut pénétrer par une ouverture car il y eut un énorme nuage de poussière qui gicla d'une fenêtre, accompagné d'un tas d'objets indistincts. Et ce fut la curée. Les hommes restés en arrière-garde se ruèrent vers la bâtisse tandis que ceux qui en étaient proches pénétraient à l'intérieur en tirant continuellement devant eux.

La purge arizonienne battait son plein. Bolan les laissa faire le travail. Il attendit tranquillement que le dernier coup de feu ait retenti et que la quasi-totalité des assaillants ait envahi les lieux pour déverrouiller la sécurité de la mise à feu.

Cinq à six soldats étaient restés à l'extérieur, sans doute pour prévenir l'éventualité d'un renfort adverse venu par la route.

D'un petit coup sur la manette de mise à feu, l'Exécuteur déclencha le départ de la première roquette. Un grondement naquit au-dessus de sa tête, puis une stridulation aiguë, et l'engin partit sur une trajectoire presque verticale sur l'objectif, accompagné d'un panache de fumée blanche. Trois secondes plus tard, il percuta le rez-de-chaussée de l'affreuse maison rouge et se transforma en une énorme boule de feu. Tout un pan de mur vola en éclats et une voiture garée trop près fut projetée à plusieurs mètres de distance, roula sur le terre-plein, écrasant un homme au passage.

Déjà, un second oiseau de feu se frayait un passage dans l'atmosphère du petit matin. Celui-là atterrit sur le toit de la maison qu'il pulvérisa presque totalement et une colonne de fumée grondante et tourbillonnante monta rapidement à l'assaut du ciel.

Bolan fixait attentivement l'écran du système de visée. Il voyait les hommes restés à l'extérieur qui s'enfuyaient vers les voitures qui les avaient amenés, en pleine débandade, dans l'effolement le plus total. Il leur délégua une fusée qui se planta en plein milieu du groupe. La charge d'exogène creusa un fantastique cratère sous leurs pieds et en expédia trois ou quatre à plusieurs mètres de hauteur. Leurs corps démembrés, déchiquetés, tournoyèrent un instant dans une sinistre vision avant de retomber sur la route disloquée.

Le quatrième oiseau de feu fit sauter un véhicule en attente, le pulvérisant littéralement et provoquant l'inflammation puis l'explosion du réservoir de la voiture qui le précédait.

Quelques secondes plus tard, Bolan vit le véhicule qui était resté indemne tenter une manœuvre désespérée pour se placer dans l'axe de

la sortie. Son chauffeur accéléra ensuite comme un dément, dans un long chapelet de fumée bleue provenant de ses pneus malmenés. L'Exécuteur décida de le laisser s'enfuir. Il fallait que quelqu'un puisse raconter aux patrons de Los Angeles ce qui s'était passé en Arizona.

Il fit rentrer la tourelle lance-roquettes, éteignit l'ordinateur de tir, débrancha les caméras et commença à s'éloigner de la zone sensible.

*
* *

Stephano Benevento avait passé tout le reste de la nuit à attendre des nouvelles de Frank Cesari qui aurait dû l'appeler dès la conclusion de l'affaire. Mais les nouvelles n'étaient pas parvenues jusqu'à lui, malgré les coups de fil qu'il avait lui-même lancés à Palo Verde. Personne n'avait répondu à l'autre bout de la ligne.

Il s'était efforcé de croire qu'il y avait une panne quelque part sur le réseau, comme cela arrive assez souvent dans les zones montagneuses. Puis il avait appelé quelques-uns de ses mafiosi, en ville, pour savoir si eux n'avaient pas reçu d'informations par un autre côté. Mais personne n'était au courant. Et don Benevento était resté dans l'expectative. Au fil des heures écoulées, il avait ingurgité une quantité effroyable de café très fort, avec pour résultat d'attiser sa nervosité et son anxiété. Quand il allumait une cigarette, il voyait ses doigts trembler comme s'ils avaient été dotés d'une vie indépendante.

Puis, une demi-heure après l'aube, son téléphone avait sonné. Il s'était jeté dessus, avait plaqué le combiné contre sa joue envahie par une barbe de vingt-quatre heures, pour entendre une voix tendue débiter à toute vitesse :

— Monsieur Steve ! Il y a trois bagnoles pleines de types armés qui se sont arrêtées pas loin de la maison. Je crois que... Attendez...

Plusieurs secondes s'étaient écoulées, puis :

— On me dit qu'une dizaine d'hommes arrivent à pied. Vous n'avez envoyé personne à Buckeye ?

— Qu'est-ce que tu me racontes ? avait vociféré Benevento. Bien sûr que non ! Si des gus armés débarquent là-bas, refoulez-les, nom de Dieu et...

Il s'était interrompu, s'apercevant qu'il parlait dans le vide. La ligne était morte. Quelqu'un l'avait sûrement coupée.

Maintenant, le « don » attendait l'arrivée de son avion personnel depuis Denver, Colorado, en songeant que si la maison de Buckeye avait subi une attaque, cela signifiait presque à coup sûr que le labo de Palo Verde avait également été touché. Mais par qui, putain de merde ?

Ce n'était sûrement pas Bolan. Tout le monde savait très bien qu'il travaillait toujours seul ou accompagné de deux ou trois de ses copains. À moins qu'il ait vendu la mèche aux Fédés. Ce n'était pas impossible. On racontait de drôles de choses à ce sujet. Certains gros bonnets de la *Commissione* prétendaient qu'il avait passé un accord secret avec le DBI.

C'était peut-être ça. Lorsqu'il avait réussi à joindre un *consigliere* de Frank Marioni au début de la nuit, à New York, celui-ci lui avait précisé qu'il ne serait pas du tout étonné que le Grand Fumier ait mené une opération combinée avec les fédéraux. Ce n'était pas la première fois que le FBI s'assurait en douce le concours de quelques extras. N'avait-on pas sorti de prison Lucky Luciano en personne, durant la seconde guerre mondiale, pour qu'il contrôle la grève des dockers de New York ? Ensuite, on s'était assuré sa collaboration pour le débarquement des troupes américaines en Sicile...

Mais cela, c'était de l'histoire ancienne et Benevento s'en foutait. Ce qui comptait à présent, c'était la mélasse dans laquelle il se trouvait plongé. Pire, il entrevoyait déjà l'avortement du fantastique business qu'il avait mis près d'un an à combiner à Phoenix. Merde ! Un travail comme celui-là ne pouvait quand même pas être anéanti en quelques heures !

Il y avait aussi la possibilité que les *amici* de L.A. aient eu vent de ce qui se passait en Arizona. Peut-être même Mack Bolan n'était-il pas Mack Bolan, mais un sale mouchard de Los Angeles qui s'était fait passer pour un envoyé de Manhattan.

Dans l'état de nervosité qui s'était emparé de lui, Benevento entrevoyait toutes les possibilités et les ressassait dans sa tête qu'une mauvaise migraine commençait à envahir.

Mais, quoi qu'il en fût, il n'allait pas rester là à attendre les bras croisés. Il avait décidé de prendre un peu de champ pendant un certain temps, puis de revenir sur place avec précaution pour savoir ce qui s'était réellement passé. Et il se disait qu'alors il pourrait récupérer l'affaire, même s'il devait la reprendre à un stade intermédiaire.

Quand la soupe commence à tiédir, on peut toujours la remettre à chauffer et la manger ensuite...

Il crut entendre le ronronnement d'un avion dans le lointain. Puis il en fut sûr.

Il n'était encore que sept heures du matin.

*

* *

Le Piper Comanche faisait une approche classique en branche

vent-arrière au-dessus de la *State* 89. D'où il était placé, au sommet d'un petit piton rocheux recouvert de broussailles, Bolan pouvait observer aisément les évolutions de l'avion de tourisme.

À côté de lui était posée une carabine Remington de calibre .280 équipée d'un chargeur contenant dix longues cartouches dont les ogives atteignaient la vitesse de mille cinquante mètres/seconde. Elle était surmontée d'une lunette de tir de grossissement X 24. L'Exécuteur était vêtu d'une combinaison de camouflage tigrée qui lui permettait de se confondre avec l'environnement broussailleux.

Puis il reporta son attention sur la grande et belle maison blanche visible à environ cinq cents mètres, légèrement en contrebas. Plusieurs silhouettes venaient de la quitter, se déplaçant sur une grande étendue gazonnée en direction de la petite piste d'atterrissage.

Bolan porta à ses yeux une paire de jumelles à fort grossissement qu'il braqua dans cette direction. Cinq hommes marchaient en groupe assez compact. Quatre d'entre eux encadraient le cinquième, un grand type à la tête volumineuse. Quatre gardes du corps et « Monsieur » Steve au milieu d'eux.

Le Piper Comanche, à présent, se présentait face à la piste en herbe et entamait sa descente, moteur au ralenti.

Bolan s'empara de la Remington, la cala contre son épaule et positionna son œil près de la lunette de visée. Le visage tendu de Benevento lui apparut en très gros plan, luisant de transpiration.

C'était le moment. Respirant profondément, Bolan relâcha un peu d'air puis s'immobilisa et son index caressa très doucement la détente. La carabine de grande chasse se cabra contre son épaule et pendant une seconde il perdit la vision de sa cible. Lorsqu'il revint en ligne, ce fut pour apercevoir la boîte crânienne du capo qui subissait une curieuse transformation. Ses cheveux et le haut de son crâne s'envolèrent à plusieurs mètres sous la formidable poussée de l'ogive expansive, son front se morcela, sa tempe disparut et un immonde jaillissement de sang et de choses gluantes se répandit autour du capo, souillant ses gardes du corps qui s'immobilisèrent dans un instant d'affolement.

De nouveau, l'Exécuteur chatouilla la détente de la Remington, libérant une seconde balle qui fila vers son objectif à plus de mille mètres à la seconde et attrapa l'un des hommes de l'escorte à la mâchoire, la pulvérisant dans un flot de sang.

Les trois autres s'étaient mis à courir et refluaient vers la maison. Ils n'en eurent pas le temps. Le plus rapide fut rattrapé par un projectile hurlant qui le toucha à la nuque, le projetant dans l'herbe ; celui qui le talonnait reçut son compte entre les épaules, fit encore quelques enjambées incertaines et s'avachit au sol, tandis que le dernier tentait de casser la visée en zigzaguant tout au long de sa course.

Bolan éprouva quelques difficultés à le centrer dans sa lunette. Il dut attendre plusieurs secondes avant de pouvoir rythmer la déviation de son arme sur la cadence des crochets que faisait le fuyard. Alors que celui-ci n'était plus qu'à cinq ou six mètres de l'entrée de la maison, l'Exécuteur suspendit la pression de son doigt sur la détente. Il lui fit grâce de la vie.

Là aussi, à El Mirage, il voulait que quelqu'un survive pour qu'il puisse raconter aux autres chacals ce qu'il avait vu. Il en parlerait plus tard avec de l'horreur dans la voix, frémirait en décrivant de quelle façon la grosse tête de Benevento avait éclaté, libérant la pourriture qu'il y avait à l'intérieur.

La mission finissait bien, en fait. Il y avait eu beaucoup de morts parmi la racaille. Sans doute pas assez, mais ce que voulait l'Exécuteur, c'était que l'Arizona demeure un territoire vierge de toute incursion des truands de l'Est ou de l'Ouest.

Il lui restait maintenant à passer entre les mailles du filet tendu par les hommes du FBI. Ceux-là faisaient leur travail et Bolan n'avait pas du tout envie de les affronter.

ÉPILOGUE

Le char de guerre déguisé en inoffensif mobil home était à l'arrêt sur une colline rocheuse de Gila Bend, dans le désert du même nom.

Le mot de passe de Hal Brognola avait permis à Bolan de quitter Phoenix sans le moindre problème.

L'opération était terminée, mais il voulait en confirmer le sens par un appel téléphonique qu'il lança vers la maison de Tomasso Navarra.

Il s'était annoncé à un sbire en tant que « Mack de Brooklyn ». Lorsqu'il eut le capo en ligne, celui-ci attaqua immédiatement.

— Dis donc, Mack, je viens d'apprendre qu'il y a eu certains incidents là-bas. Tu as peut-être une explication ?

— Bien sûr. C'est moi qui ai tout arrangé.

— Quoi... qu'est-ce que tu...

— C'est Mack Bolan.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu es sourd ? Je te dis que je suis Mack Bolan. Le Fumier, pas Mack de Manhattan.

Après un silence durant lequel l'Exécuteur entendit la respiration saccadée du capo, ce dernier lâcha d'une voix haineuse :

— Qu'est-ce que tu as fait de mes hommes ?

— Je les ai tués, Tomasso. Sauf quelques-uns que j'ai laissés vivre pour que tu puisses les interroger.

— Ordure !

Bolan rigola.

— Défole-toi, ça te calmera les nerfs. Je viendrai bientôt voir de quelle façon tu as pris ce coup. Salut, Tomasso.

Puis il raccrocha. Tout était dit. Il remit le moteur Toronado en marche et roula lentement en direction de l'ouest.

Entre-temps, il s'était renseigné sur l'état de santé de Nancy Stafford. Ses blessures n'étaient pas graves, elle pourrait bientôt sortir de l'hôpital où le médecin l'avait amenée. Jo Altieri s'en sortirait lui aussi. Bolan avait demandé à Brognola de ne pas se montrer trop dur avec lui. Il y avait un peu de bon dans sa tête de petit gars qui avait eu la malchance de grandir au milieu d'une faune pourrie et vicelarde.

Oui, tout était dit.

En Arizona, la Mafia avait fabriqué un mirage destiné à piéger des pigeons tout désignés pour le casse-croûte des cannibales. Bolan y

était venu. Il avait regardé de quelle façon ils tenaient leurs fourchettes et leurs couteaux, puis il avait balancé de grands coups de pieds dans le panier aux crabes, diluant le mirage dans l'atmosphère et transformant le rêve des mafiosi en un cauchemar. Tout simplement. À présent, c'était au FBI de prendre la relève et de récupérer les restes de la racaille de Phoenix.